00100377

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

100377

TOME X.

A BERLIN:

Et ſe trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

00100377

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET LE

MARQUIS D'ARGENS.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DU MARQUIS D'ARGENS.

LETTRE I.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, A Liége, ce 1 Juillet, 1747.

J'AI retardé de deux ou trois jours d'écrire à votre Majesté pour pouvoir lui faire un détail circonstancié de tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment que je suis parti de l'armée, pour aller à Liége reprendre ma compagne de voyage, & continuer ma route pour Paris en passant par Bruxelles.

Ne recevant pas mes passe-ports à Wésel, après

les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé que je les reçus par une eſtafette que m'envoya Mr le Maréchal de Doſſow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liége avec une eſcorte de dix hommes que me donnèrent les Autrichiens, & qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liége, j'y laiſſai Marianne, & je vins avec une eſcorte juſqu'au camp. Je m'adreſſai le même jour à Mr de Puiſieux, Miniſtre des affaires étrangères, qui me fit beaucoup de politeſſes, & qui m'en a toujours fait pendant mon ſéjour à l'armée. Il me préſenta le lendemain au Roi, qui me reçut très-gracieuſement. Il ſe mit à rire en me voyant, & dit à Mr de Puiſieux aſſez haut : *Voyez donc comme il reſſemble à ſon frère.* Il me demanda enſuite des nouvelles de la ſanté de V. M., quand j'étois parti de Berlin, &c.

Le jour que je fus préſenté au Roi, je dînai chez le Maréchal de Saxe, le lendemain chez le Duc de Richelieu, le ſurlendemain chez Mr d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, & hier chez Mr de Puiſieux. Aujourd'hui, ſixième jour de mon arrivée, je ſuis parti de l'armée, & c'eſt de Liége que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le Roi m'a fait donner un paſſeport, qu'il a ſigné de ſa main, & j'ai un ordre du Miniſtre pour prendre des eſcortes juſqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la juſtice poſſible pour mes affaires ; enfin tout va fort bien, excepté le préſent que je n'aurai qu'après que Mr de Puiſieux aura

parlé à Mr le Chambrier; encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle eſt ſa volonté à ce ſujet. Voici l'explication de cette énigme. Le bon Valory, qui me hait cordialement, je ne ſais pas pourquoi, a eu la bonté d'écrire que le préſent que le Roi feroit, ne devoit point être pour moi, qui n'étois porteur de la lettre de V. M. que *par accident*, mais qu'on devoit le donner à l'écuyer qui conduiſoit les chevaux. Sur cela, lorſque je partis, Mr de Puiſieux me parla naturellement; il me dit qu'il étoit dans un grand embarras; qu'il voyoit d'un côté que portant la lettre de V. M., votre intention paroiſſoit être que ce fût moi qui eût le préſent, mais que d'un autre côté il voyoit que Mr de Schwérin conduiſoit les chevaux, que dans ce doute il feroit bien aiſe que Mr le Chambrier lui dît un mot. Je répondis à Mr de Puiſieux, que je m'eſtimois ſi heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne penſois point au préſent dont il me parloit; que comme cependant V. M. pourroit penſer que c'étoit, ou parce que je n'avois point été agréable au Roi, ou parce que j'avois pu faire quelque faute que je n'avois point reçu le préſent, je le priois de permettre que je vous écriviſſe naturellement ce qu'il m'avoit dit; il me répondit que je lui ferois plaiſir, & que je le tirerois d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il eſt queſtion. C'eſt la réponſe de Mr le Chambrier qui décidera cette affaire. Je ſupplie V. M. de ne jamais diſputer de

belles-lettres avec Valory, car je crois qu'il ne me hait que parce que je n'ai pas été de son avis.

J'ai vu ici Mr le Duc de Richelieu; il m'a dit qu'il avoit appris par la voie des ministres que V. M. avoit été mécontente de lui, lorsqu'il étoit à Dresde: il a ajouté qu'il avoit écrit à ce sujet une lettre au Comte de Rottembourg, qu'il chargeoit de le justifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorois absolument de quoi il étoit question, & que V. M. ne m'en avoit jamais parlé.

La perte des François dans la dernière bataille est plus considérable que celle des alliés; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

Mr de Lœwendal fait le siége de Bergen-op-Zoom; les trois quarts des gens disent à l'armée qu'il ne réussira pas, & peut-être le souhaitent-ils, car ils ne s'aiment guère entr'eux.

J'espère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il y a rien dans ma conduite qui lui déplaise. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de son Résident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adresse en droiture ne s'égare, les postes ici étant souvent en confusion & mal réglées. Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE II.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Paris, 15 Août, 1747.

JE ſuis arrivé à Paris depuis trois jours; j'y ai trouvé une lettre de Mr Darget, dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été aſſez malheureux pour ne point recevoir ſa lettre; apparemment elle ſera arrivée à Wéſel, lorſque j'en étois déjà parti.

En partant de Liége j'ai paſſé par l'armée françoiſe une ſeconde fois; de là j'ai été à Bruxelles, où j'ai trouvé Mr le Chambrier qui étoit ſur ſon départ; il pourra inſtruire V. M. de ma conduite & des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie; rien n'eſt plus pitoyable; les acteurs ne jouent point du tragique & eſtropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., eſt un comédien déteſtable; ſa femme, qui joue les amoureuſes, vaut beaucoup mieux que lui; elle eſt cependant mauvaiſe & paſſe pour telle dans une troupe miſérable, les bons acteurs ayant reſté dans les villes principales du royaume & n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y a ici à Paris quelques comédiennes de province, qui, n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à ſe placer; elles ne valent guères mieux

que celles que j'ai vues à l'armée. Il eſt venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'eſt préſentée pour jouer les premières amoureuſes; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou ſix dents, & elle eſt d'une figure auſſi aimable que Madame de Hauteville. Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous inſtruirois de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, & je m'acquitte de ma promeſſe. Je rapporte tout ceci à V. M., pour lui faire ſentir la néceſſité de patienter encore quelque temps. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marſeille, ou à Straſbourg, quelque excellent ſujet; c'eſt là où il le faut chercher, ailleurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il eſt impoſſible d'en faire ſortir des acteurs ſans des ſommes conſidérables, & l'on en peut trouver en province d'auſſi bons. J'attends ſur cela la réponſe de V. M.

La Muſe de la danſe eſt arrivée en fort bonne ſanté à Paris; je l'ai remiſe à ſa couſine la Salé: je ſuis fort content de ſa conduite; elle a refuſé de danſer à l'armée, malgré les ſollicitations de pluſieurs ſeigneurs qui l'ont vue & reconnue à Liége; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'eſt point ici, & n'y a point été; j'ajouterai à cela que l'opéra manque totalement de ſujets, & qu'excepté la Camargo, qui a quarante trois ans, il n'y a que des danſeuſes du troiſième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je ſupplie V. M.

d'être persuadée que je ferai sur tout cela ce qu'il faut.

Je compte de voir demain Vanloo & sa femme ; je veux leur plonger le poignard dans le sein & leur faire connoître ce qu'ils ont perdu. Ce sont des imbécilles qui se sont laissé séduire par les discours de plusieurs personnes qui ne connoissent ni Berlin ni V. M. Si elle est toujours dans le dessein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, aussi fameux & aussi bon que lui. V. M. peut choisir entre Natoire (c'est aujourd'hui le premier peintre de Paris) & Pierre ; ce dernier est élève de le Moine, a parfaitement le goût du dessein & du coloris de son maître ; ses tableaux sont fort estimés ; il n'a que trente-cinq ans. V. M. peut s'informer de Schmidt de son mérite. Ces deux peintres forment avec Vanloo la première classe ; les meilleurs de Paris auprès d'eux ne sont que de la seconde. Je vis hier Voltaire ; il m'a paru fort charmé de revoir son ami Isaac ; il a voulu me mener chez Madame de Pompadour, qui est dans une maison de campagne aux portes de Paris ; mais mes affaires me retenant à Paris, je l'ai prié de différer de quelques jours. On a jugé il y a deux jours son affaire avec Thévenot, violon de l'opéra ; les dépens ont été compensés & les mémoires de Thévenot flétris & supprimés comme calomnieux. Voltaire n'est pas content de l'arrêt, & il a raison.

J'ai soupé dans une des meilleures maisons de

Paris avec Mr de Mairan; c'eſt un petit homme fort doux, d'une grande politeſſe, qui parle avec beaucoup d'aiſance, qui dit de fort bonnes choſes, & n'a rien de l'encolure du géomètre; il y a autant de différence de ſa converſation à celle de Mr Euler, qu'il y en a entre les écrits d'Horace & ceux du ſavantiſſime & pédantiſſime Wolfius. J'ai fait connoiſſance avec l'abbé Bernis chez Madame d'Argental, nièce du Cardinal de Tencin; c'eſt un aimable homme; il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courrier à V. M.

Paris eſt très-brillant, & l'on ne s'y apperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec aſſez de facilité, & on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore ſeront habillés & armés pour le mois de Mars.

Je travaille à mes affaires, & j'eſpère que grâce à la protection de V. M. elles ſe termineront promptement & heureuſement. J'ai déjà pris quelques arrangemens avec mon frère, qui eſt pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le Roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de Préſident à mortier, & lui en a fait expédier *gratis* les patentes; c'eſt une récompenſe très-conſidérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque riſque d'être pendu, & que les plaiſanteries de l'hiver paſſé n'étoient pas ſans fondement; il aſſure cependant n'avoir jamais été en danger d'eſſuyer aucune avanie, & il continue à ſe louer beaucoup

des Anglois : je crois qu'il sera bientôt employé dans quelque cour ; c'est une raison de plus pour presser la conclusion de mes affaires : je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puisque ce sera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M. & revoir le meilleur maître du monde.

Mr Darget me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été assez heureux pour recevoir aucune de ses lettres. Je la supplie de m'apprendre où est-ce qu'elle me les a adressées, pour que je puisse les retirer, & de vouloir adresser celles dont elle m'honore *à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du Sépulcre, faubourg Saint Germain, à Paris.*

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la françoise, mais j'ai vu déjà deux fois l'opéra, ayant la loge du Duc de Duras, autrefois Duc Durfort, dont j'ai la clef ; cela m'évite une dépense considérable. V. M. voit que les anciennes connoissances servent toujours, & que l'office que je chantai à Philipsbourg chez le Duc de Richelieu, m'est encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'opéra très-foible, en égard à ce que je l'avois vu. Toutes les chanteuses sont médiocres. La le Mauve & la Pelissier n'y sont plus ; les danseurs, excepté Duprès, qui vieillit cependant, sont mauvais. J'ai déjà parlé à V. M. des danseuses. Il y a une haute-contre ; c'est ce que les Italiens appellent un *contr'alto*, qui est la plus belle voix que j'aye ouïe de mes jours. Ce musicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de

Rameau, qui m'a paru au-deſſous du médiocre ; ce n'eſt ni de la muſique françoiſe, ni de la muſique italienne.

Il ne paroît ici aucun livre nouveau, que quelques miſérables brochures de politique, où il n'y a pas le ſens commun. Voltaire fait une épître ſur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Maſtricht ; elle eſt imprimée ; mais il la déſavoue, & prétend ne l'avoir point faite ainſi qu'elle paroît ; je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déjà reçue par le canal de Thiriot.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE III.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Paris, 26 Août, 1747.

J'AI reçu par la voie d'un banquier une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui dire qu'elle me ſoupçonne à tort d'être pareſſeux. Depuis un mois que je ſuis à Paris, j'ai entièrement fini mes affaires, mes parens ont enfin pris conſidération, il ne s'agit plus que des engagemens que je dois prendre avec eux, pour éviter de retomber à l'avenir dans le même inconvénient. Ils m'offrent de me céder par contrat public, tels fonds que je voudrai ; ſur leſquels fonds ſeront hypothéqués mes revenus. Cela eſt pour moi ſi important, que quoiqu'il y ait trois cents lieues pour

aller ou pour revenir de Provence à Paris, je pars en poſte pour Aix à la fin de ce mois; je ſerai de retour vers la fin de Septembre à Paris; j'en partirai le premier d'Octobre, & allant en poſte j'arriverai le quinze à Berlin; ainſi Mlle Cochois y ſera plus de ſix ſemaines avant l'opéra. La Laurette ne vient point ici; elle s'eſt engagée à Londres: on a fait jouer quelques reſſorts pour engager la Cochois à entrer à l'opéra; mais ils ont été inutiles; elle a même refuſé de danſer. D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle étoit engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire. Le Duc de Richelieu eſt arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurois été avec lui juſqu'en Provence, mais il reſte encore une douzaine de jours à Paris, & pendant ce temps-là je ſerai déjà arrivé à Aix; ainſi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours à Paſſy chez Madame de Tencin, ſœur du Cardinal; c'eſt le rendez-vous des beaux eſprits ſexagénaires; elle eſt fort polie, elle a de l'eſprit; elle me fit une queſtion que je dirai un jour à V. M.

Je ſoupe ſouvent avec l'abbé de Bernis dans une des meilleures maiſons de Paris; il y lut l'autre jour deux pièces de vers; je les lui demandai, pour les envoyer à V. M.; je crois qu'elle trouvera l'une bien ſupérieure à l'autre. L'abbé Bernis eſt d'une figure aimable, & d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune Prétendant; j'ai même

dîné une fois chez lui ; c'eſt un prince bien fait, dont l'air eſt modeſte, qui parle peu, & qui paroît avoir beaucoup de jugement : il me dit qu'il avoit appris avec une ſatisfaction infinie que pendant qu'il étoit en Ecoſſe, V. M. avoit parlé de lui avec bien de la bonté. Il eſt ici fort mal à ſon aiſe, & paroît ſupporter ſon état avec beaucoup de fermeté. J'ai bien des choſes à dire là-deſſus à V. M.

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres ni de la comédie françoiſe, ni de l'italienne. La dernière ſe ſoutient aſſez bien ; la Sylvia eſt toujours la meilleure actrice du royaume, l'Arlequin eſt un grand ſujet, la Caroline joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle eſt jolie ; de Haye eſt un excellent valet, & Lélio eſt très-bon pour les petits-maîtres, & certains rôles de caractères. Quant à la comédie françoiſe, je la trouve tombée affreuſement. La Dumenil, ſi vantée par Mr de Voltaire, a une voix ſépulcrale, & eſt outrée très-ſouvent ; la Gauſſin eſt jolie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle eſt dans les autres au-deſſous du médiocre ; la Carville a des entrailles, mais elle ne raiſonne point aſſez ſes rôles. Ces comédiennes ſont toutes auſſi éloignées de la le Couvreur & de la de Seine, que l'hyſope eſt au-deſſous du cèdre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, & divinement bien les petits-maîtres amoureux ; Lanou feroit un grand comédien, ſi une figure affreuſe ne gâtoit tous les talens qu'il a. Tous les autres comédiens ſont ou médiocres ou mauvais.

J'ai

J'ai dit à V. M. dans mes autres lettres ce que je penſois de l'opéra.

J'ai vu Mr de Maurepas, il m'a fait beaucoup de politeſſes & même quelques offres de ſervice.

On attend ici le Roi vers le dix ou le douze du mois prochain; ainſi je n'irai à Verſailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrois y faire à préſent me paroiſſant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le Duc d'Elbeuf, prince de la maiſon de Lorraine, avec Crébillon le père; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur, & de ſa tragédie de Catilina, qu'il doit y réciter. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE IV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, A Paris, 5 Septembre, 1747.

J'AI reçu le *duplicata* de la lettre de V. M. dans le moment que j'allois partir pour la Provence. Je n'ai point encore été aſſez heureux pour que ſa lettre en original me parvînt. J'ai été à la poſte, où j'ai fait un bruit épouvantable; on m'a promis de chercher, & de faire toutes les perquiſitions poſſibles.

J'exécuterai les commiſſions de V. M. le mieux

qu'il me ſera poſſible. Celle de l'homme de lettres qui ne ſoit point pédant, & qui ait un caractère aimable, me paroît la plus difficile. Tout ce qui a dans ce pays un certain mérite, eſt preſque impoſſible à déplacer. Greſſet, par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus; il faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtreſſe; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de ſa patrie ne la quitte point, lorſqu'il y eſt retenu par le cœur & par l'intérêt. L'inclination que les François gens de lettres ont pour Paris eſt ſi grande, ils ſont ſi contens des agrémens qu'ils penſent y avoir, qu'il eſt même difficile d'en faire ſortir des gens médiocres. Cet abbé le Blanc, que V. M. a voulu avoir, & qu'elle eſt fort heureuſe de n'avoir point eu, eſt un homme très-peu conſidéré; c'eſt un bel eſprit ſubalterne, & très-ſubalterne; cependant cet homme trouve des reſſources & des agrémens à Paris dans bien des maiſons, parce qu'aujourd'hui en France tout le monde a la rage du bel eſprit, & que les financiers, ainſi que les ducs, veulent qu'il ſoit dit qu'ils reçoivent chez eux les ſavans. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connoiſſances; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, & ne ſont préciſément que des auteurs; les autres ſont des gens qui ayant de l'eſprit ont un caractère mépriſable, & qui comme l'abbé Fréron ont été à Biſſêtre ou à Vincennes pour des actions flétriſſantes. Malgré ces difficultés V. M.

peut être aſſurée qu'au retour de mon voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la ſatisfaire.

Quant au peintre, cet article eſt plus aiſé que l'autre; mais il faut que je m'y prenne finement; ſans cela cet homme demanderoit tout ce que V. M. vouloit donner à Vanloo, & je ſouhaiterois l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes : les deux filles dont parle Petit chantent au concert de Rouen; elles n'ont jamais joué la comédie; on dit qu'elles ſont aſſez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que ſi je ne trouve point à Lyon, où je ſerai dans quatre jours, ou à Straſbourg à mon retour, quelques bons ſujets; ils ſont bien rares, même à Paris; & je puis proteſter à V. M. que ſur la réputation de Mademoiſelle Babet, qui paſſe ici pour une fille de beaucoup d'eſprit, on m'a fait à ſon ſujet quelques propoſitions à la comédie françoiſe. V. M. n'auroit pu s'empêcher de rire de voir la grimace que je fis; je me contentai cependant de répondre que les perſonnes qui avoient du talent & du merite ne quittoient jamais le ſervice de V. M. Elle a fait pour ſon ſpectacle une perte dans Cochois le fils; c'étoit, il eſt vrai, un fou, & un inſolent; mais c'étoit un excellent comédien, auſſi au-deſſus de tous les comiques de la comédie françoiſe de Paris que Hauteville étoit en folie au-deſſus de tous ſes camarades. J'aurai l'honneur de rendre

compte inceſſamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Marſeille, 27 Septembre, 1747.

A LA diligence que je fais, V. M. ne m'accuſera plus de pareſſe. Je ſuis arrivé en Provence il y a huit jours, mes affaires ſont terminées à ma ſatisfaction. Je pars pour Paris dans ſix jours, où je vais chercher la Cochois, & V. M. peut être aſſurée que nous ſerons rendus à Berlin ſelon ſes ordres à la fin du mois d'Octobre. Voilà près de ſix cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela que V. M. diſe que je voyage lentement. Je finirai en arrivant à Paris l'engagement du peintre que V. M. ſouhaite d'avoir. Elle peut être aſſurée que je ne lui donnerai que de l'excellent.

J'ai vu en allant en Provence preſque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon tous les ſujets ſont au-deſſous du médiocre, dans celle de Lyon il y a un comique bon, mais qui demande des appointemens extraordinaires, une amoureuſe médiocre entretenue par un amant, ainſi difficile à avoir, & qui ne vaut pas le quart de la penſion qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, eſt exécrable; il n'y a pas une ſeule perſonne capable

de jouer des ſeconds rôles dans une bonne comédie. Enfin l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M. m'a obligé d'aller à Marſeille. J'y ai trouvé les trois plus excellens ſujets du royaume. Je n'excepte pas même ceux de Paris, au-deſſus deſquels je les mets, ſi l'on excepte la Dumenil : deux de ces ſujets ſont le ſieur Rouſſelois & ſa femme, qui avoient été autrefois engagés pour le ſervice de V. M. & qui ne furent point aſſez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue ſupérieurement dans le tragique, ainſi que dans le comique ; il a la nobleſſe & le bon ſens de Baron, le feu de Dufrêne, & la voix de Quinault l'aîné. Cet homme ſeroit depuis long-temps à Paris, où il a débuté avec un ſuccès extraordinaire, ſi un Gentilhomme de la chambre, qui croyoit avoir quelque raiſon perſonnelle de ſe plaindre de lui, ne s'étoit déclaré ouvertement ſon ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de ſi parfait que cet acteur, & il eſt auſſi au-deſſus de tous les comédiens que nous avons à Berlin, que la Cochois eſt au-deſſus de l'Auguſte & de l'Artus. Quant à ſa femme, c'eſt une jeune beauté de vingt ans, le viſage ovale, les yeux vifs & tendres, le nez effilé, la bouche petite & remplie de grâces ; elle eſt un peu plus grande que Marianne, a la taille fine & charmante, elle joue avec beaucoup de délicateſſe & de bon ſens ; c'eſt dans le tragique le ſon de voix touchant de la de Seine, & dans les grandes amoureuſes la nobleſſe de la le Couvreur ; elle a la poitrine un peu foible ; mais comme elle joue ici la

comédie ſix fois par ſemaine, elle ne ſe reſſentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra ſe repoſer trois ou quatre jours de la ſemaine.

Le troiſième ſujet eſt une grande fille âgée de dix-ſept ans, appelée Drouin, ſœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris ; elle eſt faite au tour, elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuſe, le tour du viſage bien fait ; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuſes avec eſprit, & les ſoubrettes en cas de beſoin ; elle déclame auſſi fort bien dans le tragique.

Ces trois ſujets, Sire, ſont prêts à s'engager pour le ſervice de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le ſieur Rouſſelois & ſa femme, attendu qu'il ſe plaignoit qu'on lui avoit fait quitter un engagement conſidérable qu'il avoit à Bourdeaux ; mais je lui ai ſi bien fait connoître les avantages qu'il y avoit d'être au ſervice de V. M., qu'il eſt aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec ces trois ſujets que je n'aye eu l'honneur auparavant de ſavoir les intentions de V. M. parce que je ne ſais ſi les conditions qu'ils propoſent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagemens du ſieur Rouſſelois & de ſa femme ; ils ont chacun mille écus de France, & ils demandent mille écus chacun d'Allemagne ; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré & harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin, je dis petite, parce qu'elle eſt remplie de grâces & qu'elle a encore ces

manières enfantines qui conviennent si bien à la jeunesse, elle consent de s'engager pour six cents écus. Il y a encore une autre chose dont il faut que je prévienne V. M., c'est que ces sujets ne peuvent venir qu'à pâques, parce qu'ils sont engagés jusqu'alors, & il faut que je fasse faire à ce sujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens, tout ce qu'il y a de bon est engagé dans les troupes jusqu'à pâques. Je dirai plus à V. M., c'est que je ne lui conseillerois pas de prendre ceux qui déserteroient, parce qu'ayant fait une mauvaise action, ils seroient capables d'en faire une seconde, & de quitter ainsi le service de V. M. Je crois donc qu'elle devroit prendre patience jusqu'à pâques. La troupe passera l'hiver comme elle pourra, & je me charge avec les acteurs qu'elle a de faire représenter jusqu'à pâques une bonne comédie par semaine. Que V. M. me permette de lui dire une chose. Nous faisons toujours de grandes recrues, mais elles ne sont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je suis en France & que j'ai vu la comédie de Paris & celle de Marseille, je suis encore plus convaincu que je ne l'étois que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier & la Cochois. Grand Dieu! que tout le reste paroîtroit mauvais à côté des sujets que je vous propose! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices si médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs,

Sire, je crois qu'ils nous faut des ſujets faits & non point à faire, qui peut-être ne pourroient jamais être formés.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Paris, 3 Novembre, 1747.

JE ſuis arrivé à Paris depuis deux jours, & j'en ſerois d'abord reparti, ſi Mlle Cochois ne m'avoit demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés ſans peine, parce que j'ai compris que vu la déſertion de Lani, & des autres miſérables qui l'ont ſuivi, elle arriveroit à temps pour les répétitions de l'opéra, Sodi & les autres ſujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le dix ou le douze de ce mois, temps auquel la Cochois ſera déjà en chemin.

Il n'eſt rien de ſi affreux que l'action de Lani; il mériteroit que V. M. lui fît ſentir tout le poids de ſon indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devois dire au ſujet de ce faquin & de ſes compagnons de déſertion & de friponnerie; & je continuerai à les faire ſi bien connoître avant que de partir d'ici, qu'ils ſe repentiront de leur ſottiſe. Lani a placé ſa ſœur à la comédie françoiſe, où elle a déjà danſé, & joué deux rôles; mais un des directeurs de l'o-

péra que je connois, m'a promis qu'il l'obligeroit à quitter, attendu qu'ayant été autrefois à l'opéra, elle ne pouvoit plus entrer à la comédie.

Comme je fais que je ne faurois mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui difant toujours la vérité, je fuis perfuadé de ne point lui déplaire en l'affurant qu'on a eu tort de lui dire que Teiffier avoit tenu quelques difcours qui méritoient fa difgrâce. Elle fait que j'aimerois mieux mourir que de lui en impofer dans la plus petite chofe. Je puis lui protefter que pendant le temps que j'ai refté à Paris, quoiqu'il fût preffé par les directeurs de l'opéra d'entrer à leur fervice, il a toujours parlé avec le refpect le plus profond de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu favoir fi pendant mon abfence il auroit commis quelque faute; j'en parlai hier à Mr le Chambrier; voici les propres termes du Miniftre de V. M.: *il faut que je rende juftice à Teiffier; il eft bien différent des autres, il m'eft toujours revenu qu'il avoit parlé avec tout le zèle poffible de Berlin, & du Roi; c'eft un témoignage que je dois à la vérité, & que je ferois charmé de lui rendre, fi le Roi me le demandoit.* Cette réponfe de Mr le Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce fujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand befoin de Teiffier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes eft mauvais; il n'y a que Sodi de bon, tout le refte ne vaut pas Giraud à beaucoup près; c'eft ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être

pourquoi j'ai souffert que Petit engageât des sujets si médiocres ; je lui répondrai que je n'étois pas à Paris lorsqu'il les a arrêtés, & que même si j'y avois été, j'aurois fait comme lui, puisque la briéveté du temps, & la nécessité d'avoir un ballet pour l'opéra cet hiver, ne laissoit pas la liberté du choix. Ainsi l'on a été obligé de se contenter de ce que l'on n'auroit pas arrêté dans un autre temps. Si j'avois osé prendre quelque chose sur moi, j'aurois voulu faire avec ces gens des engagemens pour un temps plus court, quoiqu'à parler naturellement je crois que la plupart d'entr'eux se donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connoissois un autre danseur sérieux qui approchât de Teissier, j'appuyerois moins, Sire, sur l'article de son rappel ; mais je suis fâché que nous laissions aux Parisiens un homme si difficile à remplacer, & qu'ils destinent dans leur opéra à succéder à Duprés dans quelque temps, & il est vrai qu'il a été très-goûté.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs ; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avoit été sans doute trompée par le nom de Caroline ; vous avez cru, Sire, que c'étoit sa sœur aînée la comédienne, qui plaît infiniment à Paris ; c'est sa cadette, qui n'est encore qu'un enfant ; elle est de la taille qu'avoit la petite Lani, lorsqu'elle arriva à Berlin ; elle a moins de mérite qu'elle, & danse bien moins régulièrement : il est vrai qu'elle a plus d'ame, & qu'elle est plus jolie ; mais, Sire, donner huit mille francs à un en-

ſant qui n'a qu'un quart de part à la comédie italienne, ce qui peut faire dix-huit cents livres, n'eſt-ce pas aſſez bien payer ? Si V. M. me permet de le dire, les appointemens trop forts payés à des ſujets qui ne ſont point excellens, ſont cauſe que ceux qui le ſont, demandent dans la ſuite des augmentations, & que quoiqu'ils ſoient bien payés, ils ſe figurent ne l'être pas aſſez.

Il eſt venu ce matin chez moi une nommée Mme Ribou, qui a penſé m'arracher les yeux ; elle m'a dit que j'étois cauſe qu'on ne l'avoit pas engagée, par rapport aux ſujets que j'avois arrêtés à Marſeille ; je lui ai répondu que j'avois juſqu'au moment qu'elle me parloit ignoré ſi elle étoit ſur la terre ; elle m'a dit que c'étoit tant pis pour moi ; je n'ai rien répliqué, car j'ai craint d'être battu, & je lui ai promis, pour m'en débarraſſer, d'écrire à ſon ſujet à V. M. On m'a dit qu'elle avoit voulu donner mille écus à cette actrice ; vous auriez été un peu ſurpris, Sire, lorſque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, & aſſez laide. Je ne ſais au reſte ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe. Ce qui me donne une foible idée de ſes talens, c'eſt qu'elle eſt depuis plus de huit mois ſur le pavé de Paris, ſans trouver aucune troupe ; il me paroît qu'on arrête un peu trop aiſément des ſujets pour le ſervice de V. M., ſans les examiner, & ſurtout qu'on diſpoſe bien libéralement de ſa bourſe.

Un certain Loinville, qui eſt venu me voir, m'a dit qu'on avoit écrit pour lui, & qu'il demandoit

huit mille livres ; j'ai plié les épaules, & je lui ai tourné le dos ; je connois ce Loinville, & l'ai vu en Provence il y a près de trente ans ; c'est un bon comédien de province, & puis c'est tout ; inférieur à Favier, & supérieur aux autres que nous avons.

Mr Petit m'a fait voir une femme qu'il vouloit engager pour jouer les rôles de Reine, les caractères ; elle n'est pas d'une figure brillante, ni même jolie ; mais elle n'est pas bien laide ; je l'ai entendu déclamer quelques vers avec bon sens, & elle a joué une scène comique avec beaucoup de feu ; elle vouloit mille écus ; j'ai mis cela à six cents écus, & j'ai signifié à Mr Petit que je ne signerois pas autrement son engagement ; je regarde cela comme une affaire faite, & V. M. l'aura à son service.

Petit m'a encore présenté deux jeunes gens, pour jouer des confidens dans le tragique, & des seconds amoureux ; j'en ai été extrêmement content ; ils sont jeunes, d'une jolie figure ; ils ont de la voix & de l'intelligence ; je les ai entendu déclamer deux ou trois scènes, & quoiqu'ils ne se donnent que pour des confidens, je les ai trouvés aussi bons, & peut-être meilleurs que Desforges & Rosemberg ; du moins ils jouent avec plus d'esprit & de vérité ; je leur ai offert quatre cents écus, & j'ai déclaré qu'autrement je ne prenois aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la semaine les deux confidentes dont nous avons encore besoin, pour rendre la troupe de Berlin la plus complète & la meilleure de l'Europe. Mr Darget

m'écrit là-dessus les volontés de V. M., & je veux engager, pour le même prix que les confidens, deux jeunes filles, jolies, qui ayent des talens & de la vertu ; car si je prenois des catins, elles déserteroient, ou elles mettroient encore le désordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rousselois & à sa femme ; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux sujets, après la Dumenil & la Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, aussi jolie que la Barbarini, mieux faite qu'elle, & qui sera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. Mr Lenfant, commissaire ordonnateur en Provence, m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui donneront à mesure qu'il leur remettra le mien. Je trouverai le leur ainsi en arrivant à Berlin.

J'aurai avant qu'il soit trois jours engagé un des plus grands peintres de Paris ; j'en ai deux en main, je prendrai le plus raisonnable ; car dès que les gens à talens que souhaite V. M. me font des propositions qui me paroissent tant soit peu déraisonnables, je leur ris au nez, & j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les sait aussitôt que moi. J'ai pris pendant que j'ai été en Provence des mémoires sur les deux dernières campagnes d'Italie, qui pourront amuser V. M. J'oubliois de lui dire que n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris d'engager la figu-

rante dont j'avois parlé à V. M., Don Philippe, qui l'avoit déjà vue à Marſeille, & qui l'avoit trouvée jolie, ainſi que moi, lui fit propoſer de s'engager pour ſeconde danſeuſe dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il reſtera, & qu'il a fait venir à Nice en attendant; l'aimable danſeuſe eut cependant la fermeté de balancer entre le Prince & le Chambellan; elle me dit que ſi j'étois aſſuré de la faire recevoir, elle partiroit pour Berlin. Je n'avois point d'ordre, je craignois de faire perdre à cette fille une eſpèce de fortune: je n'oſai rien prendre ſur moi, elle partit pour Nice. Ah, Sire, pourquoi n'ai-je pas été aſſez heureux pour recevoir en Provence la lettre où Mr Darget me diſoit de l'engager. J'ai perdu la conſolation de mes vieux jours.

> Plus gente chérubine ne ſe vit onc
> Blancheur de lis & croupe de chanoine.

Cependant ſi V. M. ſouhaite voir cabrioler ſur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendroit, ſi on l'engageoit à pâques, & qu'elle accompagneroit dans le temps Rouſſelois & ſa femme.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M. par le premier courrier ſur l'affaire du peintre. Voltaire eſt à Fontainebleau, dont il reviendra Mécredi; je ſouperai avec lui chez Madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire, pour envoyer à V. M. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE VII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Requête d'un pauvre malade à un grand Roi qui se porte bien.

SIRE, A Potsdam, ce 28 Mars, 1759.

JE m'étois flatté depuis deux jours de l'heureuse espérance que je pourrois être assez fortuné pour faire ma cour à V. M.; mais me voilà encore perclus depuis hier de la moitié du corps. Une misérable humeur scorbutique prend à chaque moment diverses formes. Mr Cothénius m'assure qu'à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra aussi vigoureux qu'un athlète des jeux olympiques; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut seule guérir; cette maladie c'est la crainte que j'ai de lui déplaire, & tous les remèdes ne font rien au corps si l'esprit est malade. V. M. peut à l'exemple du Messie me guérir dans un instant, en me faisant assurer de sa part par le saint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothénius ordonnera. N'allez pas vous figurer, Sire, que le métier de faiseur de miracles ne convient pas à V. M.; rappelez vous que les plus grands princes ne l'ont pas méprisé. Vespasien, qui après tant de mauvais souverains mit fin aux maux de l'empire, daigna s'abaisser à guérir un boiteux en lui marchant sur la jambe, en Syrie, & un aveugle en

Judée en lui frottant les yeux de sa salive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, & elle conviendra que quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à sa bonté, & j'ai l'honneur, étendu sur mon chalit entre deux vieux bouquins, l'un grec & l'autre latin, de me dire avec le plus profond respect, &c.

LETTRE VIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Paris, 14 Mai, 1751.

J'AUROIS eu l'honneur d'écrire à V. M. en arrivant à Paris, si je n'avois craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étois qu'elle étoit mécontente de ma conduite, j'appréhendois qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne saurois exprimer la joie que j'ai ressentie, lorsque Mr le Chambrier m'a dit que vous aviez la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puisque cela me fournit l'occasion d'assurer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre & dangereuse de ne point obéir aussi ponctuellement à ses ordres que j'eusse souhaité de le faire. Il y a environ sept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. Mr le Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impose point, & que je ne lui en ai jamais imposé à ce sujet. Je fus obligé

obligé par l'ordre des plus habiles médecins d'aller paſſer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avois pas été malade, pourquoi n'aurois-je pas paſſé ce même hiver à Paris, au lieu d'aller au pied des montagnes de Gènes? J'en ſuis revenu, Sire, il y a un mois dans la meilleure ſanté du monde. Mon premier ſoin en arrivant à Paris a été d'aller chez Mr le Chambrier, pour ſavoir s'il n'avoit point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne ſavoit rien de précis ſur mon compte; cela m'a empêché de continuer ma route juſqu'à Berlin, ne ſachant ſi j'avois le malheur d'être entièrement diſgracié de V. M. Qu'elle me permette donc de lui demander avec l'empreſſement le plus reſpectueux la grâce de m'inſtruire de ces ordres; je m'eſtimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au ſervice du meilleur maître du monde. Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un ſeul inſtant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré; & dans tous les pays où je vivrai, elle feront également gravées dans ma mémoire. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 8 Février, 1754.

IL étoit deux heures avant le jour, lorsque le postillon que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer a frappé à ma porte; tous mes gens dormoient profondément, & ayant été le premier à l'entendre, je crie à gorge déployée, qu'on ouvre à Mr Carita mon apothicaire qui m'apporte l'émulsion que je dois prendre ce matin. Mon laquais un moment après entre dans ma chambre, avec un homme botté, habillé de bleu, tenant un paquet à la main: je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je puis, & je ne comprenois pas par quel enchantement un apothicaire avoit été métamorphosé tout à coup en postillon & une bouteille d'émulsion en lettre. Enfin revenu un peu à moi-même, je sors de dessous ma couverture un bras à demi paralytique, j'ouvre la lettre & à l'aide d'une bougie que tenoit mon laquais à demi nu, je lis les vers de V. M. (qui, par parenthèse, quand ils ne feroient faits que par un particulier, feroient passer mon chalit à l'immortalité; ils sont dignes de Chaulieu). Ma lecture finie, je me fais étayer de coussins, & soutenu ainsi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont coûté bien des *hai!* & des *hé!* car vous savez, Sire, que je ne

ſuis rien moins que ſtoïcien. Au reſte V. M. ne me rend pas juſtice en croyant que la pareſſe me tient au lit ; paſſe encore, Sire, ſi vous aviez cette penſée lorſqu'il faut que de Potſdam je vienne à Berlin ; mais pour reſter à Berlin, quand je puis être à Potſdam, il faut que je ſois auſſi paralytique que l'étoit celui de l'évangile. Je guérirai pourtant, j'eſpère, dans trois ou quatre jours ; & la pharmacie aſſure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clyſtères, trois médicines & ſix bouteilles d'émulſion, que l'on me dira, *prends ton lit & marche*, & va à Potſdam.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE X.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 7 Novembre, 1754.

DEPUIS qu'il a plu à V. M. de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfans prodigues, & qu'elle a bien voulu prendre ſoin de ramener dans le giron de l'égliſe un père de l'égliſe du XVIIIème ſiècle, l'abbé de Prades ; j'oſe me flatter qu'elle voudra bien me procurer le ſort d'Eſaü, & que déſhérité comme cet ancien Juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce ſervice, qui me fera proſpérer dans ce monde & dans l'autre.

Mon père & toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus pressantes, pour que V. M. veuille bien faire écrire à son Ministre à Paris de recommander à Mr de Sechel, un nommé Mr Pseautier, Directeur des postes en Provence, lorsque l'occasion se présentera où Mr de Sechel pourra lui rendre quelque service. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague & dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourroit lui faire avoir un meilleur poste. Mon père, qui depuis vingt ans ne m'a jamais écrit que fort froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans sa lettre, & me dit que si je l'oblige dans cette occasion, il saura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait. J'avoue à V. M. que s'il me laissoit dans son testament quatre ou cinq mille écus au dessus de ma légitime, je n'en serois pas fâché. Je sais qu'étant attaché à V. M., je n'aurai jamais besoin de personne; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Berwick & même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ses armées, je renonce de tout mon cœur à ce que je puis avoir après la mort de mon père; ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques & quinze rhumatismes par mois, je dois, par des règles plus sures que toutes celles des algébristes, décamper d'ici-bas quinze ans avant V. M. Je suis, &c.

LETTRE XI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potsdam, 4 Octobre, 1756.

JE ne fais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. lui fera rendue à Vienne ; car en vérité de la manière dont elle conduit ses affaires, on doit toujours fuppofer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potfdam, vous voilà maître de la Saxe, & la victoire glorieufe que vous venez de remporter fur les Autrichiens met fous votre puiffance la moitié du royaume de Bohème. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, & les papiers publics lui ont déjà appris que c'eft principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que font dûs les progrès & les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une chofe qui m'afflige. On dit que vous avez paffé cavalièrement trente-fix heures fans prendre aucune nourriture, & que vous ne vous êtes pas donné le loifir la veille de la bataille de manger un feul morceau. Je prie V. M. de fonger à ce beau paffage du Palladium : *Le pain fait le foldat.* Vérité très-importante. La gloire nourrit l'ame ; mais il faut quelque chofe de plus à l'eftomac, furtout lorfqu'il eft foible, & que de la fanté de cet eftomac dépend le bonheur d'un grand état. Faites jeûner les Saxons tant que vous vou-

drez, j'y consens de très-bon cœur; mais n'allez pas leur donner le pernicieux exemple de leur apprendre à se passer de manger.

A propos des Saxons, lorsque je pense à la façon dont vous les traitez, je suis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de Magdebourg vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, & que vous jugez nécessaire de faire jeûner le Roi de Pologne & ses soldats jusqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez imposée soit accompli. En attendant ils n'auront pas besoin de rhubarbe, ni de poudres digestives. L'indigestion est une maladie à laquelle ils ne seront pas sujets; & Mr le Comte de Bruhl sortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je supplie V. M. d'absoudre en qualité d'évêque l'abbé de Prades, si par hasard il a assommé quelque Autrichien & a encouru les censures de la sainte mère Eglise. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XII.

DU ROI.

Sans date.

MES troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur 25,000.

Vous badinez de la famine des Saxons ; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, & c'eſt bien la façon d'apprivoiſer un Luculle que de lui faire faire abſtinence. J'ai reçu votre première lettre ; je n'y ai point répondu, parce que j'étois par monts & par vaux. J'ai laiſſé l'abbé en Saxe, ne voulant pas ſouiller ſes mains pures, de ſang catholique. La tête a tourné aux François, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient ſur mon compte. On diroit que le ſalut de la France tient à la maiſon d'Autriche, & les larmes d'une Dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeſte contre les Autrichiens & les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les ſuites du tremblement de terre qui a renverſé toutes les cervelles politiques de l'Europe, & je vous ſouhaite tranquillité, ſanté & contentement, Adieu.

LETTRE XIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 17 Octobre, 1756.

VOILA donc Albe incorporée dans Rome, & par votre prudence les ennemis de l'Etat en deviennent les citoyens & les défenſeurs. Après des actions auſſi éclatantes, quel eſt l'homme, quelque prévenu qu'il ſoit, qui ne ſe trouve obligé de convenir de la ſupériorité de vos lumières ? Les François vous con-

damnent ; c'eſt ainſi que les Athéniens déclamoient contre Philippe, quand il devenoit l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il eſt naturel que les Athéniens modernes, auſſi frivoles que les anciens, en imitent la conduite ; les diſcours injurieux des François ſont le panégyrique de votre gloire. Je ſouhaite, Sire, que ces inſenſés, ſéduits par un eſpoir trompeur, faſſent des feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, & qu'ils publient que vous êtes mort : de pareils feux indécens ont fait le plus beau trait de l'hiſtoire de Guillaume III.

J'ai ſoigneuſement exécuté la commiſſion dont Mr le Comte de Finckenſtein m'a chargé ; mais comme je n'entends pas l'allemand, & qu'il a fallu ſe ſervir de l'imprimeur qui a prêté ſerment & qui imprime au château tous les manuſcrits qu'on veut tenir ſecrets jusqu'à leur publication, j'ai été obligé de me ſervir, pour la correction de l'imprimerie, de Mr de Francheville, qui eſt de même à ſerment, qui ſait l'allemand & qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'eſt du conſentement & de l'avis de Mr le Comte de Finckenſtein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle eſt charmante, écrite avec toute la nobleſſe poſſible ; on n'y a changé qu'un ſeul mot. Mr le Comte de Finckenſtein m'ayant dit que les Suédois s'empreſſoient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté, & qu'il craignoit qu'ils ne fuſſent vivement offenſés de l'épithète d'ariſtocratie *cruelle*

& sanguinaire, j'ai mis ariſtocratie *tumultueuſe*. J'eſpère que V. M. ne condamnera pas ce petit adouciſſement, puiſque ſon miniſtre me paroiſſoit dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, Mr Fréderſdorf & moi, ſur des lettres venues de Berlin, qui diſoient que vous aviez été bleſſé dans une embuſcade, & qui aſſuroient que vous étiez priſonnier. Ces nouvelles étoient aſſez bien circonſtanciées pour nous jeter dans le déſeſpoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin, pour aller à la ſource, & après ſept heures de ſouffrances, nous avons appris que tout ce qu'on nous avoit raconté & même écrit, n'étoit qu'un tiſſu de menſonges. V. M. permettra qu'à l'occaſion de ces fabricateurs de mauvaiſes nouvelles, je lui rapporte un bon mot de Mr Mittchel, Envoyé d'Angleterre : *On voit*, a-t-il dit, *des Jacobites à Berlin, et il n'y a point de Prétendant ; cela eſt ſingulier.* J'ai, &c.

LETTRE XIV.

DU ROI.

Sans date.

CETTE année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente & j'entreprends l'impoſſible pour ſauver l'Etat ; mais en vérité j'ai beſoin plus que jamais du ſecours des cauſes ſecondes pour

réussir. L'affaire du 5 Novembre a été très-heureuse; nous avons 8 généraux françois, 260 officiers, passé 6,000 hommes de prisonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers & 67 soldats; il y a 223 blessés. C'est à quoi je ne devois pas aspirer; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé; il a fait l'espion, & j'en ai beaucoup de preuves évidentes: cela est bien infame & bien ingrat. J'ai fait prodigieusement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier d'hiver; si je péris, je vous les lègue & j'ai ordonné de vous les remettre. A présent nos bons Berlinois n'auront plus rien à craindre de la visite ni des Autrichiens ni des Suédois, & en gagnant une bataille je n'y profite que de pouvoir m'opposer avec sureté à d'autres ennemis. Ces temps affreux & cette guerre feront surement époque dans l'histoire. Vos François ont commis des cruautés dignes des pandours; ce sont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent est bien honteux; leurs procédés ne tendent qu'à se faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché seize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit; n'y pourrissez pas, & souvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous reposer, & jusqu'à présent je ne sais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le sort de Mithridate, il ne me manque que deux fils & une Monime. Adieu, mon aimable paresseux.

LETTRE XV.

DU ROI.

Sans date.

SOUVENEZ-vous, mon cher Marquis, que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. J'ai lu & relu le troiſième chant de Lucrèce; mais je n'y ai trouvé que la néceſſité du mal & l'inutilité du remède. La reſſource de ma douleur eſt dans le travail journalier que je ſuis obligé de faire & dans les continuelles diſſipations que me fourniſſent le nombre de mes ennemis. Si j'avois été tué à Kolin, je ſerois à préſent dans un port où je ne craindrois plus les orages. Il faut que je navigue encore ſur cette mer orageuſe, juſqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous ſouhaite la ſanté & toutes les eſpèces de bonheur qui me manquent.

LETTRE XVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 29 Avril, 1758.

J'AI trouvé dans la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de nouvelles marques de ſes bontés.

Vous reſſemblez, Sire, à ces génies bienfaiſans des anciens, qui ſe faiſoient connoître à ceux qu'ils protégeoient en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quand ſerai-je aſſez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos grâces, & vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée. Vous me dites que vous vous préparez à aller combattre vos ennemis ; c'eſt me dire que vous allez les vaincre : mais je n'en ſuis pas moins alarmé. Je crains ſans ceſſe, ainſi que tous vos fidèles ſujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'eſt dans vous ſeul que réſide la gloire & le bonheur de tous vos Etats.

Je ne ſais, Sire, ſi je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cauſe de la grande foibleſſe dont je ſuis encore. Pour faciliter un voyage qui m'eſt ſi néceſſaire, V. M. pourroit me rendre le plus grand ſervice, ſi à tant de grâces qu'elle m'a faites elle en ajoutoit encore une dernière; car après cela ce ſeroit abuſer des bontés de V. M. que de l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes couſins germains, Mr de Mons, capitaine au régiment de Piémont ; c'eſt un jeune homme de trente-trois ans, dont la conduite à Berlin & à Magdebourg a mérité l'eſtime publique, & l'amitié de Mr de Seidlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de ſon caractère. Si elle daignoit lui accorder la permiſſion d'aller à Aix ſur ſa parole, il m'accompagneroit juſques à Chambéri,

après quoi je continuerois ma route par la Savoie pour Nice, & lui la sienne pour Aix par le Dauphiné. Il me seroit de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier françois jusques en Suisse, & surtout d'un parent & d'un ami. J'ose ajouter à ces premières raisons que toute ma famille, & ma mère surtout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me saura un gré infini de ce congé. Ainsi, Sire, si vous m'accordez cette grâce, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, & vous me ferez terminer aisément les discussions que je serai peut-être obligé d'essuyer. Pardonnez-moi, Sire, si je vous écris aussi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus sérieuses; mais je connois l'excès de vos bontés, & vous ne sauriez croire le bien que vous me ferez, si vous m'accordez la grâce que je prends la liberté de vous demander.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XVII.

DU ROI.

Sans date.

JE reçois votre lettre, mon cher Marquis, sans date, de sorte que je pourrois supposer qu'elle est des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait présumer que vous êtes en Provence,

c'eſt que depuis votre départ toutes les gazettes ſont pleines d'un monſtre qui fait des ravages affreux dans la Provence ; ce ne peut être que vous ; car en qualité de Pruſſien, vous devez paſſer pour un monſtre en France, au moins à Verſailles, & quand même cela ne feroit pas, peut-être vous a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon & votre mouchoir devant le nez, & j'avoue que c'eſt là une figure aſſez monſtrueuſe pour qui n'y eſt pas accoutumé. Les gazettes diſent que vous dévorez des enfans & des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume ? Cela ne vous eſt jamais arrivé depuis que je vous ai connu, mais on change de mœurs en voyageant ; au défaut de cela, de janséniſte que vous étiez, vous vous êtes fait jéſuite, parce que votre frère d'Eguilles l'eſt & qu'il vous a donné je ne ſais quelle métairie pour vous corrompre: vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe, *dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es.* Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'eſt pour courir les bois & donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris ; mais que dira mon frère le très-chrétien Roi de France, s'il apprend que mon Chambellan, ce monſtre, vient pour dévorer les enfans du parc de Verſailles, du bois de Senar & de la forêt de Fontainebleau ? On a envoyé contre vous un eſcadron de dragons en Provence ; à Paris on fera marcher les gardes françoiſes, & quelque adreſſe (à ce

qu'on dit) que vous ayez à ſauter de branche en branche, les coups de fuſil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité & qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poiſſons & de viande comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commiſſions ſi ſecrètes, que je les ignore; en vous ſachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs menſonges & les accréditeront dans le public; tout le corps diplomatique ſera ému en apprenant votre arrivé; les eſpions de trotter & les fauſſes conjectures de s'étendre; ce feront là les fruits de votre voyage; & puis qu'y ferez-vous? vous avez une rente ſur l'hôtel de ville qu'on vous paye régulièrement. Vous voulez parler à vos amis? Vous pouvez faire la même choſe en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles ſur Wéſel; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage: la viande eſt à bon marché, vous pourrez en avoir partout, & ſi votre imagination s'eſt échauffée au ſoleil ardent de Provence, au point de vous faire jouer le monſtre, que le ſoleil flegmatique de la Weſtphalie rafraîchiſſe votre tête au point de vous rendre à votre retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de Septembre; encore aurez-vous fait une prodigieuſe diligence; car autant que je m'en ſouviens, les trois rois ne fai-

ſoient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en uſerez en tout ceci ſelon votre prudence ordinaire, & je recommande cela ainſi que tout ce qui vous regarde en la ſainte garde du Père Eternel.

LETTRE XVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Hambourg, 22 Février, 1759.

APRES avoir rendu à V. M. un million de grâces de la bonté qu'elle a eue de permettre que je puiſſe rétablir ma ſanté & prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuſe & plus longue que celle que j'ai faite à Breſlau ; j'oſerai lui dire que je ſuis beaucoup plus courageux qu'elle ne le penſe, & que je pars dans cinq jours pour Berlin, preſque privé de l'uſage d'une jambe. Si les bains d'herbes & l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé triſtement ſur une béquille pour le reſte de mes jours. Du moins ſi j'étois eſtropié pour le ſervice de V. M., je m'en conſolerois ; mais devenir perclus dans un lit & dans un fauteuil, cela eſt bien fâcheux ; cependant une choſe me conſole, c'eſt que depuis trois ans vous êtes ſi accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin de toutes ſortes d'eſtropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paroiſſe devant vous

vous la hanche gauche plus haute que la droite & une jambe à demi pliée : je voudrois avoir l'autre en auſſi mauvais état, & vous voir une fois paiſible, jouir tranquillement à Potſdam de la gloire immortelle que vous vous êtes acquiſe. J'eſpère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux & jouiſſant de la plus parfaite ſanté. Voilà de nouveaux alliés, qui vont faire en Italie une puiſſante diverſion en votre faveur, & jamais le Roi d'Eſpagne ne pouvoit mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne, & tout eſt gagné ; vous pourrez dire alors comme diſoit David : *J'ai vu les nations frémir*, s'élever *contre moi, et former des projets pleins de vanité ; elles ont été diſſipées comme le vent diſſipe les nuages, et leurs eſpérances n'ont été que de vaines illuſions.* A propos de poëte hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers ſur le Cardinal Cotin, qu'on aſſure être de Fréron ; peut-être qu'elle ne les a pas encore vus, & je crois qu'ils ne lui paroîtront pas mauvais.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 26 Mars, 1759.

J'AI reçu la lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, dans le moment que je partois de Hambourg, & j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur de lui répondre ; car avant d'y arriver je n'ai jamais été certain un ſeul moment, à cauſe de ma foibleſſe, du temps où je pourrois être aſſez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je ſuis venu glorieuſement à bout de faire trente milles. Ma ſanté ſe rétablit pourtant, & ſi vous voulez me permettre de faire une campagne de ſix ſemaines ou de deux mois, je compte d'être en état pendant les mois de Juillet & d'Août de vous ſuivre juſqu'à Vienne ; cela ne me cauſera aucune dépenſe, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puiſqu'en paix comme en guerre une de mes jambes ne peut pas me ſervir une heure de ſuite ; j'ai donc pris un carroſſe.

Malgré ce que V. M. me dit de la ſupériorité du nombre de ſes ennemis, je ſuis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuſe. La France eſt par rapport aux finances dans l'état le plus pitoyable ; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, & ſon com-

merce eſt entièrement ruiné. Les Anglois s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à ſe prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglois ſe rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les François à faire la guerre à la Reine de Hongrie. Cette dernière priſe de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la conſternation tous les négocians du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce ; comment continuer à payer les ſubſides ? Il s'agit de faire encore un effort cet été, & la paix ne peut manquer de ſe conclure en automne. J'ai vu depuis un mois pluſieurs des plus gros négocians de Hambourg, deux entre autres qui venoient depuis quinze jours de France, l'un de Marſeille, l'autre de Bourdeaux ; le premier m'a aſſuré qu'au lieu de quatre cent ſoixante vaiſſeaux que les Marſeillois envoyoient tous les ans dans le Levant, il n'en étoit parti depuis deux ans que dix ſept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bourdeaux m'a dit que depuis onze mois il n'étoit parti de cette ville que trois vaiſſeaux pour les îles de l'Amérique & pour le nord, au lieu de cinq à ſix cents qui partoient toutes les années pour différens endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'eſt que depuis dix-huit mois les François n'ont pas reçu une livre de ſucre de leurs plantations. Ce ſont les Danois qui prennent le ſucre aux raffineries de Hambourg, qui le vont vendre en France, & achèvent d'en faire ſortir l'argent. Les François n'ont jamais été ſi bas pour

les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix ; un eſprit de vertige répandu dans leur conſeil d'Etat ; des miniſtres qui ſe haïſſent, qui cherchent à ſe détruire, qui ſont preſque tous les jours remplacés par de nouveaux, & vous verrez, Sire, qu'il faut que la France ſonge ſérieuſement à la paix. Et ſi elle eſt épuiſée, qui donnera des ſubſides aux barbares & aux Tartares ? qui ſoudoiera ces Suédois ? qui payera ce tas de cuiſtres raſſemblés, à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire ? Je conviens que les Autrichiens ſont de braves gens & des ennemis qu'on ne doit pas mépriſer ; mais vous les avez battus ſi ſouvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau, lorſque vous voudrez vous ſervir des lumières ſupérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, eſt perſuadée de ce que je dis à V. M., & vos ennemis, malgré leur nombre, ne paroiſſent rien moins qu'aſſurés de leur bonne fortune. Je ſais les diſcours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partiſans : la ſeule choſe qui pourroit rendre vos ennemis vainqueurs, c'eſt ſi vous veniez à périr. Vous devez donc ſonger, Sire, à votre conſervation, non ſeulement par rapport à vous, mais encore par rapport à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je ſuis plus obligé que qui que ce ſoit au monde de faire des vœux pour V. M ; car ſi j'étois aſſez malheureux pour la perdre, j'aimerois mieux aller vivre dans quelque colonie angloiſe de l'Amérique que de retourner en France.

Je ne ſaurois exprimer à V. M. les injuſtices que l'on m'y a fait eſſuyer depuis quelques mois, & j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente-deux mille livres; car on ne veut plus laiſſer ſortir les quinze mille qui devoient m'être payées au commencement de Février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de me payer les intérêts de cette ſomme, qu'il garderoit juſques à ce qu'à la paix les choſes priſſent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du Roi ont dénoncé ma Philoſophie du bon Sens au parlement de Paris comme un livre impie, & il a été brûlé par la main du bourreau; l'arrêt qui le condamne, a été enſuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de ſe ſouvenir que ce livre eſt imprimé depuis vingt-trois ans, qu'il a été fait en Hollande, par conſéquent dans un pays où les François n'ont aucune juriſdiction, que perſonne juſques ici en France ne s'étoit aviſé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine & de paſſion? Ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le poëme de Voltaire ſur la religion naturelle, & ils ont eu l'inſolence de mettre dans leur arrêt qu'ils ont fait imprimer: *Poëme par le Sr de Voltaire dédié au Roi de Pruſſe.* Ce qui m'afflige le plus, c'eſt que malgré tant de ſujets de me plaindre, je ſuis obligé de me taire, de diſſimuler, & d'attendre la paix pour ravoir ce qui me revient, & ſurtout le bien de ma mère, qui a quatre-vingts

ans paſſés. Mais je puis proteſter à V. M. que ſi j'avois le malheur de la perdre, j'aimerois mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde que de vivre dans un pays où de pareilles indignités ſont autoriſées. Si j'avois vingt ans de moins, je demanderois à V. M. la permiſſion de faire la campagne dans l'armée du Prince Ferdinand.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XX.

DU ROI.

Sans date.

VOUS trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis ſi long-temps je vous promette des nouvelles & que je ne vous en donne jamais: ce n'eſt aſſurément pas ma faute, mais plutôt celle des événemens qui ſe font attendre, & des diſtances que les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire ſoit politique, ſoit guerre, ſinon que le Maréchal Daun a fait camper ſa nombreuſe armée & que je ſuis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe; cela m'eſt très-agréable, & j'en ſerois plus ravi, ſi les coups avoient été plus déciſifs; il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages ſur nos ennemis: je les demande au Ciel; mais comme je n'ai point

de St Siméon le ſtylite, ni de St Antoine, ni de St Jean Chryſoſtome, pas même de St Fiacre, je doute que le Ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant & encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque choſe de bon à vous mander, vous le ſaurez tout auſſitôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuſe avec les Papes Nicolas & Adrien, avec l'Empereur Louis & le Roi Lothaire, avec Meſdames Teutberge & Valrade. Je ſuis ſur le point de voir naître le grand ſchiſme d'occident, & je me ſens porté à croire que tout l'univers a été imbécille depuis Conſtantin juſqu'à Luther, ſe diſputant dans un jargon inintelligible ſur des viſions abſurdes, & l'épiſcopat établiſſant ſa puiſſance temporelle à l'aide de la crédulité & de la ſottiſe des princes & des nations : la ſuite de l'hiſtoire de la religion conſidérée en ce ſens préſente un grand tableau aux yeux d'un philoſophe, & devient une lecture inſtructive pour quiconque penſe & réfléchit ſur l'eſprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand ſervice au bon ſens en compoſant cette hiſtoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paroît, mon cher Marquis ; ſi vous voulez ramaſſer toutes les contradictions & toutes les abſurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois Grec comme Démoſthène ſur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi qui ne ſais que le *Pater emon* ; auſſi y parut-il bien

à ce fouper où fe trouva le Duc de Nivernois, où vous foutintes la moitié de la converfation en grec, & où je voulois un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des favans propos que vous tintes vous deux.

Pour moi je n'ai point profité à cette malheureufe guerre comme vous; j'y fuis devenu philofophe pratique; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai fu, & je n'ai appris qu'à fouffrir patiemment les maux que je ne pouvois éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert, qui en vérité font du poids de notre monnoie courante. Je vous prie de bien conferver votre fanté & de vous reffouvenir de vos amis, qu'un efprit malin lutine par le monde felon fon caprice. *Vale.*

LETTRE XXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 20 Avril, 1759.

VOUS avez permis que je priffe la liberté de vous écrire quelquefois; je n'ofe cependant le faire auffi fouvent que je le fouhaiterois, dans la crainte de détourner V. M. des chofes importantes dont elle eft fans ceffe occupée; mais les fuccès de vos armes dans la Bohème & les commencemens heureux de cette campagne me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens

tous les jours plus affuré que la fin de cette campagne vous rendra heureux & content à vos peuples, & qu'après vous être couvert de gloire, vous pafferez à Potfdam & à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des chofes magnifiques que vous y faites & que vous y reffemblez. Je fais que vous avez à furmonter des difficultés qui étonneroient & même qui abattroient tout autre prince que vous; mais la même fermeté & la même prudence qui vous ont tiré d'affaire jufqu'aujourd'hui, vous conduiront à une paix durable & honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne, vous êtes obligé de faire des prodiges; vous combattez contre une hydre; mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, fur la fituation des chofes préfentes, je fais qu'elles font dans un état très-critique; mais enfin, Sire, je juge du futur par le paffé, & je ne doute pas qu'un calme heureux ne fuccède bientôt à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambray; elle ne produira ainfi qu'elle aucun effet, & s'en ira de même en fumée. V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'eft que fonge. Je vous l'ai déjà dit plufieurs fois, Sire; mon fort, par les arrangemens que j'ai pris, eft fi fort attaché à la confervation de V. M., que fi j'avois le malheur de la perdre, Dieu fait ce que je deviendrois. Ce qu'il y a de certain, c'eft que j'irois plutôt à la Jamaïque ou à la nouvelle Ecoffe que de retourner en France. Mais à propos de ma très-chère patrie, vous venez de

mettre en deuil plus de trente femmes que vous avez rendues veuves par le changement des prisonniers de guerre; en revanche vous avez tari la source de cinquante fausses nouvelles que ces Messieurs publioient tous les jours; c'étoit ainsi qu'ils payoient les politesses dont on les accabloit.

J'ai reçu une lettre de Voltaire; il y avoit quatre ans qu'il ne m'avoit écrit; mais il n'a pu résister à l'envie de savoir ce que je pensois du révérend père Malagrida & des autres jésuites portugais. Que dit V. M. de ces honnêtes gens? L'aventure du Roi de Portugal est une belle leçon pour tous les rois, & surtout pour les rois protestans. C'est une chose affreuse que le Pape ose soutenir d'infames parricides, & qu'un prince cruellement assassiné n'ose pas chasser de ses états les principaux auteurs de son assassinat. Voilà un beau sujet pour faire sous le nom d'un quaker un sermon contre toutes les religions qui ont des prêtres. Si je n'étois pas encore incommodé & toujours souffrant de ma jambe, j'aurois déjà donné matière à une nouvelle brochure.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXII.

DU ROI.

Sans date.

JE suis charmé, mon cher Marquis, de vous savoir arrivé à bon port à Berlin. C'est un grand voyage

pour vous, & voilà votre campagne achevée. En vérité je suis aussi impatient que vous d'apprendre la reddition de Cassel, & je commence à craindre que malgré tous les avantages du Prince Ferdinand, il ne fasse un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il est avancé. Les François sont muets comme des carpes, ils ne disent rien aux Anglois. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, & probablement elle se fera avec les mêmes désagrémens & dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur & mélancolique quand j'y pense. Je me dis souvent qu'on ne peut résister au torrent des événemens qui nous entraîne, & à cette fatalité qui pousse les hommes comme les vents agitent les sables & les flots. Cette consolation n'est guère consolante, mais tout est dit. Je vous rends grâces de la description que vous me faites de Sans-Souci. Dieu sait si jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaisir. Je pense à ce lieu comme les Juifs à Jérusalem, ou comme Moyse à la terre sainte, où il voulut conduire le peuple d'Israël, & où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du Roi de Portugal? N * * * a fait du mal partout & en fera, tant que les souverains ne feront pas comme César souverains pontifes chez eux. Ces gens abusent trop impunément du nom de la religion, qui devroit être le plus grand frein du crime; ils s'arment du couteau sacré qu'ils prennent sur l'autel pour égorger les rois, & de la piété des foibles pour fonder ou étendre les

vœux de leur cupidité & de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire eſt inconcevable ; il faut qu'il ſoit un imbécille & ſon Cardinal ſecrétaire un ſcélerat à rouer vif ; mais que nous font ces gens à préſent ?

Je ſuis plus en peine de Caſſel ou de mes détachemens que de tous les jéſuites de l'univers. J'ai ſans ceſſe devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté & un attachement inviolable à l'Etat ; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents & ſans ſavoir où j'aborderai. C'eſt là le vrai fond de ce qui me regarde & de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité ; cependant jugez vous-même ſi la philoſophie peut donner cette impaſſibilité parfaite à un homme né avec des paſſions vives ?

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi ſouvent. Faites mes complimens à la bonne Babet, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que je vous conſerverai toute ma vie.

LETTRE XXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 5 Mai, 1759.

J'AI reçu les vers que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer. Comment peut-on être occupé du com-

mandement d'une armée de cent mille hommes, & trouver encore le temps de faire des vers aussi ingénieux, & infiniment plus corrects que ceux de la Fare & de Chaulieu ? Vous exécutez tout ce que vous voulez ; & je crois que si vous en aviez la fantaisie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille, & un sermon aussi beau que le sont ceux de Saurin.

J'avois déjà vu dans tous les papiers publics cette toque & cette épée que le Pape a envoyées au Maréchal Daun ; je voulois engager le gazetier de Berlin à mettre dans sa gazette que le Prince Ferdinand attendoit de Londres un chapeau & une épée bénits par l'archevêque de Cantorbery ; & qu'on ne doutoit point chez tous les protestans que la bénédiction de Cantorbery ne fût plus efficace que la romaine. Il faudroit accabler de plaisanteries les Autrichiens & les François ; ces gens-là publient cent sottises qui font beaucoup d'impression, & on les laisse faire. Au lieu de tant de mauvais sermons que font nos ministres, pourquoi ne prennent-ils pas occasion d'écrire une lettre pastorale dans laquelle ils feroient voir la ruine entière du protestantisme, si les ennemis de V. M. viennent malheureusement à bout de leurs desseins ? J'écrirois bien quelque brochure à ce sujet : mais c'est en allemand qu'il faut que soit fait un pareil ouvrage, pour être répandu parmi le menu peuple & lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une seule pièce en faveur de la bonne cause qui soit écrite avec goût ; c'est une lettre sur les libelles ; je vous

ai d'abord reconnu, Sire, & vous pouvez être assuré qu'à la cinquantième ligne j'étois aussi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que si vous me l'eussiez dit. On l'a traduit en allemand, & par-là il devient encore plus utile.

J'aurois envie de faire une feuille tous les mois sous le titre de Mercure de Harbourg, dans lequel je tournerai en ridicule sans aigreur & sans invectives toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en françois & en allemand; personne ne saura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra aussi nécessaire que l'auteur, puisque c'est le peuple qu'il faut instruire, & les gens qui parlent françois en Allemagne ne font qu'un petit objet, en égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne désapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera savoir la volonté. Il me paroît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V. M. s'amuse à faire & que j'insérerai dans le Mercure de Harbourg, comme venant des auteurs sous le nom desquels il plaira à V. M. de mettre ses ouvrages.

Je ne suis point étonné des sottises & des impertinences de plusieurs officiers françois; je les avois prévues, & V. M. peut se rappeler que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle avoit la complaisance de placer un tas de jeunes étourdis dans sa capitale. Je n'en ai, grâce au Ciel, pas vu un seul pendant tout le séjour qu'ils ont fait dans cette ville.

Dieu les maintienne en joie à Spandau! Tout ce que je puis dire à V. M. c'eſt que nous n'entendrons plus à chaque inſtant quelque nouvelle qui n'avoit aucune réalité, & qui pourtant ne laiſſoit pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 17 Mai, 1759.

JE n'ai jamais rien lu d'auſſi plaiſant que votre bref du Pape & votre lettre du Prince de Soubiſe: je ſuis perſuadé que les ennemis mêmes de V. M. ſeront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, & le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paroît plus intéreſſant & plus conforme à mon idée : *Mémoires de l'Académie des Nouvelliſtes du Caffé de Saint James.* Je feindrai que quelques Anglois ont formé une ſociété dans laquelle chacun eſt obligé de lire à toutes les aſſemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque ſéance de la prétendue académie toutes les ſatires que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occaſion de tourner bien des choſes en ridicule, & je tâcherai de faire un livre qui ſoit aſſez intéreſſant pour être lu méme

à la fin de la guerre, & lorſqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, ſi vous voulez bien m'aider & faire valoir mon projet en m'envoyant ce que vous ferez dans vos momens de loiſir, je ſuis aſſuré que mon ouvrage réuſſira; je compte d'en envoyer dans ſept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le bref du Pape m'a paru ſi plaiſant, que je le traduirai en latin, & je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté & le françois de l'autre; ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraiſemblance, parce que tous les brefs du Pape ſont toujours en latin, lorſqu'ils ſont adreſſés à la cour impériale, ou aux miniſtres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit ſe répand dans la ville que le Prince Henri eſt entré dans Nuremberg, & que V. M. a repouſſé & battu un gros corps d'Autrichiens. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, & je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potſdam à la fin de cette année, comblé de gloire & jouiſſant d'une parfaite ſanté; car ſelon moi ce dernier article eſt auſſi important au bonheur des héros qu'il l'eſt à la tranquillité de nous autres pauvres ſimples mortels.

J'ai l'honneur, &c.

LET-

LETTRE XXV.

DU ROI.

Reich-Hennerſdorf, le 28 Mai, 1759.

JE ſuis ſi occupé ici, mon cher Marquis, de nos ſottiſes héroïques, que je crains fort de vous ſeconder foiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occaſion. Ma tâche ſera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Siléſie eſt de quatre-vingt-dix mille hommes; j'en ai à-peu-près cinquante mille pour lui réſiſter. L'embarras commencera à ſe faire ſentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adreſſe, d'art & de valeur pour ſe tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce ſeroit une très-grande faute, s'il avoit pouſſé cette pointe dans les circonſtances préſentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Ruſſes. Il n'eſt pas temps encore de chanter victoire, ni de préſager l'avenir; le gros de la beſogne, le nœud de la difficulté nous attend, & il faut voir ce que le deſtin ordonnera des événemens; quels qu'ils ſoient, ils ne dérangeront pas ma philoſophie. Pour ma ſanté, & pour le contentement de mon cœur, ce ſont des choſes auxquelles je ne penſe pas & qui me ſont très-indiffé-

rentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes séduit comme le public. Ma situation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais si vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une grosse & épaisse fumée. Je ne sais presque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde; quel que soit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher Marquis, je suis vieux, triste & chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps; mais ce sont des étincelles qui s'évanouissent, faute d'un brasier qui les nourrisse; ce sont des éclairs qui percent des nuages orageux & sombres. Je vous parle vrai; si vous me voyiez, vous ne reconnoîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard grisonnant, privé de la moitié de ses dents, sans gaieté, sans feu, sans imagination; & moins que les vestiges de Tusculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins; voilà les tristes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent précisément dans les dispositions où doit être un homme destiné à se battre à outrance; avec ce détachement de la vie on se bat de meilleur cœur, & l'on quitte ce séjour sans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de sang, conservez votre bonne humeur, jusqu'à ce qu'un juste sujet

d'affliction vous arrive; & mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'emploierai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée & de canon. Adieu, cher Marquis. Que le Ciel vous conserve en paix & sous sa sainte garde!

LETTRE XXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 18 Juin, 1759.

J'AUROIS eu l'honneur d'écrire plutôt à V. M., si l'on pouvoit venir à bout des imprimeurs; ces gens-là ne finissent jamais. J'ai suspendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'Académie des Nouvellistes*, parce que j'ai cru que je pouvois faire quelque chose de plus utile dans un goût sérieux. Voici deux lettres sous le nom d'un ministre du saint évangile. Dans la première je me suis proposé de prouver que l'objet de la maison d'Autriche & celui de la France avoit été dans tous les temps d'anéantir la réformation: dans la seconde lettre j'ai montré que l'Autriche & la France croyoient que le moment de l'exécution de leur dessein étoit arrivé.

Si j'avois cette éloquence vive & persuasive que la nature vous a accordée si libéralement, j'aurois pu faire quelque chose de très-bon; mais outre la médiocrité des talens que le Ciel m'a donnés, la foi-

bleſſe de mon corps s'eſt communiquée à mon ame, & mon eſprit n'eſt guères moins énervé que mes organes. J'ai tâché de réparer par l'expoſition de la vérité les défauts de l'orateur, & j'ai eu recours à la raiſon toute nue, ne pouvant la préſenter avec des ornemens qui l'auroient rendue plus convaincante. C'eſt cette raiſon qui a fait trouver grâce à cet ouvrage auprès des lecteurs ; & puiſque ces lettres ont été plus heureuſes que je n'oſois m'en flatter, je compte d'en publier encore cinq ou ſix nouvelles, ſi j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le bref du Pape, avec la traduction latine. Il y a plus de ſel & plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié & qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Perſonne ne ſait que je ſuis l'auteur des lettres que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. ; l'imprimeur même qui les imprime l'ignore ; il n'y a que Mr de Beauſobre à qui j'en aye fait la confidence, qui eſt chargé de l'impreſſion. Je ſupplie V. M. de ne point me nommer, car tout le public eſt perſuadé que cet ouvrage eſt véritablement écrit par un miniſtre du ſaint évangile, & nous perdrions tout le fruit qu'on peut en retirer, ſi l'on ſavoit que c'eſt la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans pluſieurs pays pour cauſe d'irréligion.

J'aurois un grand beſoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, ſi vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours. Je

ſouhaiterois calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périſſant de tous côtés. Les médecins m'aſſurent que les eaux & l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carroſſe, mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paroître la lettre de Mr de Soubiſe, parce que je la garde pour mes *Mémoires des Nouvelliſtes*; j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux lettres du miniſtre réfugié.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXVII,

DU ROI.

Sans date.

VOS deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela eſt admirable. J'aurois ſeulement voulu que vous euſſiez été inſtruit d'une anecdote à l'égard de la ſeconde, c'eſt que la France a fait déclarer à la république de Hollande, qu'elle avoit à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne feroit point queſtion du Prétendant. Cette petite inadvertance peut ſe corriger facilement, & il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre ſon entrepriſe odieuſe, ne pouvoit pourtant l'entreprendre qu'en ſa faveur. Vous vous moquez, mon cher, & de moi & de mon bref du pape; le mettre en parallèle avec vos lettres, c'eſt

comparer une épigramme de Rouſſeau à l'Enéide de Virgile; je ſais me rendre juſtice, & mon cerveau glacé du nord ne peut ſe comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'eſprit plus vif que mes chers compatriotes: nous n'oſons prétendre à l'eſprit; encore ſommes-nous trop heureux ſi dans deux époques de notre vie l'on nous trouve du bon ſens. Vous avez des ailes, & je me traîne ſur des béquilles. N'inſultez point du haut de votre gloire à ma misère, & ſouffrez que je rampe ſur vos pas dans une carrière que vous fourniſſez d'une courſe rapide.

Je ne trahirai point votre ſecret; vous ſavez que le premier vœu qu'on exige des politiques eſt adreſſé au dieu du myſtère. Pour moi malheureux, qui ſuis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres & jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon ratelier, & par conſéquent votre ſainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont produites les pieux effets de ſon zèle pour le proteſtantiſme.

J'ai une douzaine de points à obſerver à préſent dans la poſition où je me trouve, qui me cauſent de telles diſtractions, qu'il m'eſt impoſſible de fournir des matériaux de perſifflage. La campagne précoce que Daun a annoncée ſe réduira à *ſemper auguſtus*, ſobriquet qu'on avoit donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous ſavez que ma

maiſon & ce que la fortune m'a laiſſé de biens eſt fort à votre ſervice ; j'exige pour loyer de la maiſon que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, & ſi le vieux jardin & le chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cauſe, ſurtout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu ſans doute, puiſqu'ils ſont obligés de guerroyer toujours.

LETTRE XXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 5 Juillet, 1759.

VOUS avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage ; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, & c'eſt en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, & j'ai ſuivi dans la nouvelle lettre que j'ai l'honneur de lui envoyer l'idée qu'elle a bien voulu me donner.

J'ai employé la première partie de cette troiſième lettre à montrer que la France ne pouvoit avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du Prétendant. J'ai réfuté dans la ſeconde partie les raiſonnemens que j'ai entendu faire quelquefois à Hambourg à des Allemands,

& à des négocians hollandois. J'ai ſurtout appuyé ſur le ridicule de ſe laiſſer ſéduire aux éloges outrés que l'on fait de la Reine de Hongrie & du Roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec toute la modération poſſible. Je cherche à prendre un air d'impartialité, qui peut ſervir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me fait plaiſir, c'eſt que ces lettres ſe débitent en allemand : cela pourra les rendre utiles ; ſans cela elles l'auroient été fort peu. Je ne connois pas davantage le traducteur, que je ſuis connu de lui. Tout le monde eſt ici perſuadé que les lettres françoiſes ſont véritablement faites par un miniſtre, ou du moins par un bon proteſtant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. dès que j'y ſerai arrivé, & de l'inſtruire de ce qu'elle ſouhaite ſavoir. Puiſſe-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire & jouiſſant d'une tranquillité parfaite dans ce beau ſéjour qu'elle continue de faire embellir !

Je joins aux lettres françoiſes deux exemplaires des deux premières allemandes, ſi par haſard V. M. avoit envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendit pas le françois.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 14 Août, 1759. Après les batailles perdues de Zullichau & de Kunersdorf.

IL ne vous arrive que ce qui est arrivé à César, à Turenne, & plusieurs fois au grand Condé. Si vous prenez sur vous de vous posséder, de soigner votre santé, & de faire usage des ressources que vos lumières vous fourniront, tout sera bientôt réparé. Je meurs de douleur de ne pas être auprès de vous pour pouvoir vous dire sans cesse ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Au nom de votre peuple, au nom de votre gloire qui sera à jamais immortelle malgré les événemens fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvemens, qui en altérant votre santé, sont plus nuisibles à votre peuple que la perte de plusieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, & qu'il passe pour plus grand d'avoir su les soutenir, que pour avoir conquis nombre de provinces. Quel est votre but ? De défendre votre Etat, & si vous venez à manquer à cet Etat, il est perdu à jamais & sans ressource. La paix faite dans certaines occasions n'est ni honteuse, ni préjudiciable. Quel est le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événemens ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le savez. Si vous périssez, votre peuple vous accusera éternellement de son malheur ; si vous vivez, de

qeulque façon que les choſes tournent, il vous adorera, car vous ſeul pouvèz le ſauver du malheur où il tomberoit en vous perdant. Excuſez, Sire, la liberté que je prends, mais elle eſt pardonnable dans un homme qui, s'il avoit cent vies au lieu d'une, les donneroit avec plaiſir pour vous voir heureux.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, A Berlin, ce 18 Août 1759.

JE n'ai point quitté Berlin, ni penſé à le quitter. Tant que je ſaurai que vous vous portez bien, je n'aurai jamais la moindre crainte, parce que je ſuis aſſuré que malgré les revers qui peuvent vous arriver, dès que vous voudrez conſerver votre perſonne, ſi précieuſe à l'Etat, tôt ou tard les choſes, quelque fâcheuſes qu'elles paroiſſent, tourneront heureuſement. Songez donc, Sire, ſérieuſement à ce qu'il arriveroit, ſi vous veniez à périr. Je n'oſe ici vous en retracer l'affreuſe image; mais tant que vous vivrez, il faudra à la fin que les affaires prennent une face toute différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. Les Anglois tiennent actuellement dans leurs mains la garantie des pays que vos ennemis penſent pouvoir vous enlever, & la paix générale ne peut que vous être favorable, quelques avantages que vos ennemis ſemblent remporter. Je

fens bien qu'il doit vous être fenfible de les voir s'avancer & pénétrer dans vos Etats; mais puifque toute l'Europe fait que votre gloire n'en fouffre aucune altération, vous devez vous confoler, & quelque chofe qu'il puiffe arriver, fonger à vous conferver, puifque c'eft de vous feul qu'on peut attendre le moyen de remédier aux maux préfens.

Si V. M. vouloit me permettre d'avoir l'honneur de l'aller joindre, je me rendrois auprès d'elle avec la première efcorte qui part de Berlin, & il en part prefque tous les jours, & je ferois le refte de la campagne. Je me porte paffablement, & je fuis en état de pouvoir monter à cheval; ainfi je ne cauferai aucun embarras à V. M. J'attends là-deffus fa réponfe.

Je la fupplie de nouveau de prendre foin de fa confervation & de ne pas être trop fenfible à des revers que les plus grands héros ont fouvent effuyés. Rien n'eft plus grand que Marius profcrit, fugitif, bravant la fortune. Sertorius, recogné dans un coin de l'Efpagne, foutenant avec autant de patience que de fermeté les caprices du fort, me paroît le plus grand des Romains; & Caton dans Utique n'eft confidéré que comme une ame foible, incapable de foutenir l'adverfité.

J'efpère, Sire, que tout ira beaucoup mieux que vous ne penfez, & que vous ne tarderez pas longtemps à reprendre l'avantage que vous avez eu tant de fois fur vos ennemis; je fonde mes efpérances fur les lumières & les talens de V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

Sans date.

JE vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun eſt à Cotbus, il marche ſur Luben & Berlin. Fuyez ces malheureuſes contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Ruſſes de nouveau entre-ci & Francfort. Vous pouvez croire que c'eſt une réſolution déſeſpérée. C'eſt l'unique reſſource qui me reſte pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau de vie à ces troupes découragées, pour eſſayer par ce moyen de leur inſpirer plus de valeur ; mais je ne me promets rien du ſuccès. Ma ſeule conſolation eſt que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, fuyez & attendez l'événement, pour pourvoir à votre ſureté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, & vous pouvez compter que j'en conſerverai juſqu'au dernier ſoupir un ſouvenir reconnoiſſant.

LETTRE XXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 21 Août, 1759.

JE fuis au défefpoir de n'être pas auprès de vous; mais puifque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermunde la nouvelle de la victoire que vous remporterez fur vos ennemis. Ce n'eft pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie, mais la chaleur exceffive qu'il a fait le jour de la bataille avoit épuifé fes forces; la nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes; quelque courageux qu'ils foient, ils ne peuvent cependant s'élever au-deffus de cette même nature. Je fuis convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occafion, & que vous retrouverez de véritables foldats pruffiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une feule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez fonger à la confervation de votre perfonne, les chofes prendront bientôt une face riante. Je voudrois pour tout au monde être auprès de vous, J'aurois un million de chofes à vous dire, & je vous prouverois, malgré votre douleur, que votre perte feule peut entraîner celle de l'Etat. Vivez, confervez-vous, quelles que foient les affaires, tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous auroit amené

à Berlin les ennemis, ce qui n'eſt pourtant pas arrivé, parce que nous aurions payé une contribution, tout auroit-il donc été détruit? Penſez, Sire, que le Prince Ferdinand peut, s'il veut, aujourd'hui entrer en Franconie, dévaſter cette partie de l'Empire qui nous eſt contraire, & forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohème. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connois votre ſenſibilité, Sire, & c'eſt elle que j'appréhende plus que vos ennemis. Il eſt vrai qu'il eſt bien fâcheux qu'un Roi qui s'expoſe plus que les ſimples ſoldats, ſoit abandonné de ces mêmes ſoldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occaſion, tout ſera réparé, & ils les feront ces merveilles, parce que je ſuis aſſuré que V. M. les ramènera à leur devoir, par l'eſpérance de la récompenſe, & par l'aſſurance de l'oubli du paſſé.

J'ai répondu à Mr. Bernouilli, ainſi que V. M. m'a fait la grâce de me l'ordonner.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Wolffenbuttel, 9 Septembre, 1759.

JE vais me rendre à Berlin; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M. & je ſuis toujours prêt à aller

où vous ſouhaiterez. Je vous ſupplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma ſanté ; quand elle feroit encore plus foible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermunde, tout étoit ſi rempli d'étrangers, qu'il me fut impoſſible de trouver un logement. Je ne voulus pas reſter dans des villages à cauſe des petits partis de l'armée de l'Empire qui rôdoient aux environs de Magdebourg & de Halberſtadt, & je pouſſai ma route juſqu'à Wolfenbuttel, où je ſuis encore, & d'où je partirai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparaſſiez bientôt l'échec de la dernière bataille, & je ſuis convaincu que tout ira bien à la fin, & beaucoup mieux que vous ne le penſez, pourvu que vous conſerviez votre perſonne ; c'eſt en elle ſeule que réſide la conſervation de votre Etat. V. M. aura ſans doute vu la lettre du Maréchal de Belle-Iſle qu'on a trouvée à Detmold dans les papiers du Maréchal de Contades. Il n'y a rien de ſi affreux que les projets de renouveler dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat, & de faire *un déſert avant le mois de Septembre* (ce ſont les propres termes de Mr de Belle-Iſle) de cet électorat. Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens dans quelques partis qu'ils ſoient. Je ne doute pas que le Roi d'Angleterre ne penſe dorénavant ſérieuſement aux affaires de l'Allemagne ; il connoît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ſes ennemis ; que deviendroient

ſes Etats en Allemagne, ſi malheureuſement vous veniez à ſuccomber ? Si l'on a découvert par cette lettre juſqu'où va la fureur du miniſtère de France, on y a vu d'un autre côté l'état miſérable de leurs finances, puiſque le Maréchal écrit que ſans les contributions que Fiſcher doit lever, il eſt impoſſible de ſubvenir aux beſoins les plus preſſans de l'armée. Que ſera-ce donc ſi les Anglois font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année ?

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines & des travaux avant la fin de la campagne ; mais pour mener les choſes à une heureuſe fin, vous n'avez pas beſoin de vaincre, mais de temporiſer. La guerre défenſive eſt la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finiſſe dans ſix ſemaines, les neiges & les glaces vous rendront la tranquillité. Comment vos ennemis pourront-ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres, ni magaſins ? Quel argent immenſe faudra-t-il l'année prochaine aux François pour continuer la guerre & pour payer les ſubſides à des alliés qui ſans ces mêmes ſubſides ne peuvent agir.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

Cotbus, 17 Septembre, 1759.

VOILA Berlin à la vérité hors de danger. Les Ruſſes ſont à Guben & à Forſt; mais je ſuis encore environné d'embarras cruels, de pièges & d'abymes. Il eſt fort aiſé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défenſive*; mais j'ai un ſi grand nombre d'ennemis que force m'eſt d'embraſſer l'offenſive par néceſſité. Je ſuis ici dans un triangle où j'ai les Ruſſes à gauche, Daun à droite, & les Suédois à dos. Faites la guerre défenſive, je vous en conjure. C'eſt tout le contraire; je ne me ſoutiens juſqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, & en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'eſt poſſible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de zénoniſme; je crois, ſi cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impaſſible qu'Empedocle & que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penſerai à vous revoir que lorſque l'hiver aura établi une bonne trève pour ſix mois. Entre-ci & ce temps il y aura bien du ſang de verſé & beaucoup d'événemens bons & mauvais qui nous éclairciront de notre ſort. Je vous embraſſe, mon cher Marquis.

LETTRE XXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 29 Septembre, 1759.

JE connoissois à V. M. toutes les qualités de César, mais je ne savois pas qu'elle y joignît celles du grand Amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoubtable à ses ennemis après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remises entièrement, ou peu s'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auroient pu remporter de leur avantage.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureusement, les Anglois viennent de hâter la paix en détruisant la flotte françoise. Il ne reste pas un seul vaisseau à la France dans toute la Méditerranée, & les Anglois peuvent y donner la loi avec une seule escadre de trois ou quatre vaisseaux. Et voilà la prétendue descente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Québec ne soit pris das le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Brest n'oseroit sortir; les François sentent trop que si elle étoit battue, leur marine seroit entièrement ruinée & anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique & de l'Amérique, toutes les côtes du royaume sont en

proie aux Anglois. De quel endroit les François pourront-ils tirer de l'argent pour suppléer à celui qu'ils ont déjà dépensé avec tant de profusion ? Les parlemens refusent obstinément d'enrégistrer les nouveaux impôts. Enfin la défaite de la flotte de la Clue coûte cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorsque l'on considère toutes ces circonstances, il est naturel d'en conclure que si les Anglois offrent aux François une paix tant soit peu raisonnable, ils l'accepteront, & quitteront leurs alliés, s'ils ne veulent pas concourir à une paix générale. Je suis persuadé, Sire, que les François ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hanovre ; toutes les démarches qu'ils font encore, ne sont que de vaines ostentations. *Le désert* du Maréchal de Belle-Isle est une chimère dont la bataille de Minden aura désabusé le ministère de Versailles ; ajoutez à tout cela les neiges & les glaces qui vont venir dans trois semaines, les avantages que le Prince Henri & le Général Finck ont remportés, & vous conviendrez, Sire, que j'ai raison de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglois le moyen d'offrir aux François une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou malgré, pour peu qu'elle soit raisonnable. J'ai toujours pensé, Sire, & j'en suis encore fermement convaincu, que cette ligue monstrueuse qui s'est formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambray. Enfin, Sire, tout ira bien, prouvu que vous conserviez votre personne, si précieuse à votre Etat, & à laquelle est

attaché non ſeulement le bonheur de tous vos ſujets, mais la liberté de toute l'Allemagne.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 6 Octobre, 1759.

UNE femme nommée Madame Tagliazuchi, qui m'avoit toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle s'adreſſoit à moi pour que j'avertiſſe V. M. qu'elle avoit des choſes de la plus grande conſéquence à lui révéler & qui regardoient directement votre perſonne. J'envoyai ſur le champ chercher cette femme; elle me dit qu'elle étoit l'épouſe du poëte qui fait les opéra. Je lui demandai d'abord, ſi ce qu'elle ſavoit regardoit quelque attentat contre la perſonne de V. M.; elle me dit que non, & que ce qu'elle vouloit déclarer étoit cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la perſonne ſacrée de V. M. Je la queſtionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entièrement à moi; diſant toujours qu'elle ne confieroit ſon ſecret qu'à V. M. ou à la perſonne à qui V. M. m'écriroit de lui dire de s'adreſſer. Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un myſtère de ſon ſecret, je crois l'avoir découvert par les queſtions captieuſes que je lui ai faites, & voici ce que je penſe: cette femme eſt née ſujette de la Reine de Hongrie, elle voyoit ici

beaucoup d'officiers étrangers & ſurtout des italiens ; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correſpondance & de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été ſéduite, & que la crainte de ce qui pouvoit lui arriver l'ait fait changer de deſſein, ſoit qu'elle n'ait agi que pour tromper la cour de Vienne, & pour ſe faire un mérite auprès de vous ; il eſt certain qu'elle m'a dit dans la converſation qu'elle avoit des pièces très-importantes. Je ne doute pas même qu'elle ne remette des chiffres que la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrômpre, & ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'eſt que je lui dis qu'elle faiſoit ſagement d'être fidelle à V. M. & qu'on auroit bientôt connu ſon infidélité, ſi elle eût lié quelque correſpondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre ; elle me répondit que cette difficulté ne l'auroit pas embarraſſée, ſi elle avoit voulu manquer à ce qu'elle vous devoit. Enfin, Sire, lorſque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adreſſer, vous ſerez bientôt inſtruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que je dois dire à cette femme, qui me preſſe pour avoir une réponſe de V. M. & qui m'aſſure que ce qu'elle a à découvrir eſt très-important & ne ſouffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il ſeroit vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui ſe ſeroit échauffée & qui auroit pris des chimères pour

des vérités, ce qui pourroit encore bien être, car cette femme ne paroît rien moins que prudente & tranquille ; je crois cependant que la peine qu'on auroit prise de savoir ce qu'elle veut déclarer, feroit si légère, qu'on ne la regretteroit pas, quand même on découvriroit que cette femme n'est qu'une folle.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 12 Octobre, 1759.

J'AUROIS bien peu profité, si après avoir vécu vingt ans avec des gens sensés en Allemagne, j'avois conservé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis Madame Taliazuchi de quoi il est question, & vous déciderez ensuite. Si V. M. ne m'avoit point écrit en propres termes : *Quoi que cette femme puisse vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi*, j'aurois prié le Commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi, jusqu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut qu'on en fasse, cet homme me paroissant un espion des plus avérés ; mais je me suis contenté de dire à Madame Tagliazuchi que si cet homme sortoit de Berlin avant la réponse de V. M., elle en répondroit, & elle m'a assuré qu'elle le retiendroit. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

VOUS voyez, mon cher Marquis, que les myſtères de Madame Tagliazuchi étoient des misères, comme je l'avois prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, ſi grand corrupteur : pour ſavoir mes ſecrets, il faut me corrompre moi-même, & cela n'eſt pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puiſées dans des ſources bourbeuſes, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je ſuis ici au même point où j'étois il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour ſa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Ruſſes. Mais ceci fini, il me reſte encore une bonne tâche à remplir. Je ſuis malade; cela ne m'arrêtera pas, & je ſerai fidèle à mes devoirs tant qu'il me reſtera des forces.

Je travaille encore ſur Charles XII. Mon ouvrage n'eſt qu'un enchaînement de réflexions; cela veut être fait avec ſoin, à tête repoſée; ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en eſt venue, parce que je me trouve préciſément ſur le lieu que Schulenbourg a rendu fameux par ſa retraite. Sans ceſſe occupé d'idées militaires, mon eſprit, que je veux

diſſiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrois le fixer à préſent ſur d'autres ſujets. La guerre finie, je ſolliciterai une place aux invalides ; c'eſt où j'en ſuis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli : mes cheveux griſonnent, les dents me tombent, & ſans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos reſſorts ; un trop grand effort les fait détendre. Vous ſavez ce que l'on conte de Blaiſe Paſcal. Vous m'avez dit vous-même que la compoſition vous avoit tellement épuiſé en Hollande qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle votre devancier a éprouvé la même choſe. Moi, indigne de vous délier les ſabots, quoique je n'en ſois pas là encore, je ſens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, & je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je ſuis chargé.

Il reſte encore un grand mois pour achever cette campagne, & il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi en attendant les révolutions romaines & de Suède de Vertot. N'oubliez pas vos amis en purgatoire, & ſoyez perſuadé de mon amitié & de mon eſtime. Adieu, Marquis.

LETTRE XXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 20 Octobre, 1759.

LORSQUE je loue la conduite de V. M. la vérité dicte mes discours, & le caractère de courtisan n'y a aucune part. Ainsi vous permettrez que je vous dise encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Siléсie; & je suis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je suis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, & si j'ose demander avec la plus grande instance une grâce à V. M., c'est de me tirer de l'inquiétude cruelle où je suis, & de me donner des nouvelles de sa santé. J'espère que vous n'aurez qu'une fluxion; c'est une maladie qu'on prend aisément dans cette saison. J'attends avec impatience de voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint? Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien perdu, ni de sa force, ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler & à ne point écrire. Je reçois votre lettre Samedi au soir; je ne pourrai avoir que Lundi matin chez Néaulme les révolutions romaines & celles de Suède; je les ferai partir sans faute. Il me tarde bien que la campagne soit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à

vos pieds. Je ſuis inconſolable que vous n'ayez pas voulu que j'allaſſe à Furſtenwalde. J'eſpère que cet hiver nous donnera la paix. Les François viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales ; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établiſſemens les plus conſidérables, & les affaires ſont auſſi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles ſont certaines, car elles ont été apportées par trois vaiſſeaux arrivés ſucceſſivement à Londres. Si les Anglois veulent, la paix eſt aſſurée. V. M. dira que les François peuvent ſe retirer de l'alliance, ſans que les autres puiſſances ceſſent la guerre. Mais qui payera les barbares ? qui donnera des ſubſides aux ennemis de Stralſund ? La maiſon d'Autriche a-t-elle jamais fait la guerre ſans l'argent des Hollandois & des Anglois ? Et ſi elle veut continuer la guerre, l'armée du Prince Ferdinand peut pénétrer jusqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus à faire aux François. Quel plaiſir alors pour le Roi d'Anglettre de mortifier une Reine, qui oubliant toutes les obligations qu'elle lui avoit, a voulu favoriſer une armée qui vouloit faire *un véritable déſert de ſon électorat*, & occaſionner une deſcente en Angleterre qui le renverſoit du trône lui & ſa maiſon ! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la politique puiſſe faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M. que ſi les François quittoient cette alliance (qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir contractée), tout le reſte

de la ligue tomberoit bientôt. V. M. aura pu voir par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au sujet de Madame Taliazuchi, que je regardois cette femme comme une folle & un assez mauvais sujet; mais il n'en est pas moins vrai cependant que le dit Ranuzzi, que vous avez donné ordre d'arrêter, étoit un espion envoyé par Daun, qui avoit le dessein en sortant de Berlin d'aller à vôtre armée, & que Madame Taliazuchi auroit fort bien fait de chasser de sa maison dès le moment qu'elle le connut, sans entrer dans tous ces pourparlers qui ne sont peut-être pas aussi innocens que le prétend la dite Dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarrassé de toutes ces tracasseries, qui commençoient à bien fatiguer ma paisible philosophie.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XL.

DU ROI.

Sans date.

JE reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, & je me suis ressouvenu que le philosophe Posidonius, lorsque Pompée passa par Athènes & lui fit demander s'il pouvoit l'éntendre sans que cela l'incommodât, lui répondit : il ne sera pas dit qu'un aussi grand homme que Pompée

veuille m'entendre & que la goutte m'en empêche, & il fit à Pompée un beau discours sur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois, O douleur! quoi que tu fasses, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal. J'imite ce philosophe, & je vous réponds à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris ensemble. Vous voulez savoir mon mal, mon cher; perclus du bras gauche, des deux pieds, & du genou droit, ma main droite, le seul membre dont jusqu'à présent j'ai l'usage libre, me sert à vous écrire, & à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à * * * qui est à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes d'amis, incapacité d'agir lorsque cela seroit nécessaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre, les Russes vont à Posen, & de là à Thorn; le chemin est sûr par Berlin, Francfort, Crossen jusqu'ici; ainsi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande foiblesse m'empêche de continuer.

LETTRE XLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 28 Octobre, 1759.

JE reçois la lettre de V. M. Dimanche matin le 28. Je partirai fans faute après-demain le 30, & j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera. Quelque foible que je fois dans ces temps d'hiver, j'irois à pied au bout du monde pour avoir le plaifir de vous voir. Je crains que vous ne vous faffiez porter trop tôt à Glogau; fi vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je fens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le refte de la campagne; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez exécuté, fi votre fanté l'avoit permis. D'ailleurs dans quinze jours, fi vous vous foignez bien, vous ferez en état de fupporter la voiture, & vous pourrez vous faire tranfporter où vous jugerez à propos. Enfin il eft des chofes qui font au-deffus des forces humaines, & contre lefquelles le meilleur remède, c'eft de penfer qu'on n'a pu les éviter, ni les prévenir. Vous avez reçu il y a deux ou trois jours la nouvelle de la prife de Québec. Voilà donc toute l'Amérique feptentrionale perdue pour les François, & les Anglois peuvent faire revenir cet hiver en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaiffeaux de guerre, & en laiffer encore affez pour

prendre la Martinique au mois de Mars. Croyez, Sire, que cet hiver verra les François abandonner tous leurs alliés, & par conféquent nous aurons la paix au printemps, & nous irons à Sans-Souci voir la galerie qui fera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'infpecteur des tableaux, qui arriva hier de Potfdam, la plus belle chofe qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été fix ans en Italie.

J'ai l'honneur, &c.

P. S. J'envoie à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Verfailles.

Bateaux plats à vendre,
Soldats à louer,
Généraux à pendre,
Miniftres à rouer.
O France ! une femelle
Fit toujours ton deftin ;
Ton bonheur vient d'une pucelle,
Et ton malheur d'une catin.

LETTRE XLII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 7 Novembre, 1759.

DEPUIS la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., j'ai eu encore un accès de fièvre ;

mais comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'eſpère que j'en ſerai quitte. Je ſuis bien charmé de voir V. M. rétablie ; mais il faut qu'elle ſe garantiſſe du froid. Je ne doute pas que vous ne faſſiez à la fin une campagne très-heureuſe ; puiſſe-t-elle vous rendre en ſanté & content à tous vos ſujets ! . . . .

Ma pauvre philoſophie vient encore d'être troublée. On a bien raiſon de dire qu'il faut éviter juſqu'à la moindre fréquentation avec les fous. Madame Tagliazuchi, dont je n'avois plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M. ; elle eſt ſi impertinente, que quelque ſtoïcien que je ſois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu ſenſible. Je ne ſais ce que cette folle veut me dire, & j'ignore tous les contes & toutes les tracaſſeries dont elle me parle. J'avois bien raiſon d'écrire à V. M. la première fois que je lui parlai de cette femme, que ſa tête me paroiſſoit dérangée. Je vois bien ce qui la met en mauvaiſe humeur ; je lui ai dit, & je l'ai dit à Mr Kircheiſen : *Pourquoi elle avoit attendu à déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de ſavoir ſon nom et d'être ſervie gratis pendant trois mois.* Voilà, je crois, les horribles diſcours qu'elle ne peut me pardonner. Je ſerois obligé à V. M., ſi elle vouloit faire dire à Mr Kircheiſen de dire à cette Mégère de m'oublier, & de me laiſſer paiſible. Comment cette folle s'eſt-elle aviſée de s'adreſſer à moi, qui depuis dix-huit ans que j'ai l'honneur

d'être au service de V. M. ne me suis jamais trouvé dans aucune tracasserie ? V. M. dira que je dois mépriser les discours de cette femme ; j'en conviens ; mais il est pourtant disgracieux que sur des discours des rues où je n'ai aucune part, je sois obligé d'essuyer les injures les plus atroces & les plus grossières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds du crucifix, je mettrai les miens entre les mains de la philosophie, & dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de semblables misères.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

Sans date.

Je me suis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, & je me flatte que Daun & ses Autrichiens ne s'appercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'espère que la Saxe sera entièrement nettoyée d'ennemis & que tout sera tranquille. Si vous vous portez bien alors & que vous puissiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaisir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, & où j'aurai soin de votre logement. J'ai tant à faire à présent qu'il

m'est

m'eſt impoſſible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne ſoit finie, & nous l'infermerons dans telle petite maiſon qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE XLIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 17 Novembre, 1759.

JE viens de lire avec un plaiſir infini vos Réflexions ſur Charles XII.; elles ſont parfaitement bien écrites, le ſtyle en eſt précis & ſentencieux, il a tout le bon de celui de Tacite, ſans en avoir l'obſcurité. Quant aux penſées; je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu par leur juſteſſe qu'il n'y a que de grands généraux qui puiſſent écrire ſur d'autres grands généraux, & que ce que peuvent faire ſur ces hommes rares de ſimples écrivains, quelque bons qu'ils ſoient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu, que l'hiſtoire de Charles XII m'a paru miſérable en liſant vos réflexions! Il faut que chacun ſe mêle de ſon métier. Je ne trouve rien de ſi ridicule qu'un prêtre, qui, enfermé dans ſon couvent, écrit les campagnes de Mr de Luxembourg & de Mr de Turenne. Cependant combien d'hiſtoires militaires n'avons-nous

pas, composées par des jésuites, des bénédictins & des pères de l'oratoire ?

Je ne manquerai pas, Sire, de faire imprimer votre ouvrage avec toute l'attention possible, & soyez assuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impression. J'aurois envie d'en faire tirer cinquante exemplaires, & d'en cacheter trente dans un paquet, que je laisserai au château dans la chambre de l'imprimerie & que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage est admirable, & vous serez bien aise dans la suite d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-dessus. On commence cependant de travailler demain à ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puisse être joint à vos autres ouvrages historiques, & à votre poëme sur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un seul instant, Sire, que je ne parte pour la Saxe, dès que vous me l'ordonnerez. Si je suis malade, ce voyage me guérira ; & le plaisir de vous revoir après la fin d'une si belle & si glorieuse campagne me redonnera la santé. J'ai une grâce à demander à V. M., c'est que je puisse mener Madame d'Argens. Voici trois ans de suite que je fais toutes les années une maladie considérable. J'espère que cela n'arrivera pas cette année par la diète que j'observe ; mais si V. M. n'avoit pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux soins de mes domestiques, je serois allé faire ma révérence au Père éternel, & je

vous prie d'être bien persuadé que sans vouloir faire le courtisan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci, qu'avec lui dans son paradis. O Sans-Souci ! O Sans-Souci ! Pourquoi ne puis-je pas donner mon *friesel* à la R * * *, ma diarrhée à la C * * * & mes indigestions à L * * * ! Si cela pouvoit avoir lieu, ces trois personnes songeroient plus à la pharmacie qu'à la guerre. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Wilsdruf.

LES marmites & les cuillers des François me paroissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en sera mince ; mais comme les lettres imprimées du Maréchal de Belle-isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, & leur persuader que l'argent ciselé & godronné du royaume leur seroit suffisant pour pousser l'année qui vient une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munster pris par les Hanovriens, & l'on assure que le 25 les François sont partis de Giessen, pour marcher sur Freidberg & repasser le Rhin. Nous autres,

nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans des villages ; la dernière botte de paille & le dernier morceau de pain décideront de celui de nous deux qui reſtera en Saxe ; & comme les Autrichiens ſont extrêmement reſſerrés & ne peuvent rien tirer de la Bohème, je me flatte qu'ils partiront les premiers ; patience donc juſqu'au bout, & voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'uſe cette année-ci toute ma philoſophie ; il n'eſt point de jour que je ne ſois obligé de recourir à l'impaſſibilité de Zénon. Je vous avoue que c'eſt un dur métier, quand il faut le continuer. Epicure eſt le philoſophe de l'humanité, Zénon eſt celui des Dieux, & je ſuis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire ; s'il y a une autre vie, il faudra que le Père éternel me tienne compte de ce que j'ai ſouffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverſes & des infortunes ; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-peſant) comme un autre, & je me dis : ceci paſſera comme nos plaiſirs, nos goûts, nos peines & nos heureux deſtins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paroîtront bien noires ; je ne ſaurois, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'eſprit eſt inquiet & chagrin, on ne voit pas couleur de roſe. Je vous embraſſe, & je ſouhaite de vous revoir bientôt.

LETTRE XLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 25 Novembre, 1759.

SI la Fortune vous persécute, votre fermeté & vos lumières vous mettront au-dessus de ses caprices. L'exemple du passé m'assure de l'avenir, & je ne doute pas un seul instant que vous n'ayez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce soit, des événemens, & moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez souffrir, parce que quelque courage & quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au-dessus de l'humanité ; mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur constance ce qui auroit accablé des ames communes. Il faut que cette campagne finisse, les glaces & les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, & j'espère que le printemps donnera la paix à l'Europe, quand les François auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnoie pour avoir de l'argent : feront-ils la guerre avec leurs marmites & leurs casseroles ? & payeront-ils en monnoie de cuivre les subsides aux Russes & aux Suédois ? Si les Anglois avoient voulu envoyer l'été passé une flotte dans la Baltique de quinze vaisseaux, nous au-

100377

rions actuellement la paix, & s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Russie est ridicule; car les Russes n'auroient osé rompre avec eux; d'où auroient-ils tiré l'or & l'argent que leur fournissent les Anglois pour leur monnoie? Et si les Russes avoient voulu faire les méchans, pas un seul vaisseau n'eût pu arriver à Pétersbourg. J'ai beaucoup de respect pour le Roi d'Angleterre; mais il ne fait pas usage des notions les plus communes, s'il ne sent pas que son électorat seroit détruit & ruiné de fond en comble, & cela dans moins de six semaines, si vous veniez malheureusement à succomber sous vos ennemis.

J'ai, &c.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

Freyberg, 16 Décembre, 1759.

Je me suis apperçu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée; elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée; faites-la réimprimer & jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens sont si gauches, qu'ils ont entièrement changé le sens de mes pensées par les plus lourdes bévues. Le petit Beausobre

pourroit bien y donner plus d'attention. Les Huns & les Visigoths, s'ils avoient eu des imprimeurs, n'auroient pas plus mal fait. Vous me parlez beaucoup des Francois & de leurs pertes ; cela est manifeste, mais la paix n'en est pas une suite certaine. Mes affaires sont encore dans une assez mauvaise situation. Des secours m'arrivent à présent ; mais les neiges sont si abondantes ici, la quantité qui en est tombé si considérable, qu'il n'est presque pas possible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis. Voilà ma situation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras & de périls ; quand j'ajoute à tout cela les trahisons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'ose me fier à elle dans mes entreprises, ni dans mes forces non plus ; il ne me reste donc que le hasard, & je n'espère que dans l'enchaînement des causes secondes. Quand vous aurez fait achever l'impression de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le Comte Finck me les fera tenir, & les courriers ne refuseront pas ses paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne sais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai ; mais je sais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Sans date.

NON, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux ſans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux,
A mieux corriger notre ouvrage,
Et penſons que c'eſt un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé & revu ſur l'original.

J'eſpère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohème, & qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuſe & la plus rude campagne que j'aye faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros ſecours, & l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent ſa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai ſouffert pendant un grois mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuſe ſituation a été accompagné. Je ſuis ſi las de me plaindre de la fortune que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le Dictionnaire Encyclopédique, que je voudrois acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien ſur

[stamp]

ce que je deviendrai cet hiver, parce que foi d'honneur je n'en ſais rien. Adieu, cher Marquis, je vous ſouhaite ſanté, paix & contentement.

LETTRE XLIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 Décembre, 1759.

IL vient de paroître ici un grave perſonnage, auprès de qui Daniel, Jérémie, Joſias, & tous les prophètes grands & petits ne ſont rien. Cet homme depuis dix-huit mois paſſoit pour un fou, parce qu'il avoit prédit l'année cinquante-huit que vous eſſuieriez de grands malheurs dans l'année cinquante-neuf. Il a été depuis quinze jours chez tous ceux à qui il avoit annoncé ſes prédictions, & leur a dit fort ſérieuſement : " Meſſieurs, j'ai paſſé pour fou " auprès de vous, parce que je vous avois annoncé " la vérité ; l'événement a juſtifié tout ce que je " vous avois dit ; prenez-moi encore pour un fou, " ſi vous le jugez à propos ; je vous aſſure que le " Roi va être bientôt au-deſſus de tous ſes ennemis, " & que juſqu'à la fin de la guerre il n'aura plus que " des ſuccès heureux." Comme les diſcours de cet homme ſingulier font l'entretien de toute la ville, j'ai été curieux de m'informer de quoi il étoit queſtion. Mr Gottſkowſky & d'autres gens ſenſés qui connoiſſent cet homme, diſent que véritablement il leur avoit dit

en cinquante-huit que les Pruſſiens auroient de grands revers en cinquante-neuf, & qu'il avoit toujours ajouté ce qu'il annonçoit encore aujourd'hui, qu'en ſoixante les Pruſſiens ſeroient & plus heureux & plus glorieux qu'ils ne l'avoient jamais été. Quant à moi, ſans être prophète, & ſans avoir l'honneur d'exalter mon ame, je ſuis bien perſuadé que vous réparerez tous les maux que peuvent avoir cauſés des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part & qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir, ni éviter, les cauſes ſecondes étant au-deſſus de toute la prudence humaine. Vous êtes comme ces habiles architectes, qui par la grande connoiſſance qu'ils ont de leur art, ſavent raffermir & reſſerrer les crevaſſes qui ſe ſont faites à des bâtimens que des orages imprévus ou des tremblemens de terre avoient ébranlés.

J'ai remis à l'impreſſion *les Réflexions*, &c. & je me flatte que vous ſerez plus content de cette édition que de la première. Mais permettez, Sire, que je prenne la défenſe de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cauſe, & qu'ils ſont arrivés indépendamment des ſoins que vous avez pris ; votre gloire, Sire, n'en a pas reçu la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même choſe de l'édition des Réflexions ; mais il eſt pourtant vrai que la copie du manuſcrit m'a induit dans pluſieurs erreurs. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuſcrit dit, *on diſtingue ceux*, la nouvelle correction dit, *on ne fait attention qu'à ceux*. La cor-

rection nouvelle dit, *un vaste champ aux remarques*, dans l'ancien manuscrit *remarques* est effacé. Dans la nouvelle correction il y a, *je crains bien que ce beau phénix*, dans le manuscrit, *je crois que ce phénix*. Je pourrois envoyer encore plusieurs autres endroits à V. M.; mais cela l'ennuieroit. D'ailleurs je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, & entre autres une assez lourde dont je suis coupable; je l'avois corrigée trois fois, & ces maudits imprimeurs l'ont encore commise en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'Encyclopédie de Hollande; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, & ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir cet hiver un océan immense de mauvaises choses, dans lequel flottent quelques excellentes dissertations géométriques de D'Alembert & quelques ballons métaphysiques enflés de vent, qui en faisant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il est permis de l'avoir. Les derniers articles que Voltaire a mis dans ce livre, se ressentent de la vieillesse & ne valent guères mieux que son Candide; de l'esprit souvent, peu de jugement, & point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, & vous en jugerez bien mieux que moi. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE L.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 8 Janvier, 1760.

J'AI l'honneur de ſouhaiter à V. M. une heureuſe année, qui la rende glorieuſe, contente & en parfaite ſanté à ſes ſujets. Je la remercie infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, & je la prie d'être perſuadée que j'en conſerverai le ſouvenir juſqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle edition de Charles XII ; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première edition, pour qu'elle puiſſe juger qu'il n'y a plus une ſeule faute dans la ſeconde. Je vous prie d'être perſuadé que ce n'eſt pas ma faute, s'il y en a eu dans la première. J'avois la fièvre, & j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs, mais j'ai revu quatre fois les épreuves nouvelles, & je ne crois pas qu'une edition des Elzevirs puiſſe être plus correcte. Vos vers ſur les prophètes ſont charmans. Mais vous avez beau vous plaindre de la Fortune ; je vois qu'elle vous eſt toujours attachée, quoiqu'elle ait ſemblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen eſt fâcheuſe ; j'en conviens ; mais ſongez qu'elle eſt arrivée le vingt du mois, que le vingt-un du même mois l'Amiral Howe a détruit la flotte françoiſe, le vingt-deux

les alliés ont pris Munſter, le vingt-cinq le Prince votre neveu a battu les Wurtembergeois.

J'ai mille & mille choſes à vous dire; mais je vous écris à la hâte, parce que je ſuis accablé d'un rhume violent, qui depuis quinze jours ne me laiſſe pas un moment tranquille, & me cauſe une toux qui va quelquefois juſqu'à me faire cracher du ſang en quantité. On dit que le plaiſir & la conſolation des damnés, c'eſt d'avoir des compagnons. Si j'étois un diable, je ſerois fort conſolé de mon mal, car il eſt épidémique dans Berlin & auſſi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt-deux ans : j'étois alors militaire; pourquoi faut-il que je ne ſois aujourd'hui qu'un miſérable fardeau de la terre, quand je ſouhaiterois avoir cent vies pour les ſacrifier au ſervice de V. M. ?

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LI.

DU ROI.

Le 15 Janvier, 1760.

JE vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes; cela n'en valoit pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourroient-ils être bons ? Mon ame eſt trop inquiète, trop agitée, & trop accablée, pour que mon eſprit produiſe quelque choſe de paſſable. Ce triſte

vernis ſe répand ſur tout ce que j'écris & ſur toutes mes actions. La paix n'eſt rien moins que certaine ; on l'eſpère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire eſt de lutter conſtamment contre l'adverſité ; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma ſituation demeure la même ; encore un revers & ce ſera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout-à-fait inſupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins & dans de mortels ennuis ; elle ceſſe d'être un bienfait du ciel ; elle devient un objet d'horreur qui reſſemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent ſur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de ſentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affoibliſſant ; mais ſi vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas ? Adieu. Ne vous fatiguez point l'eſprit de ſoins inutiles, & ſans prévoir l'avenir, conſervez votre tranquillité tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'état, ni à négocier, ni à trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi, qui ſuccombe ſous ce fardeau, c'eſt à moi ſeul d'en ſouffrir la peine ; laiſſez-la moi, cher Marquis, ſans la partager. Je vous embraſſe, en vous aſſurant de mon eſtime. *Vale.*

LETTRE LII.

DU ROI.

Sans date.

VOUS en uferez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je fuis fi étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes mefures & me pénétre jufqu'au vif. L'infortune qui perfécute ma vieilleffe, m'a fuivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre elle tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adreffé à la Fortune, a été fait trop vîte ; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu. Je fuis fi excédé des revers & des défaftres qui m'arrivent, que je fouhaite mille fois la mort, & que de jour en jour je me laffe davantage d'habiter un corps ufé, & condamné à fouffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus enfemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécrable campagne, & alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, & nous arrangerons le refte. Ayez pitié de mon état & n'en faites point de bruit, car les mauvaifes nouvelles fe répandent affez d'elles-mêmes. Adieu, cher Marquis. *Quando avrai fine il mio tormento ?*

LETTRE LIII.

DU ROI.

Sans date.

J'OUBLIAI en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, & au général Seidlitz, qui eſt bleſſé & ſe fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII. C'eſt une petite attention qui peut-être leur fera plaiſir. Ma ſituation ne change en rien, & je ſuis toujours auſſi inquiet pour l'avenir que je l'ai été juſqu'ici. Mandez-moi pour m'amuſer les menſonges de votre prophète & les ſornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le Ciel que cette paix dont on parle commence bientôt à nous donner des eſpérances plus ſolides que celles que nous avons juſqu'à préſent, & que nous voyions nos peines & nos travaux terminés par une paix durable & avantageuſe ! Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe, & je fais mille vœux pour votre contentement.

LETTRE LIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 24 Janvier, 1760.

J'AI d'abord remis les exemplaires à Monſeigneur le Prince Ferdinand & à Mr le Général Seidlitz. Je ne ſaurois exprimer à V. M. combien S. A. R. a été ſenſible au préſent de V. M. Sa ſanté eſt beaucoup meilleure ; ſa maladie n'eſt plus qu'un reſte de foibleſſe de nerfs, qui ſe rétablira entièrement dès que la ſaiſon deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts & merveilles. Je ne ſais ſi c'eſt un faux prophète, mais je ſais bien qu'il ne manque pas d'eſprit ; V. M. pourra en juger par deux réponſes qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien & l'autre à un Prince. Le théologien eſt un nommé Mr Suſſmilch, paſteur, & luthérien rigide. Vous ne ſavez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin, comment pouvez-vous ſur une traduction allemande de la bible grecque juger de ce qu'elle contient ? Monſieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend donc pas le ſens de l'Ecriture ? Si cela eſt, comment oſez-vous la propoſer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu ? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable ſens de la

bible ſur une traduction approuvée par tous les ſynodes, où il faut avouer que tous les miniſtres luthériens trompent ceux dont ils ſe diſent paſteurs. Mr Suſſmilch s'eſt tu, & il a bien fait, car il n'avoit rien de bon à répondre. Je viens à préſent à la réponſe faite au Prince, c'eſt au Margrave de Schwedt; il demanda à cet homme s'il étoit vrai qu'il ſe mélât de faire des prédictions? J'ai été aſſez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. Allez, dit le Margrave, vous êtes fou. Ma femme, répondit le prophète, qui eſt une ſotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connois la portée de ſon eſprit. Je ne ſais ſi Daniel, Jérémie, Habacuc, & tous les prophètes grands & petits auroient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon prophète aurait mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, ſi ce n'eſt qu'on peut mériter d'être battu, parce qu'on a fait une réponſe ingénieuſe, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voila à demi converti, & que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puiſque je crois déjà aux modernes. Mais je ſuis bien aiſe d'avertir V. M. que je ſuis toujours un bon & fidèle ſectateur d'Epicure. Je ne puis cependant me refuſer à l'évidence, & voici un fait que je tiens de la bouche d'un miniſtre luthérien, homme d'eſprit & de notre académie des ſciences. Un mois avant la bataille de Kuſtrin, mon prophète va chez ce miniſtre & lui dit: Monſieur, je viens vous avertir que dans trente jours le Roi gagnera une bataille ſanglante ſur les Ruſſes;

près de quinze mille feront tués & refteront longtemps fur le champ de bataille, pour fervir de pâture aux oifeaux. Le jour que cet homme avoit prédit, fut précifément celui du jour de la bataille. Je fais bien que c'eft le hafard qui a vérifié les prédictions de cet homme, mais il faut convenir que c'eft un fingulier hafard. Si j'étois affuré que l'événement voulût m'être auffi favorable, je me mélerois d'être prophète; cela feroit enrager Voltaire, & il n'oferoit plus fe moquer des gens qui exalteroient leur ame.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LV.

DU ROI.

Sans date.

IL me femble, mon cher Marquis, que votre prophète frife le bel efprit; il faut que ce foit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle :

Car, Marquis, jamais Ifaïe,
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus & contrits
N'eurent je penfe la manie
De paffer pour des beaux efprits.

Le malheur rend craintif, & la peur fuperftitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec éffronterie & affurance, trouvent des efprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions :

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire. Je ſouhaiterois que nous puſſions rire plus à notre aiſe de ces balivernes ; mais l'envie de rire m'eſt paſſée : je ſuis frappé de trop de malheurs, & environné de trop d'embarras ; avec cela il me reſte trop peu d'eſpérances pour que je puiſſe m'égayer.

Je vous envoie une ode que j'ai faite pour mon neveu ; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que cette ode n'eſt point remplie de menſonges & qu'elle n'eſt que trop modeſte pour la perſonne qui en eſt le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait ſouffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, & malgré cela je vis, & je vois cette lumière que je déſire cent fois qui ſoit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme ſubiſſe ſon deſtin. Je ſouhaite que le vôtre ſoit heureux & que vous n'oubliez pas un ami qui eſt dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime & qui vous aimera toujours. Adieu.

LETTRE LVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 4 Fevrier, 1760.

J'AI relu cinq fois votre ode au Prince votre néveu. Cet ouvrage eſt véritablement digne de vous & de lui. C'eſt l'éloge le plus grand que l'on puiſſe faire, & en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus ſévère, je n'ai trouvé

qu'un ſeul vers qui m'a paru un peu proſaïque ; le voici : *Je puis au moins prévoir par mes heureux préſages* ; cela me paroît un peu dur à l'oreille, & les mots *puis*, *prévois*, *préſages* dans un ſeul vers, forment un ſon qui n'eſt pas auſſi harmonieux que tout le reſte de cette belle ode, dont Rouſſeau ſe ſeroit fait honneur, & qui eſt, je le répète encore, véritablement digne du hérôs qui l'a compoſée & du héros auquel elle eſt adreſſée.

Vous plaiſantez ſur mon prophète. Voici bien une autre choſe que des prophéties. Un de nos académiciens, Mr. Gleditſch, ſoutient que Mr de Maupertuis lui a apparu dans la ſalle de l'académie à côté de la pendule, & qu'il l'a vu pendant près d'un quart d'heure de ſuite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai réſolu de faire dire deux meſſes pour le repos de l'ame du préſident, afin que s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laiſſe dormir en repos, & aille à Genève ſucer & tourmenter le ſieur Arouet de Voltaire.

Je ſuis toujours perſuadé que, malgré les fâcheux accidens de l'année paſſée, vous ſerez heureux dans celle où nous venons d'entrer ; & quelque choſe que vous puiſſiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire ; ſurtout s'il eſt vrai, comme on le dit ici, que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique. La fortune, il eſt vrai, a depuis quelque temps ſemblé vous être moins favorable ; mais ſans croire ni aux prophéties, ni aux revenans, je ne puis

m'empêcher de céder à certains pressentimens qui me disent que vous résisterez à tous vos ennemis, & qu'à la fin vous prendrez entièrement le dessus sur eux. Avant les batailles de Rosbach & de Lissa je vous écrivois la même chose. La situation des affaires étoit bien différente de celle d'aujourd'hui; ma sécurité sembloit encore plus déplacée, le temps ne tarda pas à la justifier.

Monseigneur le Prince de Bévern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme françois qui lui avoit été recommandé & dont je connois toute la famille. Je l'ai vu lui-même il y a quelques années, lorsque j'étois en France. Une affaire d'honneur qu'il eut, l'obligea de sortir du royaume & de se retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps ne pouvant plus rentrer en France, il passa au commencement de la guerre au Canada, où il a servi avec distinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays, & ne pouvant rester en France, il a pris le parti de servir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M. à son sujet de trois choses; la première c'est qu'il a beaucoup de valeur, la seconde c'est qu'il a de la probité, & la troisième qu'il est d'une des meilleures maisons, je ne dis pas de sa province, mais de tout le royaume. Quant au bon sens, c'est un article dont je ne suis jamais caution pour un François, & surtout pour un Provençal. Il sait fort bien l'Italien & passablement l'Allemand, du moins il s'explique assez pour être entendu dans cette der-

nière langue. Il ſouhaiteroit entrer dans un bataillon franc. Il a environ trente-deux ans, eſt d'une jolie figure. Lorſqu'il quitta la France, il étoit Lieutenant dans le régiment de Champagne; en Canada il étoit Capitaine, & a ſouvent eu l'honneur de voir rôtir & manger des hommes par les ſauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il ſera très-ſatisfait, & comme il ne manque de rien, il fera d'abord l'équipage dont peut avoir beſoin un Lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M., que je réponds pour le ſujet que je lui propoſe, de la naiſſance, de la probité & de la bravoure. Je la ſupplie de me faire la grâce de me répondre un mot, pour que je ne faſſe point manger ſon argent inutilement à ce jeune homme. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LVII.

DU ROI.

Sans date.

OUI, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes & le pis eſt que j'en ferai encore. N'eſt pas ſage qui a envie de l'être. Nous reſtons toute notre vie tels à-peu-près que nous ſommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonſtances préſentes, c'eſt que toutes les fautes deviennent capitales; cette ſeule idée me fait frémir. Repréſentez-vous le

nombre de nos ennemis irrités de ma réſiſtance, leurs efforts pernicieux & redoublés, & l'acharnement avec lequel ils voudroient m'accabler ; voyez le deſtin de l'état ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles eſpérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée que le vent chaſſe & diſſipe en un moment.

Pout me diſtraire de ces images triſtes & lugubres, qui rendroient à la fin mélancolique & hypocondre juſqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure ; elle me fait illuſion ſur ma ſituation préſente, & me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles* ; mais auſſitôt que le charme eſt diſſipé, je retombe dans mes ſombres rêveries, & mon mal, qui avoit été ſuſpendu, reprend plus de force & d'empire. A propos, votre Iroquois eſt en pleine fonction ; il peut même dès aujourd'hui, ſans paſſer pour homicide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens ſur mes vers, qu'aſſurément ils ne méritent pas. Mon eſprit n'eſt pas aſſez tranquille, & je n'ai pas aſſez de temps pour les corriger ; ce ſont des eſquiſſes, ou plutôt des avortons, qu'un démon poëtique me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, & qui vous paroiſſent moins mauvais quand vous les rapprochez de la ſituation affreuſe où je me trouve. Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, & n'oubliez pas un pauvre philoſophe, qui peut-être pour expier ſon

incrédulité eſt condamné à trouver ſon purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite paix, ſanté & contentement, en vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE LVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 7 Mars, 1760.

IL s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir; il ſoutient toujours que nous ſerons auſſi heureux cette année que nous avons été malheureux l'année paſſée: il offre d'être puni comme un impoſteur, & d'être enfermé comme un fou, s'il ſe trompe dans ſes prédictions. Quant à moi, ſans avoir l'honneur d'être prophète, je ſuis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune; je ne ſaurois, Sire, vous blâmer à ce ſujet; elle vous a été peu favorable dans cette dernière campagne; mais ce qui me raſſure, c'eſt que je vois que lorſqu'elle a ſemblé vouloir entièrement vous abandonner, elle a tout-à-coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avoit cauſées. On doit craindre pour la *cauſe publique*, quand les funeſtes événemens ſont arrivés par la faute de cette *cauſe publique*; mais dans toutes nos infortunes paſſées, je ne vois que des particuliers en faute, & jamais l'armée, ni le ſouverain. La bataille

de Francfort contre les Ruſſes n'auroit jamais eu lieu ſi lorſque l'armée pruſſienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fût. Les ſoldats pruſſiens ſe ſont rendus priſonniers à Maxen & ont mis les armes bas; mais les ſoldats pruſſiens ne font pas les capitulations, ce ſont ceux qui les commandent. La dixième légion ſe ſeroit rendue priſonnière, ſi, Céſar étant abſent, les chefs de cette légion avoient jugé à propos de ſe rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on aſſure être certaine, c'eſt que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens, le Prince Henri l'armée contre les Ruſſes, & le Général Fouquet un corps détaché. Je ne ſais pas, Sire, le ſecret d'exalter mon ame & de lire dans les myſtères des Dieux; mais ſur cette ſimple diſpoſition des forces & des armées de V. M., je veux perdre la tête, ſi vous ne vous mettez pas au-deſſus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, & vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes aſſurent que les Anglois enverront une flotte dans la mer Baltique; s'ils le font, c'eſt une des meilleures choſes qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques miſérables vues de commerce les empêchent d'agir auſſi ſenſément, ils méritent de perdre l'eſtime que les belles choſes qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquiſe.

V. M. a trop de complaiſance de faire la moindre

attention aux foibles remarques que j'ai osé lui communiquer ; les changemens qu'elle a faits me paroissent excellens, & rendent cette épître de la plus grande correction. Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie & la douce mélodie de ceux que les Muses dictent dans la plus profonde paix. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 16 Mars, 1760.

S'IL étoit vrai que je vous parlasse en courtisan, je serois charmé de l'avoir fait, puisque j'aurois occasionné par là les beaux, *mais très-beaux*, vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter ; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie, que si ma conscience me reprochoit le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense, ma bouche est l'interprête de mon cœur. Vous croyez avoir fait des fautes, moi je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public ; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison : je suis convaincu que V. M. en sera admirée, & qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirions jamais, Sire, sur cet article ; nous le dis-

cuterons un jour à Sans-Souci après la paix, que nous aurons peut-être plutôt que vous ne l'efpérez. Combien d'événemens imprévus ne peuvent pas furvenir, qui donneroient à l'Europe cette paix qui lui eft fi néceffaire & qu'elle attend avec impatience ?

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes ; en voici une : votre cuifinier Champion ne vous fera plus des ragoûts ni trop falés, ni trop poivrés. On lui a coupé *rafibus* ce qui fervit au premier homme à peupler le genre humain ; il en eft mort le troifième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération & qui eft une efpèce de fou (c'eft un nommé Cofte) a mis entre deux affiettes ce qu'il avoit coupé & l'a envoyé à une femme nommée le Gras que Champion entretenoit. Cette mauvaife plaifanterie met ici en rumeur toutes les femmes & tous les dévots. Au refte V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'eft plus, je puis en parler naturellement à V. M., fans craindre de lui nuire : c'étoit un fort mauvais fujet, qui s'étoit très-mal comporté pendant le temps qu'il y avoit à Berlin des officiers françois & autrichiens ; il les avoit pris à l'auberge chez lui, & tenoit devant eux tous les jours des difcours qui auroient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avoit redits, & je le fis avertir que je le dénoncerois au Commandant ; il me promit de fe corriger, & je crus qu'il me tiendroit parole ; mais j'ai appris par ceux qui m'ont raconté

ſa mort, qu'il avoit toujours continué ſa première conduite. Vous voyez, Sire, que le Ciel l'en a puni plus ſévèrement que vos juges n'auroient fait, car certainement ils ne l'auroient pas fait châtrer. Niez à préſent une providence ſublunaire. Voilà des exemples bien parlans & qui valent bien autant que tous ceux ſur leſquels les théologiens fondent tant de mauvais raiſonnemens. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorans fanatiques, dans les vers charmans que vous avez faits au ſujet du Dictionnaire des prétendus athées !

Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos ouvrages n'ait été faite ſur une copie volée ſur un des exemplaires qui ſe trouvoient à Paris, parce que l'édition de Hollande n'eſt qu'une copie de celle qu'on a faite à Paris. Il y a déjà pluſieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin ; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques odes, pluſieurs épîtres & le poëme ſur la guerre. Tout cela eſt de la plus grande beauté ; & à parler naturellement à V. M., je ne ſuis fâché que de l'action du voleur & point du tout du vol, puiſque ce livre fera les délices de tous les gens qui penſent, & les élémens du bon ſens pour tous ceux qui voudront apprendre à penſer. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LX.

DU ROI.

Sans date.

JE vous avoue, mon cher Marquis, que je ſuis très-fâché de paroître devant le public en qualité de poëte ; tous ces gens ſont en mauvaiſe réputation ; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'eſt qu'ils ſont fous. Pour le dictionnaire des athées, il eſt du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue ; ce miſérable n'a jamais penſé, & il ſe trouve du nombre de ceux qui ſont honte à la philoſophie par foibleſſe, comme ces transfuges qui ſe ſauvent des armées par lâcheté. Une des ruſes dont les théologiens ſe ſervent avec le plus de ſuccès, eſt celle de confondre les libertins & les philoſophes. Ces premiers, qui ſe livrent plutôt aux ſaillies impétueuſes de leur tempérament qu'à leur raiſon, ſe jettent ſouvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la ſuperſtition. C'eſt là que les théologiens triomphent, & les conſéquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fourniſſent leurs meilleurs armes. Mais après tout j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, & il me faut recourir à la plus fine induſtrie & aux plus excellens ſtratagêmes pour réſiſter aux démons politiques qui me perſécutent im-

pitoyablement. Ces idées abſorbent toutes les autres dans mon eſprit, comme un violent mal rend inſenſible à un moindre. Enfin, mon cher Marquis, je ne ſuis bon à rien qu'à guerroyer, puiſque tel eſt mon fâcheux deſtin.

Ecrivez-moi toujours & ſoyez perſuadé de mon amitié. Adieu.

LETTRE LXI.

DU ROI.

Sans date.

On m'a envoyé mes ſottiſes imprimées telles qu'on les a débitées en France; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, & les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beauſobre qu'il ait ſoin que l'édition ſoit correcte, ſans quoi ce ſera ſans fin à recommencer. Comptez que c'eſt par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le Roi d'Angleterre & la Ruſſie; c'eſt pourquoi il eſt très-néceſſaire que cette édition paroiſſe & faſſe tomber les autres. Je ſuis malheureux & vieux; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me perſécute, & Dieu ſait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de reſſembler à la malheureuſe Caſſandre par

mes prophéties ; mais comment augurer bien de la ſituation déſeſpérée où nous ſommes & qui ne fait qu'empirer ? Je ſuis ſi fort de mauvaiſe humeur aujourd'hui, que je ne ſaurois vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embraſſe.

P. S. J'eſpère de faire partir demain le livre en queſtion, & il faut que Néaulme ſe preſſe.

LETTRE LXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 28 Mars, 1760.

JE reçois la lettre de V. M. à minuit & j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux feuilles de l'édition imprimée. Voyant qu'on ne finiroit jamais avec la Néaulme, j'avois fait dire par Mr de Beauſobre à Voſs, qu'il pouvoit commencer d'imprimer deux feuilles, à condition que ſi V. M. ne trouvoit pas à propos qu'il continuât, ce qu'il auroit imprimé ſeroit en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage ſera fini ; il y a quatre preſſes qui ſont employées. Mr de Beauſobre corrige nuit & jour, car les imprimeurs travaillent ſans ceſſe. J'ai bien ſenti, Sire, la néceſſité d'aller vîte en beſogne, & c'eſt ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord *l'Avis du libraire*, que j'ai fait imprimer. J'en ai fait par-

tir

tir trente exemplaires pour Mr de Kniphaufen à Londres, & le libraire Vofs en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, & foixante pour Péterfbourg par la voie de Danzic. Cela prévient toujours pour quelque temps le public, & donne le loifir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle fera finie dans douze jours ; je ne crois pas que fi on la faifoit faire par le fecours des fées, elle pût aller plus vîte ; elle fera malgré cela très-correcte, parce qu'il eft cent fois plus aifé aux imprimeurs de travailler d'après un livre imprimé que d'après un manufcrit. Je fupplie donc V. M., accablée par tant d'autres foins, de fe tranquillifer fur cette affaire, & de compter fur la diligence & le zèle de Mr de Beaufobre, plein de bonne volonté pour le fervice de V. M.

Voilà donc le redoutable Turot tué & toute fon efcadre prifonnière. Si les François ne font la paix au commencement de cette campagne, il faut qu'ils foient poffédés de dix légions de diables autrichiens.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Sans date.

VOILA ce qui s'appelle une lettre ; il y a de quoi y répondre, & je rends grâces à votre rhumatisme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les espérances de la paix sont évanouies ; vous voyez que nos ennemis font les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras ; j'en ai à-peu-près la moitié, de sorte qu'il est aisé de comprendre qu'il faut nécessairement que je périsse du côté où je serai le plus foible & où je ne pourrai rien opposer au nombre qui m'accable. Il ne me reste donc qu'une ressource qui n'est pas certaine ; si celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce que les événemens m'annoncent & à ce que le raisonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens & que je n'en saurois venir à bout. Les François sont ensorcelés, je crois, & il n'y a rien à faire avec eux ; je ne leur présage rien de bon de leur conduite, qui est foible, pitoyable & indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes angloises vont entrer incessamment en mer ; la Martinique, Mont-Réal, & peut-être Pondicheri seront

les objets de leurs conquêtes, & les François apprendront combien de mal leur font des * * qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année paſſée, & qui l'a miſe au déſeſpoir.

Pour votre prépuce, mon cher, s'il branle au manche & je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon exiſtence, ni celle de l'Etat n'ont été en ſi grand haſard que dans les conjonctures préſentes, & vous connoiſſez trop ma façon de penſer pour vous flatter que je voudrois ſurvivre à ma nation & ſouffrir tous les opprobres & toutes les indignités auxquelles je ſerois expoſé de la part de mes ennemis. J'ai vu la liſte des tableaux, dont je me ſuis amuſé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudroit un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus italien; mais où m'égarent mes penſées? Je ne ſais quel malheur m'attend peut-être dans peu, & je diſſerte de tableaux & de galeries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, & les choſes ſont ſi haſardées, qu'il n'y a preſque pas moyen d'y penſer, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans leſquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre ſervice : il s'y trouve une deviſe priſe d'Ariſtote; *Le doute eſt le premier pas vers la ſageſſe.* Je me flatte que vous ne la déſapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, & on vous l'enverra tout de ſuite.

Adieu, mon cher Marquis; faites dire quand il en ſera temps des meſſes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embraſſe.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Sans date.

J'AI, mon cher Marquis, une petite commiſſion à vous donner. Vous ſavez que Gottſkowſky a encore de beaux tableaux qu'il me deſtine. Je vous prie d'en examiner le prix & de ſavoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'eſt une curioſité qui me vient. Je ne ſais encore ni ce que je deviendrai ni quel ſera le ſort de cette campagne, qui me paroît bien haſardée, & trop inſenſé que je ſuis je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme ſont faits les hommes; ils ont des ſemeſtres de raiſon & des ſemeſtres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compâtir à mes foibleſſes. Ce que vous m'écrirez m'amuſera au moins, & remplira pour quelques momens mon eſprit de Sans-Souci & de ma galerie. Je vous avoue qu'au fond ces penſées ſont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir & qui feroient trembler Hercule même. Le quart d'heure de Rabelais va ſonner; alors il

ne sera plus question que de nous entr'égorger & de courir la pretantaine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paroît à Berlin; c'est une relation de voyage d'un émissaire chinois à son empereur. Le but de l'ouvrage est de donner un coup de patte au Pape qui bénit les épées de mes ennemis, & qui fournit des asiles à des moines parricides. Je crois que la pièce vous amusera. Je suis le seul qui ait osé élever sa voix & faire entendre le cri de la raison outragée contre la conduite scandaleuse de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'est ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce siècle-ci le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres sont pour moi une consolation pareille à celle que donnoit à Elie l'apparition des corbeaux qui venoient le nourrir dans le désert, ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brâme de détresse, ou ce que l'aspect d'Anchyse fut pour Enée lorsqu'il l'apperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, & soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

LETTRE LXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 9 Avril, 1760.

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. la nouvelle édition ; je lui avois promis qu'elle feroit finie le douze, & elle l'a été le neuf du mois. C'eſt uniquement au zèle de Mr de Beauſobre que la promptitude & l'exactitude de cette édition ſont dues. Je n'ai été que l'admirateur des ſoins qu'il a pris & des peines qu'il a eues avec les imprimeurs, ſurtout pour les engager à travailler pendant les fêtes de pâques.

Si nous avions eu à faire avec la Néaulme, à peine l'édition ſeroit commencée, & Dieu ſait quand elle ſeroit finie. D'ailleurs cette édition eſt un gain aſſuré pour le moins de deux mille & cinq cents écus ; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger ? Ce ſont de ſi bonnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin ! Je les ai vus dans les temps les plus épineux cent fois plus occupés de ce qui pouvoit regarder V. M. que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres ſelon le théâtre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois & peut-être cent, au-deſſus de tous ces citoyens romains dont Tite-Live a immortaliſé la fermeté & le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commiſſion que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de Mr Gottſkowſky ; il a aſſemblé depuis trois ans une collection ſuperbe de tableaux de Charles Maratte, Ciro-Ferri, Titien, &c. il a un Corrège & un admirable Titien ; mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome & qu'il a trouvé le ſecret avec de l'argent de faire ſortir en contrebande ; car comme c'eſt ſans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'auroit jamais conſenti à le laiſſer ſortir de Rome. Le ſujet eſt très-gracieux ; c'eſt Lot que ſes deux filles enivrent. Elles ſont à demi-nues, mieux colorées que ſi elles étoient peintes du Corrège & deſſinées de la plus grande manière de Raphaël. Enfin, pour moi j'avoue que je n'ai jamais rien vu de ſi beau. Cela me paroit préférable à la ſainte famille de Raphaël, qui eſt le principal tableau du Roi de France. Vous verrez, Sire, ſi j'ai tort de louer ſi fort ce morceau, lorſque le bonheur de vos peuples vous ramènera content & heureux dans votre capitale. J'oubliois de dire à V. M. que ce tableau eſt à-peu-près de la grandeur de la Léda du Corrège. Quant au prix des tableaux, je ne puis en rien dire à V. M., parce que Mr Gottſkowſky m'a dit qu'il falloit auparavant qu'elle vît les tableaux ; & je crois qu'il a raiſon, parce que tel tableau vous paroîtroit bon marché, qui ſeroit cher s'il ne vous plaiſoit pas lorſque vous le verriez ; & tel autre vous ſembleroit d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs j'ai jugé par le prix de

plufieurs tableaux dont je me fuis informé que ce qu'on en demandoit n'étoit point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. Mr Gottfkowfky gardera foigneufement les tableaux qu'il a ramaffés, & n'en vendra aucun avant que V. M. les ait vus & ait choifi ceux qu'elle voudra. Je fuis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce fujet; c'eft un brave homme, véritablement attaché à V. M. & un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le fouhaite, j'irai pour vingt-quatre heures à Sans-Souci, & je lui donnerai des nouvelles exactes & détaillées de la galerie & du refte du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines & vos inquiétudes feront finies. Plus j'examine la fituation des affaires des François, & plus je deviens affuré qu'ils feront la paix avant qu'il foit deux mois; & fi V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes fix plus belles eftampes contre fix autres qu'avant la Saint Jean les François auront fait la paix. V. M. dira peut-être que je ne fais pas grand fond fur mon pari, puifque je ne rifque que fix morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre, que dans ma façon de penfer une eftampe n'eft pas une badinerie, & que je donnerois jufqu'à la fin des fiècles tous les François au diable, s'ils me faifoient perdre mon pari, leur fouhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le font, plus gueux qu'ils ne le deviennent tous les jours, & plus battus qu'ils ne l'ont été à Rofbach

& à Minden, s'ils me jouoient un pareil tour. J'ai l'honneur, &c.

P. S. Lorfque la correction du vers de l'Epître du Maréchal Keith eft arrivée, l'édition étoit déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il eft, dans l'exemplaire que je vous envoie, & dans ceux qui font prefque reliés, comme je l'avois corrigé.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Sans date.

JE reconnois, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres : elles font bonnes pour le temps qui court & pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne font faits que pour le moment, & qui n'ont de durée que celle du jour de leur naiffance. Il en fera des poëfies diverfes, ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix fe fait, je vous promets d'y penfer plus férieufement. J'ai lu la maladie & la mort du Père Bertier; cela eft fort plaifant, & les jéfuites n'y font pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au Père Tournemine, que de contradictions dans les fentimens ! L'une eft le panégyrique de la fociété, l'autre en eft la fatire. Je fouhaiterois aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils fe fouvinffent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié ; mais les poëtes n'y prennent pas garde de fi près, &

le souffle léger des vents emporte leurs paroles & souvent leurs pensées.

La négociation de la paix est comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paroît s'éteindre & qui tantôt par saillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, & voir ce qui en résultera. La philosophie & l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle, & m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouteroit avec résignation. Dans le pays où je suis il n'y a point d'estampes ; je ne puis parier contre les vôtres que des soieries & de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce seroit un pari digne de Pharasmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ses tableaux ; cela m'amusera dans les momens de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi ; je vous en réserve tout un amas pour la première occasion. C'est quelque chose de terrible que ce démon de la poësie ; il me tourmente dans toutes les situations où je me trouve, il m'assaillit partout. S'il se trouve quelque exorciste de votre connoissance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet esprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande & moi à la protection de sa sacrée majesté le hasard. Je souhaite qu'il vous fasse vivre heureux, tranquille & sain, & que je vous retrouve tel, si ce même hasard permet à ma destinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

LETTRE LXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 4 Mai, 1760.

LA lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire a produit dans mon cœur la plus ſenſible joie, & j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été perſuadé que vous viendrez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis, & dans les temps qui paroiſſoient les plus nébuleux, je n'ai jamais douté qu'un beau jour ne diſſipât toutes les ombres & ne rendît à la Pruſſe & au Brandebourg cette gloire & cette tranquillité dont elle a toujours joui ſous votre règne avant cette guerre, ſuſcitée par la mauvaiſe foi, & continuée par la folie & l'aveuglement; car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté inſenſée des François? Quoique la folie des convulſions de ſaint Pâris redevienne à la mode à Paris, ce n'eſt pas dans cette ville que ſont les plus grands fous du royaume, c'eſt à Verſailles, c'eſt dans le conſeil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaiſir de voir un jour de pareils extravagans mortifiés autant qu'ils le méritent! Je ne ſais lequel des deux me cauſera plus de ſatisfaction, ou de voir la folie françoiſe corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé; car Dieu lui-même ne pourroit pas le détruire, il ne peut changer l'eſſence des choſes, & la

nature de ces gens eſt la vanité : il ne ſauroit y avoir un autrichien modeſte, de même qu'il ne peut y avoir de la matière ſans étendue. Si V. M. liſoit toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverſes gazettes, quelque grande que fût ſon indignation, elle ne pourroit quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je ſuis curieux de voir ce qu'ils diront lorſque ce dont elle me fait la grâce de me parler viendra à être public.

Je remettrai les planches à Voſs. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardoient le Jupiter hoſpitalier ; il étoit doublement Dieu, premièrement comme une Divinité générale, & ſecondement comme un Dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos ſujets comme Roi, & comme auteur, vous rempliſſez d'argent ſa maiſon. Un libraire païen, vous auroit placé parmi ſes pénates ; un libraire catholique vous révèreroit comme un ſaint ; mais que peut faire un libraire luthérien ? Il n'a que de la reconnoiſſance à vous offrir, & Voſs en eſt rempli, il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il eſt vrai que vous en avez fait un ſeigneur ; cet homme eſt devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des ſingularités de la fortune ; en voilà un exemple aſſez particulier ; vous ignoriez qu'il y eût un Voſs dans l'univers, & vous ne l'apprenez, pour ainſi dire, qu'après l'avoir enrichi.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaiſir infini : c'eſt Horace dans ſes odes galantes, c'eſt Virgile dans ſes

bucoliques jufqu'au milieu de la pièce, & c'eſt encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans ſon Enéide. Toute cette pièce eſt fort correcte, & la facilité de l'expreſſion ne fait rien perdre à la juſteſſe des penſées & à la préciſion du ſtyle. V. M. eſt trop bonne de ſonger à vouloir me donner des porcelaines. Comment a-t-elle aſſez de complaiſance au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penſer à des choſes qui ont auſſi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée? Mais puiſque V. M. me fait la grâce de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer ſans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg dans la vente de Schimmelmann des caffetières, taſſes, thétières, &c. Ainſi ſi V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats & quelques aſſiettes, je les conſerverai ſoigneuſement; & à la paix il ne manqueroit rien à mon bonheur, ſi je pouvois m'en ſervir pour lui offrir à Potſdam dans une maiſon que je meublerois aſſez bien un repas philoſophique. Si V. M. daignoit m'accorder cette faveur, je m'écrierois alors comme le grand prêtre Siméon : *Seigneur, tu peux maintenant diſpoſer de ton ſerviteur en paix, puiſque mes yeux ont vu mon ſauveur.*

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 18 Mai, 1760.

V. M. viendroit plutôt à bout de me faire croire la présence réelle, la transsubstantiation, & tous les mystères apostoliques & catholiques que de me persuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce, je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre : ce n'est pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe, mais pour en orner mon logement de Potsdam. Je vous jure, & cela dans la plus exacte vérité, que ma seule crainte c'est le risque que vous courez personnellement, par les dangers où vous vous exposez : cela me fait penser quelquefois à la Grèce. D'ailleurs je suis très-tranquille sur les événemens de la guerre, & je suis certain qu'elle finira heureusement pour vous & pour vos sujets, si vous avez le soin de conserver votre personne, sur laquelle est fondée la stabilité de l'état. Vous m'assurez, Sire, que les François ne veulent point la paix, & moi je consens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, si au premier échec qu'ils recevront ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'est point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne,

parce qu'ils feront de nouvelles pertes confidérables, & toutes les conquêtes des Anglois font autant de gages qui nous répondent des pertes que nous pourrions faire.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois femaines deux cent vingt mille hommes fur les bras, & que vous n'en avez que la moitié autant à leur oppofer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occafion comme les gens qui affectent de paffer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le font; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne, & je le croirois affez volontiers. J'ai lu, Sire, dans Mr de Turenne, dans le Maréchal de Saxe, & ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes fuffifoit pour tenir tête à une de quatre vingt, dont on ne pouvoit jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, & qui devenoit à charge pendant toute la campagne par la difficulté des fubfiftances.

Toutes les gazettes affurent que le Prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes, & qu'il va détacher un corps confidérable pour s'oppofer à l'armée de l'Empire. Si cela eft, comme il le paroît par toutes les nouvelles, vous voilà délivré d'un embarras qui jufques ici n'a pas laiffé que de vous caufer de la peine & bien des foins.

Après avoir fongé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvoit pas regarder l'Italie, & je ne doute pas qu'il

ne s'agiſſe des Turcs ; ce ſeroit une choſe admirable, s'ils alloient ſe déclarer ; mais la conduite qu'ils ont tenue juſqu'à préſent, les occaſions heureuſes qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir auſſi peu ſenſément. Cependant une révolution ſoudaine peut avoir lieu tout-à-coup dans un pays où il en arrive ſi ſouvent ; en ce cas-là je ſens bien que nous ſerions dans la ſituation la plus heureuſe & la plus brillante. Mais je ne penſe pas que ſi cet événement n'a pas lieu, nous ſoyons dans le cas d'eſſuyer les revers que V. M. me fait enviſager.

J'ai remis à Voſs toutes les planches, elles étoient dans une caiſſe avec les autres que V. M. avoit fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge Madame Schmidt en me les remettant. V. M. verra les planches qui reſtent encore dans cette caiſſe ; je la prie de me donner ſes ordres pour ſavoir à qui je dois les remettre.

Vous ſavez ſans doute, Sire, qu'on a imprimé en France & à Francfort le ſecond volume de vos ouvrages contenant des épîtres & des lettres à Voltaire. Il ne faut pas former des ſoupçons ſans de grands préjugés ; mais quand je ſonge que V. M. n'avoit donné ce volume à perſonne, je penſe malgré moi à Voltaire & à Darget. Si ces gens-là ne ſont pas la cauſe de l'impreſſion de cet ouvrage, c'eſt donc le Diable qui pour vous punir de ne pas croire en lui a fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à Mr de Catt pour vous remettre,

remettre, j'y ai trouvé plusieurs fautes d'impression; mais les pièces dont ce livre est composé m'ont paru charmantes; les lettres à Voltaire sont admirables, pleines d'imagination & d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la religion chrétienne, lorsque Bruhl commentera les campagnes de Mr de Turenne.

J'aurois bien encore des choses à dire à V. M., mais il est deux heures après minuit. Voilà de bon compte seize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me suis levé à dix heures du matin.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Sans date.

Il y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique & l'art conjectural. Les raisonnemens des géomètres sont rigoureux & exacts, parce qu'ils portent sur des objets possibles ou palpables de la nature; mais lorsqu'il faut deviner des combinaisons, la moindre ignorance du faits incertains & obscurs interrompt la chaîne, on se trompe à tout moment; ce n'est point faute de justesse d'esprit,

mais faute de notions conformes à la vérité, & parce que l'esprit des hommes change & qu'il est impossible de deviner tous les caprices qui leur passent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé sur le jugement que vous portez des François ; ils ne feront la paix que lorsque leur subversion sera parvenue à son comble. Vous vous trompez de même sur le sujet d'une autre nation, parce que vous n'êtes pas devin, & que par conséquent il vous est impossible de vous représenter les choses dans la vérité. Vous vous trompez encore sur le sujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre esprit n'en est point coupable ; mais votre raisonnement (conséquent d'ailleurs) s'appuie sur de faux principes. Oui, j'ai dit qu'avec cinquante mille hommes un général qui entendoit son métier pourroit tenir tête à quatre vingt mille ; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on pût se soutenir contre six vingt mille ; car pourvu que le général qui commande cette grande armée ne soit pas un automate, il viendra à bout de son ennemi par ses détachemens, & dans peu il l'écrasera. Pour moi, mon cher Marquis, que ma malheureuse étoile a condamné à philosopher sur les futurs contingens & sur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raisonner, & à me procurer sur ce point toutes les connoissances possibles ; tout l'édifice que j'élève sans cette précaution périt par sa base & tombe comme une maison de carte. Je suis bien

aiſe que vous, philoſophe, vous vous ſoyez convaincu par votre petite expérience de la difficulté qu'il y a de guider ſa marche dans ces ténèbres, lorſqu'on manque de fanal & même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques & les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fauſſe nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, & il ſe trouve des cas où ſon ignorance eſt invincible. Les politiques en ſont logés là tout de même : la fantaiſie d'un ſouverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée, détraque tout leur ſyſtême, & malgré toute leur prévoyance ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer ſon empire. Paſſez-moi ces réflexions ; elles peuvent me ſervir d'apologie, & vous convaincre au moins que je ne ſuis pas la cauſe directe de toutes les ſottiſes qu'il m'eſt arrivé de faire. Si je vous faiſois le fidèle tableau de ma ſituation, vous trouveriez du premier coup d'œil les ſujets des grands embarras où je ſuis, & vous ſeriez obligé d'avouer que la prudence humaine ſe trouve trop courte pour s'en démêler.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux Poëſies diverſes, & il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher Marquis, ſur vos beaux meubles. On travaille à votre ſervice à force, & je me flatte que vous en ſerez très-content ;

j'eſpère qu'il ſera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout auſſitôt, ſi je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher Marquis. Philoſophez tranquillement à Berlin, & rendez grâces à votre étoile, qui ne vous oblige pas de philoſopher ſur les futurs contingens & ſur les caprices des hommes.

Je ſuis votre fidèle ami. *Vale.*

LETTRE LXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 27 Mai, 1760.

VOTRE lettre eſt remplie de ſageſſe & d'eſprit; mais quelques conſéquens que ſoient vos diſcours, je ne ſuis pas convaincu, & je ſuis toujours perſuadé que la fin des affaires ſera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Roſbach vit les François ſoumis,
Qui vainquit dans Liſſa ſes plus fiers ennemis,
Peut du Général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, & n'ai point d'autres craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la Reine; c'eſt la plus ingénieuſe, & en même temps la plus ſanglante ſatire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au déſeſpoir une femme remplie d'orgueil; mais après

cela je ne ſuis point ſurpris que par le crédit de la Pompadour les François continuent la guerre, quelque beſoin qu'ils ayent de faire la paix ; cette femme ſans ſentimens, ſans amour pour ſa patrie, ſe ſoucieroit fort peu que la France perdît les Indes orientales & l'Amérique ſeptentrionale, ſi elle pouvoit réuſſir à ſe venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant ; les dévots de toutes les religions ſe ſont unis pour clabauder contre elles, les gens d'eſprit rient & les trouvent charmantes, mais ces gens d'eſprit ont peu d'influence ſur le peuple ; ce ſont les ſots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans pluſieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il étoit cent fois plus dangereux que Spinoſa & Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connoître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'eſt plus poſſible que vous puiſſiez vous cacher, lorſque vous écrirez quelque ouvrage ; votre ſtyle, & ſurtout un certain tour original vous décéleront toujours, quelque ſoin que vous preniez de vous déguiſer. Par exemple, vous ne m'aviez jamais parlé de l'oraiſon funèbre ; à peine en eus-je lu vingt lignes que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avoit pas appris qu'elle avoit écrit la lettre de la Pompadour à la Reine, croyez-vous que je n'aurois pas ſenti que vous en étiez l'auteur, en liſant ces deux endroits ? *Vous n'en ſerez pas moins apoſtolique, Madame ; car pour ne rien vous déguiſer, les apôtres vos*

devanciers menoient des sœurs avec eux; & il faudroit être trop bonne pour croire que ce n'étoit que pour être en oraison avec elles. Je sais que Voltaire n'écrit pas contre la Reine & la Pompadour; & quel est l'auteur qui ait assez d'imagination & en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le philosophe de Sans-Souci, dès que Voltaire ne l'a pas dit? Voici un autre endroit caractéristique: *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autorise même des lieux licentieux par indulgence, & pourvu que l'on paye, il est content. Ce bon père compâtit aux foiblesses de ses enfans, & il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'Eglise. Le monde a de tout temps été fait de même; il lui faut du plaisir, et de la liberté dans son plaisir.* A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connoître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages; il dit d'abord: Un auteur protestant ne se moqueroit point des apôtres; un auteur catholique ne tourneroit pas le pape en ridicule; il faut donc que ce soit un écrivain sans religion; cet ouvrage est plein d'esprit & d'imagination, comme le sont ceux de Voltaire & du philosophe de Sans-Souci: nous savons que Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les preuves que c'est le second auteur; irréligion, esprit, imagination, style, hardiesse dans les pensées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la nécessité de ne plus écrire, lorsque vous croirez avoir quelque raison de n'être point

connu. Il vous refteroit deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en ufage : le premier feroit d'affecter un ftyle pefant; ce remède eft pire que le mal : le fecond feroit d'écrire dans le goût de la dévotion ; mais votre imagination vous découvriroit malgré vous. Ainfi il faut vous réfoudre, ou de ne plus écrire ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du difcernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penfer que je me donne les airs de faire le petit-maître & le feigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce ; ils font bien blancs, bien unis, & c'eft comme il les faut à un homme de lettres. Un philofophe doit éviter la fomptuofité de Sénèque & la ruftique fimplicité de Cratès & de Diogène. Epicure avoit des maifons à la ville, à la campagne, elles étoient propres, mais modeftes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paroît un des plus grands ; par la médiocrité j'entends un peu plus que le néceffaire honnête, c'eft-là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureufe. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

Meissen, 1 Juin, 1760.

VOTRE conjecture sur le style des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle sur la politique; cependant il y auroit encore bien des choses à répondre. 1) Je crois que l'on pourroit plutôt reconnoître mon style à de certains solécismes qu'à la tournure des phrases. 2) Il y a bien des gens qui pensent & écrivent avec liberté ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soupçonne Rousseau de Genève, & tant d'autres auteurs que je ne connois pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là. 3) Ne pourroit-on pas croire que je suis trop occupé de choses importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes ? 4) Les lettres du Chinois ne disent rien de plus hardi que les lettres persannes. 5) La lettre de la Pompadour sent plutôt l'ouvrage d'un homme désœuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agissoit de plaider ma cause en justice, j'aurois encore assez de raisons pour me faire absoudre par mes juges. Ce n'est point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en suis l'auteur, & personne ne m'en soupçonne à Paris; il y a d'autres raisons trop longues & trop amples à détailler. Vous convenez

donc qu'il eſt impoſſible de démêler d'avance les effets des cauſes occaſionnelles ; vous comprenez donc que tout art de conjecture eſt un art ingrat & trompeur ? C'eſt le métier que je ſuis obligé de faire. J'aimerois autant naviguer ſur le vaſte océan ſans mât & ſans bouſſole. Votre petite expérience dans l'arrangement du ſyſtême politique de l'Europe vous en á pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable ; mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte ; ma veine eſt tarie pour la campagne, elle fait carême, & je ne me permettrai pas un diſtique juſqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne le ſont. Votre ſervice avance ; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours ; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers & huiliers, 4 ſalières & 4 douzaines d'aſſiettes ; il ſera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les deſſeins ; je me flatte que vous en ſerez content.

Les nuages s'aſſemblent pour l'ouverture de la campagne ; les foudres ſont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront ! Adieu, mon cher Marquis. Je vous ſouhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement & ſanté. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'uſe, la fortune, la ſanté, la gaieté & la jeuneſſe m'abandonnent ; je ne ſuis plus

bon que pour peupler le pays de Proserpine. Si vous avez quelque commission à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

Sans date.

TOUT ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi; j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, & Daun gagne alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon assiége Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, & je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi; ce qui produit en vous une sécurité que vous n'auriez pas si l'évidence de la vérité vous frappoit. Soyez très-

ſûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous ſommes perdus; ſi cela traîne juſqu'au mois de Septembre, ce ſera beaucoup. Tout l'art & toute l'habileté d'un général ſe trouvent court dans la ſituation où je ſuis; il faudroit des événemens ſurnaturels, & vous ſavez que de ceux-là il ne s'en fait plus: enfin je me trouve dans la plus affreuſe ſituation où un ſouverain puiſſe être; je me vois dépérir inſenſiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de ſa maladie, & qui voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever ſucceſſivement ſes membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine eſt partie, & doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, ſi cela vous fait plaiſir, & ne vous flattez pas trop par des eſpérances incertaines qui pourroient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 7 Juin, 1760.

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in 4to des Poëſies diverſes. Elle verra que cette édition ſera pour le moins auſſi

belle que celle qui a été faite au château; elle eſt déjà vendu entièrement d'avance, & preſque toute en Angleterre. Vous ſavez ſans doute que l'on vous a érigé une ſtatue de bronze à Dublin; & qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui eſt appelée aujourd'hui la Rue de Pruſſe. Toutes les gazettes ont parlé un mois de ſuite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit jusqu'à préſent, parce que je ſais combien votre caractère archiphiloſophique eſt peu ſenſible à ces ſortes d'apothéoſes. Je vous paſſe en qualité de Roi de vous mettre au-deſſus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la ſuivent. Vous faites bien mentir le proverbe qui dit, que jamais poëte ne fut modéré dans ſon ambition pour la gloire. Vous êtes bon poëte, & vous fuyez les louanges : il y a dans votre modeſtie de quoi faire honte à tous les gens de lettres.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liſte du beau ſervice de porcelaine dont vous voulez me faire préſent. J'ai d'abord été viſiter mon armoire, & je l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau, n'eſt pas plus impatiente de les recevoir que je ne ſuis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paroiſſent les ſemaines du prophète Daniel; &

ſans vouloir médire de Meſſieurs les faiſeurs de porcelaines, je devrois, ſelon la première lettre où V. M. me faiſoit la grâce de m'en parler, les avoir depuis quinze jours ; & par ſa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je ſuis devenu poëte. Ha ! ſi je l'étois, je ferois une ode dans le goût d'Horace pour la remercier, & une ſatire du ſtyle de Juvenal contre les tardifs fabricans.

Tous les gens de goût & tous ceux qui connoiſſent les arts, font ici le voyage de Berlin à Potſdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empreſſement que les dévots font celui de Lorette ou de Saint Jaques de Compoſtelle. Ceux qui ont vu l'Italie & la France conviennent unanimement qu'après Saint Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment auſſi ſomptueux & auſſi élégant. J'eſpère le voir avec V. M. au commencement de l'automne, & ſi nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuſe qui vous rendra cet hiver à votre peuple & à tous vos bons & fidèles ſerviteurs, à qui votre vie eſt auſſi précieuſe que la leur.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 17 Juin, 1760.

JE sens bien les peines & les embarras où doit se trouver V. M.; mais elle trouvera dans son génie & dans sa fermeté de quoi les surmonter glorieusement. Je vois une certaine espérance répandue dans tous les cœurs, qui m'est un sûr garant de l'accomplissement de celle que j'ai toujours eue, & qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occasion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M.; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie & pour le souverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le succès de la campagne; elles montrent véritablement quel est l'esprit de l'officier & du soldat, puisqu'elles sont écrites par des gens qui n'avoient aucune raison de déguiser ce qu'ils pensoient, aux personnes à qui ils les adressoient. Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre; mais vos talens militaires, la valeur de vos troupes suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence & par votre courage; & cet événement

arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne, pourvu que vous ménagiez votre perſonne & que vous réfléchiſſiez ſans ceſſe combien elle eſt néceſſaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuſe.

Je ſuis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuſes flottes angloiſes reſter tranquillement dans la Tamiſe : nous voilà bientôt au commencement de Juillet, & elles ſont encore dans l'inaction. Je ſuppoſe qu'il y a des négociations entre l'Angleterre & la France ; la meilleure manière d'en preſſer la concluſion, c'eſt de faire agir cent vaiſſeaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze & qui ont tout à craindre pour ce qui leur reſte de leurs colonies. Les François me paroiſſent comme certains eſprits forts qui ne veulent pas ſe confeſſer pendant leur maladie, mais qui ſont venir vingt prêtres lorſque le médecin leur annonce qu'elle eſt mortelle ; la flotte angloiſe agiſſant, c'eſt le médecin annonçant la mort, & les prêtres appelés, c'eſt la concluſion de la paix.

V. M. a bien raiſon de dire *ma petite expérience ſur les affaires de l'Europe*, & quel eſt, je ne dis pas l'homme, mais le demi-dieu qui, voyant l'amitié & la liaiſon apparente de l'Eſpagne avec l'Angleterre, les prétentions & les droits de l'Eſpagne ſur pluſieurs états d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique, lorſqu'il voit cette même Eſpagne faire venir de Naples & de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons, &c. & les autres proviſions de

guerre qui s'y trouvent. Vous ſavez, Sire, les raiſons ſecrètes de toutes ces démarches ; mais auſſi ſi vous avez cet avantage ſur les autres hommes, vous avez le déſagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres & de négociations, où le bon ſens n'a guères plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines ; faſſe le Ciel que je puiſſe bientôt m'en ſervir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer juſques à ce que je les tranſporte à Potſdam, où je vous verrai tranquille, heureux & comblé de gloire !

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 22 Juin, 1760.

JE viens de recevoir le beau & magnifique ſervice de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le deſſein en eſt charmant, la peinture très-fine, & les ſymboles du pyrrhoniſme inventés avec goût. En voyant tant de belles choſes, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord contemplées avec beaucoup de plaiſir, mais bientôt à ce mouvement de plaiſir, en a ſuccédé un de confuſion,

réfléchiſſant combien peu je méritois que V. M. me fît un auſſi beau préſent. Oui, Sire, plus les grâces dont vous m'honorez ſont grandes, plus elles me font ſentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agiſſez comme le créateur, qui de la plus vile argile ſe plaît quelquefois à forger un vaſe qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'eſt-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui pendant ma vie me fait obtenir l'eſtime de tous les gens qui penſent, & qui dans la poſtérité m'aſſure une immortalité à laquelle je n'avois point aſſez d'amour-propre pour oſer prétendre par quelques foibles ouvrages.

La faveur, Sire, que vous venez d'accorder à un philoſophe auſſi médiocre que je le ſuis, ſera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatiſme & la folie viennent de faire en France à la philoſophie & aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement ſur le théâtre dans une comédie intitulée *Les Philoſophes.* En vain les honnêtes gens ſe ſont élevés contre cet énorme abus; les miniſtres, les évêques, pluſieurs magiſtrats ont appuyé les ennemis de la raiſon, & l'on a joué vingt ſix fois de ſuite la comédie des Philoſophes, dans une des ſcènes de laquelle Rouſſeau de Genève entre à quatre pieds ſur le théâtre comme une bête, & vient ſoutenir ſon ſentiment ſur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt mille exemplaires de cette pièce, dont un partiſan

de la philofophie a fait une critique fort ingénieufe, mais trop violente ; elle paroît plutôt être écrite par la colère que par la modération, qui fait le fond du caractère de la véritable philofophie. Je l'envoie à V. M. ; elle pourra l'amufer un moment.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXVI.

DU ROI.

Grofs Dobritz, 26 Juin, 1760.

JE reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je reffens de nouveau, comme je l'avois prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaife fortune. Vous faurez fans doute à préfent les malheurs qui me font arrivés en Siléfie, & vous ferez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le Ciel que je ne le fois pas jufqu'au bout ! J'ai commandé votre fervice dans l'intention qu'il vous plût ; je fuis bien aife que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaifir. Hélas ! mon cher Marquis, je fuis un mauvais immortalifeur. Je voudrois feulement être moi-même au bout du temps qui m'eft prefcrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres & de tribulations. La fin de ma carrière eft dure, trifte & funefte. J'aime la philofophie, parce qu'elle modère mes paffions, & parce qu'elle me donne de l'indif-

férence pour ma diſſolution & pour l'anéantiſſement de ma penſée.

Je voudrois voir la comédie que l'on a faite contre les philoſophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui uſurpent ce titre & qui fourniſſent au ridicule; mais en général, c'eſt l'opprobre de notre ſiècle que de vouloir dégrader la ſcience qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, & l'école d'où ſont ſortis les plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines perſonnalités qui déplaiſent & marquent un eſprit emporté, qui ne reſpire que la vengeance, & qui par-là même eſt indigne de la façon de penſer d'un vrai philoſophe. On auroit pu, ce me ſemble, ſe contenter de comparer notre ſiècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un hiſtrion introduit Socrate dans un chœur de nuées, ſa ciguë à nos perſécutions modernes, &c. y mettre de la plaiſanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes reſtent hommes; le moindre reptile qui ſe ſent pouſſé darde ſa langue pour ſe défendre. Cette préface a été faite dans un premier mouvement d'emportement; il falloit attendre pour écrire qu'il fût paſſé. Ah, que l'école de l'adverſité rend ſage, modéré, endurant & doux! C'eſt une terrible épreuve; mais quand on l'a ſurmontée, elle eſt utile pour le reſte de la vie. Adieu, mon cher Marquis; ayez quelque indulgence pour mon affliction; elle eſt légitime. Depuis deux ans je ne fais que

frir, & je ne vois pas le terme de mes peines. ous souhaite une meilleure fortune, plus de tranillité & moins d'embarras. Adieu.

LETTRE LXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 2 Juillet, 1760.

LORSQUE je reçus la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avois aucune connoissance du malheur arrivé au Général Fouquet, & cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux & une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens, qui ayant été pris à Maxen, s'étoient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés : je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours

encore des troupes de ſoldats par centaines, qu'on croyoit morts ou priſonniers, & qui ne ſont qu'égarés. Je ſens bien que V. M. ſera obligée de détacher un corps de ſon armée, & que cela l'affoiblira; mais le Général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choſes qui me conſolent dans cette affaire malheureuſe, c'eſt l'intrépidité qu'ont marquée les troupes, à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur & une crainte, même au vainqueur, lorſqu'il ſonge à attaquer de nouveau. Si la priſe de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landſhut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée conſidérable, & s'ils viennent à eſſuyer un échec, Landſhut & Glatz ne leur ſerviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le Prince Ferdinand; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs d'excellentes troupes, & il reſte preſque dans l'inaction; cependant ſi les François étoient battus, il pourroit aiſément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous diſe qu'il n'y a rien de ſi ſingulier que la conduite des Anglois. Ils ont quatre vingts vaiſſeaux armés dans leurs ports, nous voilà au mois de Juillet, & ils ne les font point ſortir; quand comptent-ils de les employer? aux mois de Décembre & de Janvier? En

attendant, les François, à qui il reſte à peine ſix ou ſept vaiſſeaux délabrés, les battent en Amérique, & leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela eſt affreux, il faut que les Anglois ayent perdu l'uſage de la raiſon; les François les ont menés par le nez; ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agiſſent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquoit dans une de ſes lettres que les flottes angloiſes auroient pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal & Pondichéri; voilà bientôt la belle ſaiſon paſſée, & ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portſmouth & à Plimouth: en attendant leurs ennemis profitent du temps & ſont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peines & de combats à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le ſeul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des Philoſophes, Diderot & Rouſſeau y ſont les plus maltraités; il eſt vrai que le premier n'eſt qu'un diſeur de galimatias, & le ſecond révolte par les paradoxes étranges qu'il embraſſe dans toutes les occaſions. V. M. ſe rappelle ſans doute d'avoir lu les penſées philoſophiques de Diderot; les choſes les plus triviales y ſont dites avec une emphaſe ridicule; dans l'ouvrage ſur l'égalité des conditions par Rouſſeau, il y a non-ſeulement des ſentimens ſinguliers, mais des opinions dangereuſes au gouvernement de tous les états. Je plains d'Alembert, homme de mérite, de s'être aſſocié avec cette troupe de fous; mais il en eſt dans

les belles-lettres ainsi que dans la politique, on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudroit : la nécessité & les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

Auprès de Dresde, 15 Juillet, 1760.

VOUS vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour détestable ; j'ai cru les réparer en venant mettre le siége devant Dresde : je prendrai la ville & n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, & croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes angloises agissent avec succès de tous les côtés, de sorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le Prince Ferdinand n'a que soixante & dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez ; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes ; mais ces gazettes ne sont pas véridiques, & voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobstant quoi il reste encore quatre vingt quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi : les Russes en ont soixante mille ; voilà notre situation,

ſans compter bien des choſes ſur leſquelles je dois garder le ſilence à préſent, mais que je pourrai dire quand les choſes ſeront paſſées.

La comédie des Philoſophes eſt aſſez bien faite ; mais il y a des alluſions qui ne m'ont pas frappé, faute de connoître ſur quoi elles portent, comme par exemple : *Jeune homme, prends et lis*, le père de famille, &c. Hélas ! mon cher Marquis, tout cela m'auroit fort amuſé dans un autre temps ; mais à préſent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je ſuis près de m'abymer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des eſpérances chimériques ; plaignez-moi d'avance. Veuille le Ciel que mes oracles ſoient trompeurs ! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 25 Juillet, 1760.

PERSONNE ne ſent mieux que moi la ſituation embarraſſante où ſe trouve V. M., & ſi j'avois moins de confiance que je n'en ai dans ſes lumières & dans ſa fermeté, je craindrois les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en eſt-ce pas un que de voir la Siléſie,

après l'échec de Landſhut, preſque vide d'ennemis ? N'eſt-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dreſde détruire une partie des magaſins des ennemis, & tenir Daun dans un état de ſuſpenſion ſur toutes les opérations qu'il avoit projetées ? Les choſes ſemblent prendre une face plus riante. Le Prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avoit eſſuyée, & voilà un corps de François totalement détruit ou priſonnier. Les Anglois viennent de gagner une bataille déciſive dans les Indes orientales, & il n'y a aucun doute que Pondichéri ne ſoit pris, toutes les gazettes de Hollande le diſent ; mais quand même il ne le feroit pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, & par le premier vaiſſeau l'on doit recevoir cette nouvelle : les François étoient déjà dans le plus triſte état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui ? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui ſont imprimées dans tous les papiers publics : *Il n'eſt rien, Sire, de ſi manifeſte que l'épuiſement total des finances ; mais ce qui l'eſt encore plus, c'eſt l'impoſſibilité de les rétablir.* Voilà comment on parloit en France avant la priſe de Pondichéri, que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avoit tout ſon bien dans la compagnie des Indes eſt réduite à l'aumône par la deſtruction & le renverſement total de cette même compagnie ? Les Anglois vont encore envoyer de nouveaux ſecours en Allemagne. C'eſt à préſent

qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux François de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, & en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avoit eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée, avoit été tué à l'attaque du faubourg de Dresde; je l'ai plaint, parce que c'étoit un très-honnête homme; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. & en faisant son devoir. Je voudrois avoir l'âge qu'il avoit, pouvoir être de quelque utilité à V. M. & risquer dix fois par jour le sort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps orageux un inutile fardeau de la terre, moins utile à son maître que le moindre paysan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avoit paru jusqu'à présent que fâcheuse, elle me semble aujourd'hui honteuse & déshonorante.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

Groſſenhayn, premier Août, 1760.

LE ſiége de Dreſde, mon cher Marquis, s'en eſt allé en fumée ; à préſent nous ſommes en pleine route pour la Siléſie. Nous nous battrons indubitablement ſur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 & le 10 de ce mois. Glatz eſt perdu ; on aſſiége Neiſſe ; il n'y a pas de temps à perdre. Si nous ſommes heureux, je vous le manderai ; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous & de toute la compagnie. Le pauvre Foreſta a été tué, & c'eſt un ſacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la ſituation qui m'attend, & j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embraſſe. Penſez quelquefois à moi, & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

LETTRE LXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 12 Août, 1760.

LES nouvelles de la Siléſie nous apprennent que V. M. y eſt arrivée heureuſement avec ſon armée. Votre dernière lettre m'avoit jeté dans la plus grande conſternation, parce que connoiſſant combien vous vous expoſez, je craignois qu'il ne vous arrivât quelque accident, s'il y avoit une bataille. Et que deviendrions-nous tous, ſi nous avions le malheur de vous perdre! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le Prince Henri a chaſſé les Autrichiens, & fait lever le ſiége de Breſlau; votre neveu le Prince héréditaire de Bronſwic a battu & diſſipé entièrement l'armée françoiſe commandé par Mr du Muy; vous étes arrivé en Siléſie malgré les oppoſitions de Daun. J'eſpère que tout ira bien le reſte de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre ſix ou ſept places de guerre qui vous appartiennent, que dans la Saxe, pays ouvert & dont les villes ſont de peu de réſiſtance. J'ai un preſſentiment qui ne s'eſt jamais démenti, & qui me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le Prince Ferdinand, qui avec le nouveau ſecours qu'il a reçu eſt aujourd'hui auſſi fort que les François, vient à les battre, cela vous mettra à l'aiſe du côté de la Saxe, où il pourroit alors

faire un détachement considérable. Enfin, Sire, pourvu que vous conserviez votre personne, tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz étoit perdu ; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise, & que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens, & il semble par les articles de Vienne insérés dans toutes les gazettes, que la citadelle n'est pas encore prise. Je souhaiterois bien que ce bruit fût véritable ; mais V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle, je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais quand cela seroit, voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées, la saison avance, & dans six semaines le temps des siéges commence à passer, surtout si, comme j'en suis convaincu, nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une, nous la gagnerons : mais je donnerois, malgré cette idée où je suis, tout ce que j'ai dans le monde, pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 Août, 1760,
à une heure après minuit.

SIRE,

LA joie que me cause la nouvelle de la victoire que V. M. vient de remporter est si grande, que je

lui écris au milieu de la nuit dans le moment que j'en fuis inftruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours, dans laquelle je lui marquois que la crainte où j'étois pour les dangers où vous vous expofiez, me faifoit fouhaiter qu'il n'y eût point de bataille, quoique je fuffe très-affuré que vous la gagneriez s'il s'en donnoit une. La vérité a juftifié mon preffentiment, & je fuis convaincu qu'elle prouvera dans la fuite ce que j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres, que vous viendrez à bout de furmonter tous vos ennemis. Mais au nom de tous vos fujets & de tous vos fidelles ferviteurs, je dis encore plus, Sire, au nom de cette gloire immortelle que vous vous êtes acquife, confervez votre perfonne, dans laquelle réfide non-feulement tout le bonheur de l'état, mais encore fa durée & fa ftabilité. Je prie V. M. d'excufer le peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre; mais je fuis ivre de joie, & je puis protefter à V. M. que mon ame eft dans une fituation à ne pouvoir joindre deux idées enfemble. Votre dernière lettre m'avoit accablé d'une douleur mortelle, jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire fur mon efprit.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

Hermannſdorf, près de Breſlau, le 27 Août, 1760.

AUTREFOIS, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne; à préſent cette action n'eſt qu'une égratignure; il faut une grande bataille pour décider notre ſort; nous la donnerons bientôt, ſelon toutes les apparences, & alors on pourra ſe réjouir ſi l'événement nous eſt avantageux. Je vous remercie cependant de la part ſincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruſes & bien de l'adreſſe pour amener les choſes à ce point. Ne me parlez pas de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit & un cheval, c'eſt acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez; nous ſommes comme bloqués, pour la correſpondance, par les Ruſſes d'un côté de l'Oder, & par les Autrichiens de l'autre; il a fallu un petit combat pour faire paſſer Coccéji; j'eſpère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une ſituation plus ſcabreuſe que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai ſurement mon devoir dans l'occaſion; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne diſpoſe

pas de la fortune, & que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus ſolides. Ce ſont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à dire vrai quand l'eſpérance (ſeule conſolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas aſſez au fait des choſes pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'état; je les ſais, je les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, & je ne communique au public que les eſpérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher Marquis, il ſera temps d'épancher ſa joie; mais juſques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penſer à mes affaires; le reſte du temps je le donne aux lettres, qui ſont ma conſolation, comme elle faiſoient celle de ce conſul orateur, père de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette guerre; mais je ſuis bien réſolu, au cas que cela arrive, à paſſer le reſte de mes jours dans la rétraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié. Dès que la correſpondance deviendra plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maiſon à Breſlau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient juſqu'à la lumière du jour

& à

& à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, & si elle est sûre, je me fais une fête de vous y voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation est plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada & Pondichéri pour faire plaisir à la Reine de Hongrie & à la Czarine. Veuille le Ciel que le Prince Ferdinand les paye bien de leur zèle! Ce seront des officiers innocens de ces maux & de pauvres soldats qui en seront les victimes, & les illustres coupables n'en souffriront pas. Je sais un trait du Duc de Choiseul, que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent; j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, & pour ne pas vous ennuyer & pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Reisendorf, le 18 Septembre, 1760.

J'AI reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il est sûr que j'ai échappé à un très-grand danger, &

j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportoit ma ſituation. Ce ſeroit beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une eſcarmouche dans celle-ci, & en général mes affaires n'en ſont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes & de mes inquiétudes ; mais je vous aſſure qu'elles ſont grandes. La criſe où je me trouve, change de forme ; mais rien ne ſe décide, rien ne nous amène au dénouement ; je brûle à petit feu ; je ſuis comme un corps que l'on mutile & qui chaque jour perd quelques-uns de ſes membres. Le Ciel nous aſſiſte ! nous en avons un grand beſoin. Vous me parlez toujours de ma perſonne. Vous devriez bien ſavoir qu'il n'eſt pas néceſſaire que je vive, mais bien que je faſſe mon devoir, & que je combatte pour ma patrie, pour la ſauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits ſuccès, & j'ai grande envie de prendre pour ma deviſe, *maximus in minimis & minimus in maximis*. Vous ne ſauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons ; cette campagne-ci ſurpaſſe toutes les précédentes ; je ne ſais quelquefois à quel ſaint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes & de mes chagrins. Ma gaieté & ma bonne humeur ſont enſevelies avec les perſonnes chères & reſpectables auxquelles mon cœur s'étoit attaché. La fin de ma vie eſt douloureuſe & triſte. N'oubliez pas, mon cher

Marquis, votre vieil ami. Les poſtes, les correſpondances, tout eſt interrompu ; il faut bien des intrigues pour faire paſſer des lettres, & encore hasarde-t-on beaucoup. Ecrivez-moi à tout haſard. Que les Avares ou les Urſomans prennent vos lettres, qu'y verroient-ils ? & elles me ſont toutefois un ſujet de conſolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embraſſe.

LETTRE LXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 Septembre, 1760.

J'ESPERE que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en alloit au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon, vous avez acquitté celles de Beck : Hulſen votre commis en Saxe a ſatisfait aux différentes remiſes du Prince de Deux-ponts ; il me paroît que ſi vous payez encore une ſeule dette avant le mois de Novembre, vous ſerez un des négocians dont la boutique & les affaires ſont les mieux réglées.

La claſſe de phyſique & de chimie a perdu ſon directeur par la mort de Mr Eller. L'académie en corps, les curateurs & les directeurs ont élu d'abord

felon l'ordonnance de V. M. & l'article 9^me^ du règlement de l'académie, portant : *Lorfqu'un directeur viendra à mourir, fa place fera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre penfionnaire de la claffe dudit directeur mort.* En conféquence du règlement, l'académie a nommé Mr Margraff, fans contredit le plus habile chimifte de l'Europe, grand phyficien, & que les académies de Paris & de Londres confultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur d'une claffe, d'inftruire V. M. de fon choix, & de fon exactitude à fuivre les règlemens que vous lui avez fait prefcrire par feu Mr de Maupertuis & qu'elle obfervera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par fon zèle pour l'honneur des fciences & par fon obéiffance à vos ordonnances, la continuation de votre augufte protection.

Il me paroît, Sire, que voilà de grandes & nobles phrafes, & que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le ftyle d'un *aigrefin plus errant que le Juif dont j'empruntai jadis & le ftyle & le mafque.* V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire, intitulé le *pauvre Diable ?* C'eft une pièce fort plaifante, mais remplie de traits fatiriques contre plufieurs auteurs qu'il n'aime pas ; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je penfe qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de favoir où fe trouve le Prétendant ; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suiffe de nation,

nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, & homme sage & de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon auprès de Sedan. *Nous avons ici un personnage qui a bien fait du bruit par ses prétentions & dont la postérité parlera avantageusement jusqu'au moment de sa sortie de France ; il vit ici en bourgeois, je le vois souvent ; mais je cesserai bientôt de le voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier de voir tant de bizarrerie, de bassesse et d'orgueil joints ensemble ; ajoutez à cela de mauvaise humeur.*

J'attends, Sire, des nouvelles de la santé de V. M. avec le même empressement que les Juifs attendent le Messie & les jansénistes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi savoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéresse ; il me paroît que cela est bien vîte écrit : *Le Roi se porte bien.* C'est tout ce que je veux savoir.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

Sans date.

GRACES, Marquis, de votre missive. Je n'ai aujourd'hui rien de sinistre à vous apprendre, j'ai au contraire des sujets de consolation & des vues

d'espérances à vous communiquer. Broglio vient de repasser le Mein, il n'a laissé que 2,000 hommes à Cassel; de sorte que cet acte de modération annonce de nouveau les dispositions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhensions fondées pour leurs possessions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des sentimens pacifiques, & il y a toute apparence que cette cruelle & funeste guerre tend à sa fin; cela relève un peu mes espérances & me donne au moins une gaieté passagère; c'est autant de gagné sur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, & alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de Thou; ce livre est très-bien écrit, & j'en suis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez bien rencontré; il est cependant trop sévère. Quoi qu'on dise, si l'histoire de Voltaire n'est pas instructive, elle est au moins jolie; c'est une gentillesse, une miniature faite par un Corrège, & certes, personne de nous ne voudroit que cet ouvrage fût supprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre sécurité de quelques semaines, & alors comme alors. Je vous embrasse. Adieu.

LETTRE LXXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Septembre, 1760.

ON ne sauroit être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable espérance de vous revoir tranquille à Potsdam & à Sans-Souci, jouissant en paix des superbes embellissemens que vous y avez faits. Je ne saurois comprendre que les François pouvant faire autant de mal au Prince Ferdinand, ayent pris le parti de se retirer, de lui donner le temps de se rétablir & de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardoient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte angloise me paroît s'accorder avec la retraite des François. La facilité avec laquelle se font vos levées contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut-on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que Mr Eichel doit lui avoir remises. C'est Mr Sulzer, le chef des souscrivans, qui me l'a donné, & qui ayant avancé l'or, auroit besoin d'être rembourse pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avoit trente-un ducats d'or à chaque

médaille, & puis il y a vingt cinq écus de la monnoie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avions des souscripteurs, & l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptois envoyer par ce courrier la tragédie de Tancrède de Voltaire. La versification m'en paroît très-foible & prosaïque, les situations romanesques & souvent contraires à la raison ; il y a des endroits touchans & quelques beautés de détail ; il a dédié sa pièce à la Pompadour; cette épître dédicatoire est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus méprisable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartenoit pas ; mais j'enverrai par le premier courrier celui que doit m'apporter un libraire.

Je suis bien charmé que V. M. soit contente de l'histoire de de Thou. C'étoit un homme rempli de bon sens, ayant de la probité & des connoissances, & voilà les principales qualités qu'il faut dans un historien.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 19 Octobre, 1760.

J'AUROIS eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle eſt entrée en Saxe & que la correſpondance avec ſon armée a été rétablie; mais j'ai jugé qu'elle ſeroit d'abord ſi accablée d'affaires, qu'il étoit inutile que je joigniſſe ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, & je vais lui écrire en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, dans la plus exacte vérité & comme en ayant été témoin oculaire.

Vers la fin du mois de Septembre il arrive un avocat de Glogau, nommé Sack, à Berlin, qui étoit envoyé du Général Tottleben pour terminer ſes affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une converſation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il ſembloit qu'il avoit appris la plus terrible nouvelle. Enfin ſa frayeur ſe communiqua à tout Berlin, & comme on en ignoroit la cauſe, le bruit ſe répandit que V. M. avoit été bleſſée mortellement. Cette fauſſe nouvelle jeta toute la ville dans la plus grande conſternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulſions. J'avois reçu une lettre de V. M. datée du

18; mais l'on disoit que vous aviez été blessé le 19. Enfin, pour mon bonheur & pour celui de toute la ville, Mr Kœppen reçut une de vos lettres datée du 21, & le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'assemblèrent, & l'on sut que ce qui avoit causé la frayeur du commandant, étoit la crainte d'une irruption des Russes dans le Brandebourg. Trois jours après le Général Tottleben parut à nos portes, & fit sommer la ville. Comme il n'avoit que des troupes irrégulières, on résolut de se défendre; il tira des boulets rouges & des bombes depuis 5 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin. Il fit donner deux assauts à deux différentes portes; mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au Général Seidlitz & au Général Knobloch; ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capitale; le vieux Maréchal Lehwald a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettoit de faire. Le lendemain du bombardement le Prince de Wurtemberg arriva avec son corps; mais il étoit si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain; on les poussa jusqu'à Kœpenick, & on résolut de les attaquer le lendemain; mais comme on apprit que les ennemis avoient été fortifiés du corps de Czernichef & de celui du Général Lascy, on résolut de se retirer & de laisser capituler la ville, qui surement auroit été prise & pillée

par les Autrichiens, pendant que notre armée auroit attaqué les Ruſſes. Le corps du Prince de Wurtemberg & celui du Général Hulſen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour ſe rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devoit défiler ſur le pont, un canon qui ſe rompit en chemin, & quelques autres embarras furent cauſe que le ſecond bataillon de Wunſch ſouffrit beaucoup, & que nous perdîmes environ cent cinquante chaſſeurs. En arrivant à Spandau le Prince ne trouva aucun arrangement dans cette place ; ce fut le Capitaine Zechlin & quelques autres officiers qui diſpoſèrent les canons ſur les remparts & qui firent l'office de canonniers. Le Prince de Wurtemberg continua ſon chemin vers Brandebourg, & laiſſa à Spandau le Capitaine Zechlin avec un bataillon de convaleſcens : les Ruſſes n'ont point oſé attaquer cette place. Nous comptions de les avoir ainſi que les Autrichiens encore quelque temps à Berlin, lorſqu'ils ſe retirèrent avec la plus grande viteſſe & même avec confuſion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville le Comte de Reuſs, ſeul de vos miniſtres qui ait oſé reſter dans Berlin, a rendu à la ville bien des ſervices, en agiſſant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été néceſſaire de le faire, ſans crainte d'être pris pour ôtage ; il a voulu juſqu'à la fin ſe montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paroître un véritable zèle pour ſon ſervice, je ne dois pas oublier l'envoyé de Hollande, Mr de Verelſt. Lorſque je verrai V. M., j'aurai l'honneur

de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous aſſurer avec la plus grande vérité que s'il vivoit deux cents ans, vous & les rois vos ſucceſſeurs ne ſauriez trop lui témoigner de reconnoiſſance. Vous en conviendrez, Sire, lorſque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannſdorf du 27 Août que V. M. m'avoit fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne & en ont donné ici pluſieurs copies; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoye à V. M. : il n'y a rien que de grand, que de noble & que de vertueux dans cette lettre : elle a donné envie à pluſieurs généraux autrichiens de me connoître, mais je n'ai voulu en voir aucun. Je me ſuis informé de ceux qui les ont vus des diſcours qu'ils ont tenus. Il ſemble par ceux du Général Brentano, qu'ils font un grand cas du Général Wunſch, & qu'ils ſont charmés qu'il ſoit priſonnier. Vous ſavez déjà ſans doute, Sire, que l'on n'a pas cauſé le moindre dégât à Potſdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapiſſeries & les tableaux ; mais par un cas ſingulier, on a laiſſé les trois plus beaux, les deux enſeignes de Watteau & le portrait de cette femme que Peſne a peinte à Veniſe. Quant aux antiques, on les a ſeulement renverſées par terre ; les têtes & les bras de quelques-unes ſont caſſées ; mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela ſera fort aiſé à racommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obli-

gé de ſe ſauver en chemiſe moitié mort à Berlin, j'ai envoyé au moment où les Ruſſes ſe ſont retirés un de mes domeſtiques avec l'inſpecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge eſt retourné aujourd'hui. Ainſi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet; & aux meubles & aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre que je rende juſtice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la nobleſſe pendant le ſiège & après la réduction de la ville, *que dira notre cher et bon Roi!* C'eſt une vérité conſtante que je n'ai pas entendu une ſeule perſonne ſe plaindre de ſon ſort; mais l'objet public a toujours été celui de ſon *cher et bon Roi.* Conſervez-vous donc, Sire, pour d'auſſi braves gens que vos ſujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils ſe regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne ſont point dans vos mains. Puiſſe une paix honorable finir les alarmes publiques, & nous rendre à Berlin *notre cher et bon Roi!* Je ſuis, &c.

P. S. Vous ſavez ſans doute, Sire, la punition que les Ruſſes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beauſobre, cauſe innocente de tout cela, en a penſé mourir de frayeur.

LETTRE LXXXIX.

DU ROI.

Sans date.

VOILÀ de ces coups que j'avois appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, Marquis, ce qui me dictoit ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages & toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, & je vous prophétiserai à-peu-près qu'elle sera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipsic, Wittenberg, Torgau, Meissen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe & les montagnes en Silésie, & ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite, mais vous vous figurez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon ame, les agitations de mon esprit & quelles sont mes pensées.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort & la destruction. Je vois que vous avez conservé une ame tranquille au milieu des Oursomanes & des Autrichiens, & que

votre ſanté n'en a point ſouffert. La copie de la léttre que vous m'envoyez eſt réellement de moi, hors quelques fautes de ſtyle qui s'y ſeront apparemment gliſſées en la tranſcrivant. Ainſi la fin de mes jours eſt empoiſonnée ; ainſi, cher marquis, la fortune ſe joue des foibles mortels ; mais las de ſes faveurs & de ſes caprices, je penſe à me procurer une ſituation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher marquis, tranquilliſez-vous, & reliſez le ſecond chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a ſouffert à-peu-près ma patrie. Ecrivez-moi, vous en avez le loiſir & ne m'oubliez pas.

LETTRE XC.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, *Berlin, 22 Octobre, 1760.*

J'ESPÈRE que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenois la liberté de l'inſtruire de tout ce que j'avois vu moi-même pèndant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaiſe volonté a produit peu d'effet, & l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou diſperſé. Actuellement la ſeule choſe qui occupe la ville, c'eſt l'impoſſibilité où ſe trouve la moitié des

citoyens de payer la contribution. Mr Gottſkowſky, Sire, qui s'eſt diſtingué par le zèle qu'il a fait paroître pour les intérêts de V. M. & pour ceux du public, va propoſer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, & qui ne ſera à charge ni à vous, ni à l'état, & je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il eſt certain que s'il faut que la contribution ſoit payée, ainſi que celle qu'on a déjà payée au Général Haddick, plus de ſix ou ſept mille perſonnes quitteront Berlin; car on a ſupputé qu'un ouvrier qui gagne ſix ou ſept écus par mois ſera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendroit à bout d'empêcher ces gens de ſortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe. Tout cela ſera évité par le plan que les principaux citoyens & les magiſtrats ont formé, & qui ne peut manquer d'être approuvé par un Roi qui aime ſes ſujets & qui en eſt adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce ſujet, & je puis vous jurer ſur ce qu'il y a de plus ſacré que la flatterie n'a aucune part à ce diſcours, c'eſt la pure & ſimple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglois peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaiſſeaux de guerre & douze à quinze mille hommes; car ils n'ont pas à craindre ſurement que les François, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. ſait mieux que moi ſi elle doit s'en louer ou non. Quant

à moi, il me paroît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auroient évité l'irruption des Autrichiens & nous auroient conservé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Sans date.

VOUS me croyez, mon cher Marquis, l'esprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je suis ici accablé d'affaires, & la fin de ma campagne n'est pas une chose aussi facile à amener que vous l'imaginez. Ce seront mes succès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je suis heureux, Berlin ne payera pas le sol; si la fortune m'est contraire comme par le passé, nous aviserons au parti qu'il faudra prendre pour soulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vos dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis & aux calamités de la patrie, ne pensez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui sont réelles & accablantes. La fin de mes jours est empoisonné & mon couchant aussi funeste que l'a été mon aurore. Ni les succès des Anglois, ni les avantages du Prince Ferdinand

ne peuvent contrebalancer les affreuſes ſituations où j'ai été cette année; ce ſeroit à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puiſſe faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que ſi je réſiſte d'un côté, je ſuccomberai de l'autre; je n'ai ni ſecours, ni diverſion, ni paix, ni rien au monde à eſpérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme ſage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre ſon étoile, & qu'il eſt pour des hommes courageux des moyens de ſortir de peine plus courts & plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottſkowſky à-peu-près comme il eſt venu; je ne puis rien décider qu'entre-ci & quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre; c'eſt le terme que je me ſuis preſcrit & dont dépendra, comme vous voyez, une partie du deſtin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, & ſoyez tranquille ſpectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, & à la brutale rage de nos ennemis, d'ordonner de nous.

LETTRE XCII.

DU ROI.

28 Octobre, 1760.

VOUS appellerez, mon cher Marquis, mes ſentimens comme il vous plaira. Je vois que nous

ne nous rencontrons point dans nos pensées, & que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paroissoit encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne me sera plus possible de les soutenir. J'ai agi & je continue d'agir suivant cette raison intérieure & le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit & je le répète; jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne résolu à tout oser, & à tenter les choses les plus désespérées, pour réussir, ou pour trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talens militaires de Charles XII; mais je n'ai point examiné s'il devoit se tuer ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund il auroit fait sagement de s'expédier; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune, je ne suis pas né ainsi; & si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour

moi, très-indifférent ſur ce qu'on en dira ; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV étoit un cadet de bonne maiſon qui faiſoit fortune ; il n'y avoit pas là de quoi ſe pendre ; Louis XIV étoit un grand roi, il avoit de grandes reſſources, il ſe tira d'affaire : pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'eſt plus cher qu'à lui, & comme je vous l'ai dit, je ne me règle ſur perſonne. Nous comptons je penſe cinq mille ans depuis la création du monde ; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers ; le Brandebourg a ſubſiſté tout ce temps avant que je fuſſe au monde, il ſubſiſtera de même après ma mort. Les états ſe ſoutiennent par la propagation de l'eſpèce, & tant que l'on travaillera avec plaiſir à multiplier les êtres, la foule ſera gouvernée par des miniſtres ou par des ſouverains ; cela ſe réduit à-peu-près au même ; un peu plus de folie, un peu plus de ſageſſe, ces nuances ſont ſi foibles, que la totalité du peuple s'en apperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtiſans, & ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre & de la vanité puiſſent m'en impoſer, ou me faire le moins du monde changer de ſentiment. Ce n'eſt point un acte de foibleſſe de terminer des jours malheureux, c'eſt une politique judicieuſe, qui nous perſuade que l'état le plus heureux pour nous eſt celui où perſonne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raiſons lorſqu'on a cinquante ans de mépriſer la vie ! La per-

ſpective qui me reſte, eſt une vieilleſſe infirme & douloureuſe, des chagrins, des regrets, des ignominies & des outrages à ſouffrir. En vérité, ſi vous entrez bien dans ma ſituation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens : je ſuis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à eſpérer, je vois mes ennemis me traiter avec dériſion, & leur orgueil ſe prépare à me fouler aux pieds. Hélas ! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curioſité que nous paſſâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous marchons vers Leipſic, où je compte être le 31, où j'eſpère que nous nous battrons, & d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, & ſoyez aſſuré de mon eſtime.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

Torgau, 5 Novembre, 1760.

JE reçois aujourd'hui, 5 de Novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 Septembre. Vous voyez que notre correſpondance eſt

bien réglée. Dieu ! que d'événemens se sont passés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens ; eux & nous avons perdu prodigieusement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, & voilà tout. Ce sera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine ; mais ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans danger, & cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je suis occupé de bien des arrangemens nécessaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me sera possible, & voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reste, ma façon de penser est la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas & soyez sûr de mon amitié.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Meissen, 10 Novembre, 1760.

VOUS devez être instruit à présent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous saurez par-là, mon cher Marquis, que ma contusion ne s'est pas trouvée dangereuse ; la balle avoit perdu une partie de sa force en traversant une grosse pelisse & un habit de velours que j'avois, de sorte que le sternum s'est trouvé en

état de réſiſter à ſon impulſion ; c'eſt de quoi, je vous aſſure, je me ſuis le moins ſoucié, n'ayant d'autre penſée que de vaincre ou de mourir. J'ai pouſſé les Autrichiens juſques aux portes de Dreſde ; ils y occupent leur camp de l'année dernière ; tout mon ſavoir-faire eſt inſuffiſant pour les en déloger. On prétend que la ville eſt dépourvue de magaſins. Si cela eſt vrai, il ſe pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourroit faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à reſter dans leur poſition, je me verrai réduit à paſſer cet hiver comme le précédent en cantonnemens exceſſivement reſſerrés, & toutes les troupes feront employées à former un cordon pour nous ſoutenir en Saxe. Voilà en vérité une triſte perſpective, & un prix peu digne des fatigues & des travaux immenſes que cette campagne a coûtés. Je n'ai de ſoutien au milieu de tant de contrariétés que ma philoſophie ; c'eſt un bâton ſur lequel je m'étaye, & mon unique conſolation dans ces temps de troubles, & de ſubverſion de toutes choſes. Vous vous appercevrez, mon cher Marquis, que je ne m'enfle pas de mes ſuccès ; je vous articule les choſes telles qu'elles ſont ; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement :

De loin on nous envie, ici nous gémiſſons.

Cela arrive plus ſouvent qu'on ne ſe l'imagine, comptez là-deſſus : pour bien apprécier les choſes, il faut les voir de près. De quelque façon que je

m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'eſt en cela que conſiſte mon infortune, & c'eſt-là la cauſe réelle de tant de malheurs & de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puiſſe vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des ſentimens plus pacifiques. Je le ſouhaite, mais je n'oſe m'en flatter. Nous avons ſauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis ſoient aſſez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du Prince Ferdinand ſont en mauvais train; je crains que les François ne conſervent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés ſur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme ſi j'étois dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compaſſion de la ſituation où je ſuis; concevez que je ne vous déguiſe rien & que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhenſions & mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, & n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour ſa fatale exiſtence, & qui voudroit déjà être dans ces lieux dont perſonne ne revient pour en dire des nouvelles.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Uckerſdorf, 16 Novembre, 1760.

JE vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler & écrire lorſque j'y ai le moins penſé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la bataille; ces nouvelles de la ſuite de nos prétendus ſuccès ont aſſurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des priſonniers; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes & non de 12,000. Nous n'aurons point Dreſde; nous paſſerons un hiver déſagréable & fâcheux, & l'année qui vient ce ſera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles ſont déſagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, ſoit pour les faire parvenir à nos ennemis, & pour les intimider, ſoit pour ranimer une étincelle d'eſpérance dans l'ame des citoyens & leur rendre le courage: appliquez-nous ce vers de Sémiramis:

Ailleurs on nous envie, ici nous gémiſſons.

Nous ſommes obligés de nous faires des frontières; ce ſont des liſières de pays que nous dévaſtons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puiſſions nous ſéparer. Jugez des fatigues & des

déſagrémens que j'eſſuie; jugez de mes embarras, en vous repréſentant que je ſuis réduit à faire ſubſiſter & à payer mon armée par induſtrie. Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les perſonnes que j'aimois, réduit à moi-même, & paſſant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux & entre mille appréhenſions. Voilà un tableau qui n'eſt point flatté, mais qui vous peint au vrai les choſes, & ma ſituation déſagréable. Qu'il eſt différent, mon cher Marquis, d'appercevoir ces objets d'une longue diſtance, & par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, & dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette ſentence du ſage, qui comprend tout, qui renferme en ſoi des réflexions que tous les hommes devroient faire & que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne ſoyez plus ſi crédule ſur les nouvelles publiques & conſervez-moi votre amitié.

LETTRE XCVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 28 Novembre, 1760.

COMMENT V. M. a-t-elle pu penſer que malade ou en ſanté je balancerois un inſtant à me rendre à Leipſic pour avoir le bonheur de la voir?

Si je ne pouvois pas y aller en carroſſe, je me ferois porter ſur un brancard ; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une ſatisfaction que j'ai tant déſirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos ordres, & je reſterai, ſi vous le voulez, non-ſeulement quelques ſemaines, mais trois mois. Je vous prierai ſeulement de permettre qu'au commencement de Mars je puiſſe retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je ſuis ſujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de Mars : c'eſt une effervefcence avec quelques accès de fièvre ; lorſque je me tiens chaudement & à une diète auſtère, j'en ſuis quitte pour une incommodité de trois ſemaines ; mais ſi je ne prends pas toutes les précautions néceſſaires, cette humeur ſe jette ſur les inteſtins & me cauſe des accidens funeſtes, qui à Breſlau & l'année enſuite à Hambourg m'ont conduit aux portes du trépas. Je ſais que pour un héros tel que vous la mort eſt une choſe que vous voyez avec la plus grande indifférence ; mais vous ne l'avez jamais apperçue que ſous l'aſpect de la gloire ; ſi vous la voyiez accompagnée de la dyſſenterie & du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide trembleroit de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le roi victorieux, mais non pas le roi prophète ; & je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garde-

roient le poſte de Landſhut, & Mr de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avoient occupé ce poſte avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout ſon cœur; & quel homme ne vous aimeroit pas! Mr de Catt part aujourd'hui avec Mr Gottſkowſky, qui ſe donne tous les jours de nouveaux ſoins pour les affaires de Berlin. C'eſt véritablement un bon enfant & un digne citoyen. Je vous en ſouhaiterois un grand nombre comme lui. C'eſt le plus grand préſent que la fortune puiſſe faire à un état que celui d'un citoyen zélé pour le bien public & pour celui de ſon maître: & à ce ſujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de ſes habitans, dont les hiſtoriens de l'ancienne Rome auroient fait paſſer les vertus à la poſtérité, s'ils avoient vécu de leur temps.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XCVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 23 Mars, 1761.

JE commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer; & toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devroient commencer de même, car quel eſt l'inſtant de ma vie qui

ne soit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite ? Vous m'avez mis dans l'impossibilité de jamais mériter vos bienfaits, & il ne me reste pour m'en acquitter que la reconnoissance ; la mienne, Sire, sera éternelle.

J'ai été à Sans-Souci. Le château est dans un très-bon ordre & le jardin aussi. Quant à la galerie, c'est sans contredit après Saint Pierre de Rome la plus belle chose qu'il y ait au monde. Ma surprise a été extrême, & je n'ai jamais cru que cette galerie fît la moitié de l'effet qu'elle produit ; elle est entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connoissez, la nouvelle de la prise de Cassel, & je me flatte de l'apprendre de V. M. ; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'espère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement trois volumes composés de différentes pièces que le Roi de Portugal a fait publier, cela fait frémir d'horreur. Je suis tenté de faire deux sermons sous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres est heureuse. Ces temps malheureux sont également infortunés, de quelques côtés qu'on les envisage ; soit qu'on les considère comme produisant les guerres les plus cruelles, soit qu'on examine les ressorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome sont dignes de l'enfer. Il paroît par les pièces que la cour de Portugal

a rendues publiques, que le Pape d'aujourd'hui eſt un grand ſot, & que ſon Miniſtre le Cardinal Torregiani eſt un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'eſpère que vous lui ferez ſentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre & pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paroît, par un officier françois contre l'Hiſtoire Univerſelle de Voltaire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire ſont aſſez bonnes ; les autres me paroiſſent ou fauſſes ou bien foibles.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Sans date.

VANITÉ des vanités, vanité de la politique : ces paroles du ſage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-bien aux beaux raiſonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipſic. Tant il eſt vrai que ce qui paroît le plus vraiſemblable eſt ſouvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je ſuis ici.

Je vous aſſure que je ne ſuis pas les bras croiſés & que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année ſur la paix ; malgré les raiſonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en ſera rien. Si la Fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai ; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danſer ſur la corde & faire le ſaut périlleux, s'il plaît à leurs majeſtés apoſtoliques, très-chrétiennes & très-moſcovites de dire, ſaute Marquis ?

Vous raiſonnez très-bien ſur le ſujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le cœur dur ! On dit, vous avez des amis : oui, de beaux amis qui les bras croiſés vous diſent ; en vérité je vous ſouhaite beaucoup de bonheur, . . . mais je me noie, tendez-moi donc une corde ; . . . non vous ne vous noyerez pas ; . . . ſi fait, je vais être ſubmergé à l'inſtant. . . . Oh ! nous eſpérons le contraire ; mais ſi cela arrivoit, ſoyez perſuadé que nous vous ferons une belle epitaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde eſt fait & les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre empire, & plus que lui la fortune, ſoyent nos alliés ; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur & la perſévérance ; avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée dont Mr Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour ;

ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat singulier d'ambition & de philosophie.

Je suis si occupé du présent, & de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci; je ne sais si je le reverrai de ma vie; mais vous, mon cher Marquis, vous, dis-je, & la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile & ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puissent vous intéresser, je vous dirai que de ce côté-ci tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, & que si la fortune me rit peut-être entre-ci & ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'est; tout a été très-bien calculé, reste à savoir si l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. Pardon, mon cher Marquis, & de la mauvaise écriture & de la négligence du style; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

LET-

LETTRE XCIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 28 Mars, 1761.

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre ſur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avoit repris l'exemplaire qu'on m'avoit prêté, & je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuſes ſur un échec que doit avoir eu l'armée du Prince Ferdinand; mais j'eſpère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Caſſel n'étoit pas pris, cela feroit bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaiſes nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le Général Sybourg ſur l'armée de l'Empire; cela conſole un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que Mr de Catt ſera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le ſecret le plus profond ſera gardé ſur vos occupations littéraires, & la curioſité du public & de bien des particuliers ne ſera point contentée, comme elle l'a été autrefois; les pièces les plus ſecrètes que vous avez compoſées il y a quatre ou cinq ans, ſont entre les mains de cent perſonnes. Mr de Catt, Sire, ignore, & ignorera

éternellement la juſtice que je lui rends : mais j'ai des raiſons, plus eſſentielles peut-être que vous ne le penſez, pour vous donner cet avis, & vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille choſe en étourdi & ſans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'eſpère que V. M. jouira d'une bonne ſanté, & qu'elle aura cette année ſur ſes ennemis tous les avantages que ſa fermeté, ſon courage & ſa prudence méritent. Je ſuis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, & que vous aurez la gloire, après avoir réſiſté à toute l'Europe, de faire une paix bonne & honorable.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE C.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 1 Avril, 1761.

VOTRE édition va toujours grand train, & vous pouvez être aſſuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous ſommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande eſt plein de fautes & de mots tronqués. Vous l'avez lu à la hâte, & il vous eſt arrivé ce qui arrive à tous les auteurs; c'eſt que ſachant à demi

par cœur leurs ouvrages, ils s'apperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire & nous la corrigeons.

Je ne sais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer *un seul mot* dans l'épître du Maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot :

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels, &c.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécille, & l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord voulu mettre : *Allez, lâches mortels*, mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels*, & cela fait une fauté, parce que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* & de *dévots* est ignoble. Enfin j'ai mis le vers de cette manière :

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels, &c.

J'aurois bien attendu la correction de V. M.; mais elle ne pouvoit arriver à temps, & il m'auroit fallu suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre; je ferai faire

un carton, c'eſt l'affaire d'une demi-heure; mais je ſupplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens.* Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien; mais lorſqu'il traitoit les chrétiens de *lâches,* les trois quarts de l'Empire étoient encore païens, & il n'y a pas aujourd'hui un ſeul homme depuis Liſbonne juſqu'à Archangel qui ne ſe diſe chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand vicaire de la ſecte de V. M., je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit produire ſur l'eſprit d'un catholique & d'un zélé proteſtant. Je viens à votre ode ſur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philoſophe, enfin foi d'homme qui hait le menſonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choſes charmantes, des choſes remplies de force & d'énergie, mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon ſentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, & cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les défauts que je croirois pouvoir y appercevoir, ſont dans une ſeule ſtrophe qui commence par ce vers :

Ha! ſi le ſang couloit comme au temps de vos pères, &c,

Ce vers eſt très-beau, & les trois qui le ſuivent le ſont auſſi, mais le cinquième fait un ſens louche :

De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, &c.

Il faut rapporter ce vers au premier, *Ha! ſi le ſang*

couloit, & la conſtruction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède :

> De votre liberté, de vos droits, de vos princes,
> De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis, &c.

Les quatre derniers vers de cette même ſtrophe me paroiſſent auſſi foibles, & ne terminent point le ſens des premiers vers. Pour la juſteſſe du diſcours, après un *ſi* il faut conclure par un *mais*. *Hà! ſi le ſang couloit comme au temps de vos pères, &c. mais il n'eſt répandu que pour vos tyrans.* On peut bien éviter le *mais*, il faut cependant qu'il ſoit toujours ſous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même ſtrophe : *Si vos puiſſans armemens...* Ces mots *puiſſans* & *armemens* riment enſemble & font un ſon diſgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus ſévère a pu me fournir. Le reſte de votre ode eſt admirable & à l'abri de toute cenſure, & j'oſe même dire de toute mauvaiſe chicane. Tout y eſt ſublime & cependant de la plus grande clarté ; tout y eſt hardi, mais correct, & la vivacité des penſées ne porte aucun préjudice à la juſteſſe des expreſſions.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CI.

DU ROI.

Sans date.

LE vers de l'épître au Maréchal Keith peut être corrigé ainſi; alors il n'y a qu'un mot de changé.

« Allez, lâches humains, que les feux éternels," &c.

Voici la ſtrophe que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah! Si ce ſang couloit comme au temps de vos pères
Pour abaiſſer l'orgueil de ces rois ſanguinaires,
De ces uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
De vos vaſtes états les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes;
Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre ſervice. A préſent le démon de la guerre chaſſe celui de la poéſie, & le nombre de meſures & d'arrangemens à prendre abſorbe preſque tout mon temps. Je vous rends grâces des ſoins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier: j'eſpère que la nouvelle adoucira tant ſoit peu les eſprits; ſi non je m'en conſole; & je ne m'en pendrai pas de déſeſpoir. Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, ce 4 Avril, 1761.

JE ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du siége de Caffel m'a chagriné ; elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû resfentir ; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureufement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même fort. Mr Gottfkowfky eft revenu de chez les Ruffes, où il a effuyé des peines & des rifques confidérables ; il a penfé être arrêté pour ôtage, & c'eft un des moindres défagrémens qu'il ait eus, ayant penfé périr plufieurs fois ; c'eft véritablement un brave & bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution, fur laquelle je dois faire reffouvenir de ce que j'écrivis il y a fix mois à V. M. Si la contribution fe lève comme celle qu'on a payée à Haddick, plus de dix mille ames quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une fomme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous reprefente cette vérité, & le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui diffimuler. Je la fupplie de me pardonner la liberté que je prends ; mais c'eft que je vois ici le train que prennent les chofes & combien de gens ont pris des arran-

gemens pour quitter ; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution, sans qu'elle soit à charge, ni à vous, ni à votre capitale ; & le projet que les négocians, qui ont avancé de grandes sommes, ont formé, me paroît très-bon & très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, & vous faites toujours les choses pour le mieux. Le Ciel vous conserve à vos sujets & à vos fidèles serviteurs, & tout ira bien !

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 17 Avril, 1761.

NOUS ne manquerons pas de faire mettre l'errata ; mais la plupart des fautes avoient été déjà corrigées par des cartons, & vous ne trouverez surtout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs ? Il corrige trois épreuves, il les rend correctes, & un compositeur qui tire la dernière épreuve brouille, renverse les lettres ; cela est désespérant. Un garçon d'imprimerie s'avisa de son autorité de corriger le mot *genoux* & de mettre celui de *pieds*, disant à ses camarades qu'il entendoit le françois, & qu'il savoit bien ce qu'il faisoit. Pour em-

pêcher de pareilles chofes, il faudroit qu'il fût permis à un correcteur de punir ces miférables. On a commencé une feconde édition, la première ayant été achetée, avant d'être achevée, par ceux qui avoient arrêté d'avance des exemplaires : il y a déjà plus de la moitié de cette feconde édition de faite, & aucune des fautes de la première ne s'y trouvera.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours les lettres de votre Chinois chez tous les libraires, & aucun ne les avoit ; ils ne les connoiffoient pas même ; enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté, il faut apparemment qu'il foit parvenu aux libraires depuis que j'avois envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces fix lettres chinoifes, je les troque contre fix volumes des lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes propofé, d'accabler non-feulement de ridicule, mais encore de honte le Pape & la cour de Rome. Rien de fuperflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvoit le rendre utile. La plaifanterie, fi j'ofe me fervir d'une expreffion des médecins, n'eft que le véhicule qui fert à faire avaler aux lecteurs catholiques les chofes fortes dont votre ouvrage eft rempli, & qui dépouillées des grâces d'une fpirituelle badinerie auroient déplu à plufieurs de vos lecteurs. Votre lettre fur l'élection des papes eft charmante. Celle fur les prêtres faifant defcendre chacun un Dieu & le mangeant enfuite, ne l'eft pas moins ; mais la cérémonie de l'épée bénite

eſt admirable. Qui vous a donc inſtruit de toutes ces cérémonies ridicules ? Si je ne ſavois que le Baron de Pœllnitz eſt à Magdebourg, je croirois qu'il vous a dévoilé tous les ſecrets de cette ſainte mère Egliſe dans laquelle il eſt entré pour la troiſième fois. La ſeule choſe que je trouve à redire à votre ouvrage, c'eſt la façon dont il eſt imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des *Poëſies diverſes*, & que devez-vous avoir dit lorſque vous avez vu les lettres de votre mandarin ? Vous ne devez point avoir la tendreſſe d'un père, ſi vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils auſſi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage ; mais elle ſera bien plus correcte, ſurtout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je ſuis toujours prêt à parier que les François feront la paix vers la fin de Juin, & voici, Sire, ſur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris ; le peuple, les parlemens, les négocians, tout ſe réunira pour élever la voix, & le parti pour la guerre ſera culbuté entièrement, ou du moins obligé de fléchir ; ſurtout dans un gouvernement foible, où l'on ſouffre que le parlement de Toulouſe ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque oſera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut être que mon ſentiment n'eſt fondé que ſur l'eſpérance

que les François essuieront un échec : mais cette espérance est chez moi une certitude. Je m'en rapporte au Prince Ferdinand, à Mr Pitt & aux flottes angloises. Enfin, Sire, je fais des prophéties dont l'accomplissement n'est pas fort éloigné, & je consens que V. M. dise que je suis incapable d'exalter mon ame & de pouvoir être jamais mis dans le nombre non-seulement des petits prophètes, mais même dans celui des faiseurs d'almanacs, si je n'annonce pas la vérité.

J'ai l'honneur &c.

LETTRE CIV.

DU ROI.

Sans date.

J'AIMEROIS mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant pour ne vous point abuser, je vous apprécie les choses à leur juste valeur. Trop d'indices & trop d'anecdotes me persuadent que la Reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens solennels qu'on avoit pris avec nous pour l'exécuter. Un trait aussi fort que celui-là, un manque de foi aussi évident, marque bien que la Reine de Hongrie, résolue à tenter le hasard de cette campagne, juge

qu'il eſt de ſon intérêt de me priver de mes troupes priſonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'eſt pas ſur ce trait ſeul que je porte mon jugement ; il en eſt bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce myſtère d'iniquité. Laiſſez donc au peuple la flatteuſe eſpérance d'une prompte paix, & ſans vous y laiſſer entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à-peu-près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année paſſée, ſans ſavoir ſi nous aurons le même bonheur. Un inſtant fatal peut renverſer l'édifice que nous avons ſoutenu juſqu'ici tant bien que mal par des travaux immenſes. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme ſe précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'eſt le moyen de devenir hypocondre ; ne penſer à rien, c'eſt ſe mettre par ſa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint & tout le bien que l'on eſpère n'arrivent jamais au pied de la lettre ; il faut beaucoup rabattre de l'un & de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reſte qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà aſſez pour la politique militaire.

Je paſſe à préſent au ſujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue ; il y a des ſituations attendriſſantes dont il a tiré parti ; mais je ne me déclarerai certainement pas partiſan de ſes vers croiſés ; je ne ſais quel effet ils produiſent à la déclamation ; à la lecture

ils me femblent profaïques, & dans quelques endroits, du ftyle d'opéra. Cette pièce n'eft pas bonne en général. L'expofition eft embrouillé, beaucoup de raifonnemens inutiles, des caractères mal développés & mal annoncés, peu de vers fententieux dignes d'être retenus, & dans plus d'un endroit un manque de vraifemblance qui choque & révolte le lecteur. Je crois que fi Voltaire vit encore quelques temps, il mettra tout fon Hiftoire Univerfelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il eft vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'eft le radotage d'un grand homme; il faut être jufte & rendre à fon talent l'hommage qui lui eft dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de fon Hiftoire Univerfelle. Je crois que l'auteur eft janfenifte ; il appuie beaucoup fur la religion, & fur des opinions indifférentes que Voltaire a foutenues. Ce morceau feroit paffable d'ailleurs, fi l'auteur n'y diftilloit pas le fiel & l'amertume, & s'il avoit ménagé quelques expreffions trop dures.

En vérité, mon cher marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penfer à me battre & à faire ma campagne, je vous fais l'analyfe des nouveaux ouvrages qui paroiffent. Cela me fait fouvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII, qui enfiloit des perles : *Sire, vous favez tous les métiers, hors le vôtre.* Paffez-moi ce petit trait d'érudition & l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié & de l'eftime que je vous conferverai toujours. Adieu.

LETTRE CV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 23 Avril, 1761.

LA dernière lettre de V. M. a ſoulagé la triſteſſe que m'avoient cauſée les deux avant-dernières, celle où V. M. me parloit de l'expédition de la Heſſe & celle où elle m'apprenoit la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Heſſe, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réuſſite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magaſins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné & dévaſté, ne ſoit une des raiſons qui ont fait offrir la ſuſpenſion d'armes aux François, dans un temps où ils paroiſſoient avoir une ſi grande ſupériorité par leur nombre ſur le Prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des priſonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y ſuis toujours attendu. L'hiſtoire des trois derniers ſiècles m'a appris à connoître la maiſon d'Autriche. La baſe de ſon ſyſtême eſt établie ſur une fauſſeté dont elle a toujours fait uſage, même dans les occaſions où elle n'avoit pas beſoin d'y avoir recours. Je ſuis très-convaincu que l'on s'étoit flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, ſi vous comptiez ſur l'échange; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaiſes fineſſes, & je ſuis plus qu'aſ-

ſuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberſtadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, & qui n'aura rien à craindre pendant que vous ſerez occupé contre les ennemis qui vous reſtent. L'inaction des François eſt une choſe excellente, par elle-même aujourd'hui, & dans la ſuite par les effets qu'elle produira immanquablement. Après le pas que font les François d'offrir la paix aux Anglois, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaiſir aux Autrichiens, qui doivent être au déſeſpoir du commencement de la négociation avec les Anglois. Voilà la fin de la ligue de Cambray; & j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en auroit point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va inceſſamment ouvrir la campagne, & ſe couvrir de gloire, juſqu'à ce que ſes ennemis ſoient réduits au point d'être plus raiſonnables. Pendant, Sire, que vous ferez des marches, & des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me ſera poſſible, pour vous l'offrir dans un françois qui vous paroiſſe plus ſupportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me ſervir de votre copiſte; je le logerai chez moi, où il ſera, pour me ſervir du vers de Regnard, *alimenté*, *raſé*, *déſaltéré*, *porté*. Je compte paſſer cet été dans une maiſon de campagne à cinq milles de Berlin, & y travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'eſt auſſi aviſé de

vendre à Berlin la maiſon que j'habite, & puiſqu'il faut que je déloge, je ferai tranſporter tout de ſuite mes meubles à Potſdam ; & quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maiſon de campagne entre Potſdam & Barnewitz, où je pourrai me promener & reſpirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiéte ſur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, juſques à ce que j'aye le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre choſe que de littérature. Lorſque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire ſavoir à V. M. Elle pourra toujours m'adreſſer ſes lettres à Berlin, le maître de poſte me les enverra à Barnewitz, dont je ne ſerai éloigné que d'un quart de mille. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 16 Mai, 1761.

J'APPRENDS par toutes les nouvelles publiques que V. M. eſt arrivée heureuſement en Siléſie, & qu'à ſon approche ſes ennemis ſe ſont retirés vers la Bohème. Je ne doute pas que vous ne faſſiez une campagne heureuſe & digne d'un héros tel que vous, dont la Fortune rougiroit de ne pas couronner à la fin la conſtance & la valeur.

Les

Les gazettes avoient dit que Voltaire avoit obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'est point confirmé. Si cette nouvelle avoit été vraie, ce rappel auroit été occasionné par un bien mauvais livre. J'aimerois mieux être exilé jusques à la fin de ma vie, que d'avoir seulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, & j'espère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours présent devant les yeux, & je me dis sans cesse à moi-même en travaillant; *prends garde à toi, & songe à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adresser à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, & Mr Jordan, maître des postes, me les fera remettre exactement.

J'espère que V. M. jouit d'une bonne santé. L'exercice & l'occupation dissiperont les humeurs causées par la vie sédentaire de cet hiver. Je suis bien résolu de suivre le conseil que me donne V. M. à ce sujet; car je m'apperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'estomac, selon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me proposer une compagnie dans un bataillon franc, à moins que vous ne fassiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne se battra qu'à onze heures du matin.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CVII.

DU ROI.

Sans date.

JE vous vois avec plaiſir à la campagne, mon cher Marquis; ſi vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre ſanté & vous y ſerez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de ce que vous n'oubliez pas la verſion de Plutarque dont je vous avois prié de vous charger; c'eſt un ſervice important que vous rendez à la république des lettres & à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction! Je crains bien qu'il n'en ſoit autrement. Je ſuis auſſi incrédule ſur les ſentimens pacifiques de certaines puiſſances que vous l'êtes ſur la ſainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de ſang répandus, & que la Fortune, à laquelle toutes les puiſſances remettent leur ſort, en décidera ſouverainement. Chantez-lui quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, & tâchez, s'il ſe peut, de nous la rendre favorable; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite ſtatue que les empereurs romains conſervoient précieuſement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous.

LETTRE CVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potsdam, 6 Juin, 1761.

J'AI eu l'honneur de recevoir une de vos lettres à Havelberg, & le lendemain une autre à Rathenow, & c'est de Potsdam que je réponds à V. M. Mes crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me secouer, & de prendre ensuite les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz, & de Barnewitz je suis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont soulagé, & je serois obligé à V. M., si elle ne trouvoit point mauvais que je prisse pendant quinze jours, c'est à dire jusqu'au 22 de Juin, des eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou bien selon les événemens je resterai à Potsdam, jusques à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà Mr de Bussy à Londres & Milord Stanley à Paris. Je pense que ces négociateurs iront plus vîte que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre

camp un envoyé de la Porte ottomane. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'eſt que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambaſſadeur muſulman, quoique j'aye l'honneur d'être grand partiſan de ſaint Mahomet, & que j'aye viſité avec une dévotion exemplaire les ſept moſqueés impériales de Conſtantinople. Si les ſerviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je conſens de faire le voyage de la Mecque & de Médine; mais ſi les princes chrétiens vouloient être raiſonnables, j'aimerois encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu, & de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui toutes les années porte un alcoran à la Mecque.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les François ont perdue ſous les murs de cette ville. Belle-Iſle eſt aux abois, la ville eſt priſe, il ne reſte plus que la citadelle qui ne peut être ſecourue. Tout cela doit avancer les négocians à Londres & à Paris.

J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Kunzendorf, 7 Juin, 1761.

NOUS voici encore, mon cher Marquis, dans la même ſituation qu'à notre arrivée. Ce profond

calme pourra devenir le précurſeur d'une tempête violente ; la fin de ce mois paroît l'annoncer. Je ſuis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaiſe fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons beſoin d'être protégés. La Reine de Hongrie eſt acharnée à la guerre ; j'ai ſervi cinq ans de plaſtron aux traits de la cour de Vienne & à la barbarie de ſes troupes & de ſes alliés. Il eſt dur de ſouffrir toujours, & je ſens que la vengeance peut être un plaiſir divin, comme le diſent les Italiens ; il ne s'agit que d'en ſaiſir le moment. Ma philoſophie reçoit de ſi rudes aſſauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniſeroit quiconque, après avoir été outragé comme je le ſuis, auroit aſſez d'empire ſur lui-même pour pardonner à ſes ennemis ſans diſſimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confeſſe que ma foible vertu ne ſauroit atteindre à cet état de perfection, & que je mourrois content ſi je pouvois me venger en partie du mal que j'ai ſouffert. Il en ſera ce qu'il plaira à mon bon ange, ou haſard, ou à la fortune ; je ſuis, en attendant ce que le ſort ordonnera, tranquille & ſolitaire ; je réfléchis (puiſqu'il le faut) ſur l'avenir ; je lis & je m'occupe en ſilence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles ; le troiſième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raiſon ; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes ſont comme les calendriers où les

aſtronomes annoncent de la pluie, du ſoleil, du vent, du beau temps, le chaud & le froid, pour contenter la ſuperſtition du peuple. Je ne ſais ſi vos François feront la paix ou s'ils continueront la guerre ; je ſuis comme un docteur, je ne ſais rien, ſinon que je ſouhaiterois fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des ſottiſes héroïques des ſots, & du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place & dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous, & ſoyez perſuadé de ma parfaite amitié.

LETTRE CX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 20 Juin, 1761.

JE remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci ; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me feroit plus penſer à elle qu'un autre ? Partout où je ſuis, Sire, vous êtes toujours préſent à ma mémoire, & vos bienfaits qui me ſuivent partout, ma reconnoiſſance qui les égale, ne ceſſent de me rappeler ſans ceſſe tout ce que je vous dois.

Je compte d'être le premier de Juillet à Berlin, & d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la Fortune ne ſe déclare à la fin entièrement pour vous : vos lumières & votre fermeté la détermineront pour la bonne cauſe.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la ſignature & la concluſion de votre traité avec les bons & braves muſulmans ; mais ſi ces dignes enfans du grand prophète veulent agir ſérieuſement, je ne vois plus de doute dans la ſupériorité que vous aurez ſur vos ennemis, & ſurtout ſi la paix ſe fait entre les François & les Anglois. Apparemment ces derniers ne ſe démentiront pas pour la première fois de leur vie & ne feront pas une paix honteuſe & nuiſible à leurs alliés. Car les Anglois des deux dernières guerres ne ſont pas ceux du règne de la Reine Anne, & ils ſe ſont piqués, à ce qu'il me paroît, depuis vingt ans de réparer le blâme de leur prompte ſéparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de ſon traité & de la continuation de la guerre ; car, ou ils agiront, ou ils n'agiront pas : s'ils agiſſent, quelle ſupériorité n'acquerrez-vous pas ? & s'ils n'agiſſent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps préſent, & c'eſt pourtant le grand article que ce temps préſent.

Enfin au milieu de ce nuage obſcur de politique qu'il n'eſt pas permis à mes foibles yeux de percer, je fais ſans ceſſe des vœux pour vous revoir tran-

quille, heureux & jouiſſant d'une paix ſtable & honorable. Que ne pouvez-vous vous débarraſſer de tant de ſoins, venir vivre tranquillement au ſein des arts & des lettres à Sans-Souci ! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable & plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après Saint Pierre de Rome ; l'œil eſt toujours frappé d'un nouveau plaiſir en conſidérant ce ſuperbe édifice. La colonnade eſt auſſi près d'être achevée ; elle auroit ſurpris les anciens Romains, ſi elle avoit été placée dans les jardins d'Auguſte. Puiſſe là paix, Sire, vous procurer bientôt le plaiſir de voir toutes ces beautés !

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXI.

DU ROI.

2 de Juillet, 1761.

J'AI achevé de lire votre Gaſſendi, mon cher Marquis, & je vous rends compte de l'impreſſion qu'il a faite ſur moi. Je trouve ſa partie phyſique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière eſt compoſée, en tant qu'il éclaire le ſyſtême d'Epicure, je la trouve très-bonne : j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés ſur ſes atomes crochus, ronds, pointus, &c.

233

cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en sauroit douter, il faut bien que leur genre & leur espèce diffère, pour que leur diverse composition ou arrangement puisse donner l'être aux quatre élémens, & aux productions infinies de la nature: il faut encore que ces élémens de la matière soient impénétrables, durs & à l'abri de toutes les atteintes de la destruction, comme Epicure & Gassendi le soutiennent. Ainsi voilà sûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives dans son traité de physique sur les hommes, les plantes, les animaux & les pierres, sur la génération & sur la corruption des êtres animés. Epicure & lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avoit deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paroît pencher pour le système de Ptolomée & n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus foible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des états: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, & emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose. L'article de la liberté est le plus foible de tous; il semble qu'il se

ſoit hâté dans ce ſeptième volume de finir ſon ouvrage. Il ſe peut que Bernier ſon traducteur & ſon abréviateur ne l'ait pas bien ſervi. C'eſt donc à vous, qui pouvez puiſer à la ſource, à m'apprendre ſi ces fautes que je lui reproche appartiennent au philoſophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achevée. Je me ſuis preſſé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'eſt aſſurément pas philoſophe, n'interrompît groſſièrement mes études. J'ai choiſi à préſent des lectures que je puis abandonner ſans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un ſecond tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beauſobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci, & je me ſuis écrié en les voyant ; O trop heureux melons ! Vous avez joui de la vue du Marquis qui m'eſt interdite. Comment prend-il ſes eaux ? lui font-elles du bien ? eſt-il gai ? ſe promène-t-il ? prend-il de l'exercice ? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de ſon ſilence, je l'ai mangé à votre ſanté. Après Juillet, Août, Septembre & Octobre j'eſpère de vous écrire, non ſur le ſujet de la philoſophie ſpéculative, mais ſur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calfeutrez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gaſſendi, & qu'il ſoit à l'abri des maladies, des infirmités & des ſecouſſes qui menacent notre fragile machine. Philoſophez tranquillement ; prouvez ſouvent à Babet que votre vigueur n'admet

point de vide dans la nature, & soyez persuadé de mon amitié.

Grand scrutateur de la nature,
Malgré son style & son latin,
Gassendi demeure incertain
Entre Monsieur Moyse & son maître Epicure,
D'un système boiteux je suis le serviteur;
Sans vérité point de science.
Si d'un pas assuré, ferme & plein de vigueur,
Il se guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant & vacillant de peur
S'appuie insensément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

LETTRE CXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 4 Juillet, 1761.

A LA fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, & l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du Prince Ferdinand. On assure que la flotte angloise est partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de Mr de Bussy à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence & du bon sens comme entièrement abandonnées par le ministère françois. Que les théologiens viennent après cela nous faire des contes

des soins que prend la providence pour placer à la tête des états des gens éclairés. Quand j'examine la conduite des François, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé : *Du mépris de Dieu pour la créature.* Quelle désolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totalement ruinés par la perte de Pondichéri, & cela par le caprice de quelques particuliers, qui s'étoient persuadés d'avoir trouvé le plus beau & le plus sublime systême politique ? Que diroit Louis XIV, s'il revenoit dans ce monde, qu'il vît la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'étoit dans les dernières années de la malheureuse guerre pour la succession à la couronne d'Espagne ? qu'il apprît que toutes les Indes occidentales & orientales sont perdues ; que toutes les colonies françoises sur les côtes de l'Afrique sont encore entre les mains des Anglois ; que plus de cent cinquante mille hommes sont péris en Allemagne, ou par le fer ou par les maladies ; & que tout cela est arrivé pour rendre plus puissante la maison d'Autriche ? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenteroit encore bien plus, quand il apprendroit que tous ces événemens ont été causés par les conseils d'une petite caillette de la rue Saint Denys, & sous la direction d'un mauvais poëte sorti du séminaire de Saint Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, m'ont causé un plaisir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite santé ; & quant aux suites de la guerre, je n'en serai jamais inquiet, dès que

je ſaurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je ſuis très-perſuadé que vos ennemis ſeront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne & honorable, & que tous leurs vains efforts n'auront ſervi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire & à immortaliſer votre conſtance & votre fermeté.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXIII.

DU ROI.

Au camp de Pulzen, 9 Juillet, 1761.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, me fourniroit matière à un gros commentaire philoſophique. Il faudroit donc examiner l'étendue de la raiſon humaine, les nuages qui l'obſcurciſſent & les illuſions qui lui font erreur. J'aurois à citer quantité d'exemples que l'hiſtoire fournit des faux raiſonnemens & de la mauvaiſe dialectique de ceux qui gouvernent les états, & on trouveroit, ſi l'on y prenoit bien garde, que la façon différente d'enviſager les objets, les préjugés, les paſſions, quelquefois un excès de raffinement, pervertiſſent ce bon ſens naturel qui ſemble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres déſirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, & les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrois vous dire ſur ce ſujet.

Je suis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude soit une marque de la part que vous prenez à ma situation, je crains qu'elle ne vous fasse tort, sans que cette inquiétude change en rien la suite des événemens de cette campagne, que le Docteur Panclos vous dira nécessaires dans le meilleur des mondes possibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va se débrouiller & où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philosophe :

Heureux qui retiré dans le temple du sage,
Voit tranquille à ses pieds la tempête & l'orage, &c.

Vous savez le reste. C'est l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de Novembre ; il faut les passer avec fermeté & avec une héroïque indifférence. Relisez Epictète & les réflexions de Marc-Antoine ; ce sont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les mesures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. Mr Kaunitz se prépare à me livrer des assauts redoublés. Je vois sans frayeur tout ce qui se prépare, bien résolu de périr ou de sauver ma patrie. Si nous ne sommes pas maîtres des événemens, du moins soyons-le de notre ame, & ne déshonorons pas la dignité de notre espèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu stoique, Marquis ; mais il faut avoir dans son arsenal des armes de toute trempe, pour s'en servir selon

l'occasion. Si j'étois avec vous à Sans-Souci, je me livrerois aux agrémens de votre conversation ; ma philosophie seroit plus douce & mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote & les matelots travaillent ; il leur est permis de rire & de se reposer quand ils sont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je pense de votre compatriote Gassendi ; j'y trouve beaucoup de choses supérieures à son siècle ; je n'y condamne que le projet de combiner Jésus Christ avec Epicure. Gassendi étoit théologien ; ou c'étoit une suite des préjugés de son éducation, ou c'étoit la peur de l'inquisition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat : on voit même qu'il n'a pas le courage de justifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gassendi avoit énoncés, & il me semble que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par sa dextérité à manier les matières, & par la justesse de son esprit à pousser les conséquences des principes plus loin qu'aucun philosophe les ait poussées avant & après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gassendi sur Descartes dont vous me parlez ; je n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse, & les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le systême de Descartes ! puissé-je les réfuter aussi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto* ! J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher

Marquis, & je vous avoue que malgré tous les bons raisonnemens de Gassendi, ce Laudon, cet Odonel, & ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis ; écrivez-moi tant que les chemins seront libres, & soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Du camp d'Ottmachau,
le 25 Juillet, 1761.

JE vous remercie, mon cher Marquis, des éclaircissemens que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étois bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donneroit pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidèle & complète des œuvres de ce philosophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus ; vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu, &c. pendant que je ne sais qu'un peu de françois ; & quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai qu'en jugeant par les apparences il semble que la

paix

paix avec l'Angleterre & la France doive être une ſuite de la victoire du Prince Ferdinand; cependant rien n'eſt moins certain, & je ne crois ces ſortes de choſes qu'après que l'événement les a réaliſées. Vous me demandez ſans doute des nouvelles de ce qui ſe paſſe ici, & je comprends bien qu'un citadin de Berlin doit être curieux de ſavoir comment nous guerroyons en Siléſie? Je puis vous ſatisfaire en peu de mots: Laudon a le 20 débouché des montagnes & s'eſt avancé vers Munſterberg; j'ai marché le 21. à Nimptſch, le 22 j'ai paſſé à Munſterberg à ſa barbe, & je ſuis venu ici pour m'oppoſer à la jonction qu'il projette avec les Ruſſes. Ceux-ci ſont à Namſlau; j'ai des corps qui les obſervent; ainſi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'eſpère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit ſe décider dans peu de jours; vous ſerez inſtruit de tout, & je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirois davantage; mais le courrier qui eſt chargé de dépêches importantes, eſt ſur le point de partir; ce qui m'oblige à vous aſſurer ſimplement de mon amitié & de mon eſtime. Adieu.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Strehlen, 8 Août, 1761.

NOUS ne faiſons juſqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils ſont indignes de votre attention. Les Ruſſes pillent ſelon leur coutume en Siléſie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, & nous ne faiſons pas grand'choſe. Que votre imagination n'aille pas trop vîte. Vous allez dire : on ſera ſans doute ſur le point de convenir d'un armiſtice. Rien moins que cela. Je vous aſſure qu'il y a moins d'apparence à préſent que jamais à toute ſuſpenſion entre les parties belligérantes, ſoit François & Anglois, ſoit Pruſſiens & Autrichiens, ſoit Suédois, cercles, &c. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du Prince Ferdinand, la priſe de Pondichéri & des Antilles n'a amolli en rien l'eſprit belliqueux de la cour de Verſailles. Notre campagne traînera ſelon les apparences, & il eſt à croire qu'elle ne deviendra ſérieuſe que vers l'automne. Faites des vœux à la Fortune pour qu'elle nous ſeconde. Ce ſera l'épée & non la plume qui amènera les choſes à la pacification générale. L'épuiſement d'argent fera ce que la raiſon & l'humanité auroient dû faire. Le combat finira faute de combattans; enfin on

verra du nouveau, & je crois presque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrois vous fournir des nouvelles plus agréables ; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court ; travaillez tranquillement sur Plutarque, & soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

LETTRE CXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 29 Août, 1761.

JE vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M. que malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé. C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce que je suis convaincu que tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée : s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous avez celle des lumières & de la bravoure de vos troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois les Romans avec des armées qui étoient bien inférieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéri les finances sont dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont supprimé les jetons de l'académie françoise. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaisantes,

dont Paris a d'abord été inondé ; il y en a une où l'on dit que l'académie doit députer deux orateurs pour aller haranguer les ambaſſadeurs de Ruſſie & de Suède, & les prier de rendre aux enfans d'Apollon, ſur les ſubſides que la France paye à leur ſouverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, ſi utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un ſi grand dérangement dans les finances peut s'accorder avec le ſyſtême guerrier de la cour de Verſailles. Que fait la flotte angloiſe ? Elle devroit être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand miniſtre (d'Argenſon la bête) je place ici un vieux proverbe : Il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud. Si tant eſt qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois ſérieuſement les négociations, rien n'eſt capable de leur donner plus de poids qu'une ſeconde entrepriſe comme celle de Belle-Iſle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition ſecrète ; cependant nous voilà au mois de Septembre, & elle eſt toujours dans le port. J'eſpère que cette expédition ſecrète ne le ſera pas autant que celle de l'annee paſſée, qui devoit ſe faire approchant dans le même temps, & dont perſonne n'a jamais rien appris. V. M. ſaura mieux que moi pluſieurs petits avantages que le Prince Ferdinand & le Prince votre neveu remportent tous les jours ; ainſi je ne lui en parlerai pas.

Mr Joyard, votre maître d'hôtel, ne ſachant com-

ment s'adresser à V. M., est venu chez moi me prier de lui marquer qu'il avoit encore quelques biens à Lyon qu'il voudroit aller prendre, pour les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudroit pour terminer entièrement ses affaires, & comme il trouve à la foire de Leipsic des occasions favorables pour son voyage, il auroit une obligation infinie à V. M., si elle daignoit lui en accorder la permission. V. M. le connoît depuis près de vingt-huit ans, & elle sait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au-delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous savez sans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers, & qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice ; cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs dans la décadence de l'empire d'orient disputoient sur des questions théologiques dans le temps qu'on leur enlevoit l'Egypte & l'Arménie.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 12 Octobre, 1761.

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. par la voie du Commandant de Glogau. Je ne sais si elle aura re-

çu ma lettre. Je lui aurois écrit de nouveau, ſi je n'avois voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvois ajouter foi. Lorſque j'ai ſu qu'elle étoit véritable, je me ſuis dit à moi-même ce que je voudrois que vous vous diſſiez pour vous conſoler : c'eſt que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un Dieu, & qu'après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher, ni prevoir des choſes qui paroiſſent abſolument impoſſibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde perſonnellement dans la perte de Schweidnitz ; mais comment une garniſon a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps dans une ville qui médiocrement défendue doit tenir trois ſemaines de tranchée ouverte ? Je ne condamne perſonne, parce que je ne ſuis inſtruit que par des bruits publics & par le rapport de pluſieurs ſoldats de la garniſon de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de ſe ſauver & qui ſont venus à Berlin. Mais quand je penſe qu'avec deux bataillons de milice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes, & ſoutenu deux aſſauts, & qu'enſuite de cela je vois Dreſde pris ſans tirer un coup de canon, douze mille hommes ſe rendant priſonniers à Maxen, & le Général Wunſch qui avoit percé, obligé de retourner ſur ſes pas par l'ordre de ſon général, Schweidnitz enlevé dans deux heures, Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus ſi extraordinaire la façon dont les Anglois ont agi avec l'Amiral Bing. Je le répète encore, je ne juge perſonne, parce que

j'ignore la cauſe des événemens; mais celui de Schweidnitz eſt ſi extraordinaire, qu'il eſt impoſſible que tous vos véritables ſerviteurs n'en ſoient outrés de douleur. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il eſt bien mortifiant que vous ſoyez occupé toutes les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, & la jonction du Général Platen avec le Duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un ſeul chariot de bagage, ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen! Les Autrichiens qui étoient à Halle ſe ſont retirés cu par-deſſus tête à l'approche du brave Général Seidlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du Prince Henri, qui s'eſt conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de Mr de Turenne, & qui nous a toujours fait aſſurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les François ſe ſont préſentés de nouveau devant Wolfenbuttel & ils bombardent cette place; ils ont fait en Oſt-friſe des cruautés & des exactions cent fois pires que celles des Coſaques. Le Prince Ferdinand a détaché un corps pour les chaſſer du pays de Bronſwic. Les Anglois ayant rappelé leur miniſtre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a reſté tranquillement toute la campagne dans les ports de Yarmouth & de Plimouth. Il faut conve-

nir que les François se sont bien moqués des Anglois avec leurs prétendues négociations ; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auroient pu retirer pendant la campagne de leur force maritime. Cette conduite désespère tous les partisans de la bonne cause.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 23 Octobre, 1761.

JE crois que V. M. aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une par la voie du Commandant de Glogau, & l'autre par la poste ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V. M., je suis dans une grande inquiétude que sa santé ne soit altérée par les fatigues & par cette mauvaise saison. Les François ont été chassés & battus devant Bronswic, ils en ont levé le siége & ont abandonné tout de suite Wolfenbuttel. Cette fuite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou prisonniers. C'est ce que vous saurez depuis long-temps. Les Russes marchent en Pologne du côté de Dantzic ; ils ont fait une triste figure cette année-ci, & vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées : ils étoient réduits à une

ſi grande miſère dans les derniers temps auprès de Colberg, que leurs Coſaques venoient demander du pain pour l'amour de Dieu à nos poſtes avancés.

Mr de Verelſt, qui a eu le malheur de perdre ſon fils unique, a demandé aux Etats généraux la permiſſion d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il paſſeroit par Magdebourg, pour prendre par la voie de Mr le Comte de Finck les ordres dont elle voudroit le charger. Il ſeroit déjà parti depuis près de trois ſemaines; mais l'utilité dont il pouvoit être à Berlin, s'il étoit arrivé quelque accident, l'a déterminé à différer ſon voyage, & il ſéjournera encore ici juſques vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne ſaurois, lorſque je parle de ce miniſtre à V. M., lui en dire aſſez de bien; c'eſt le plus galant homme qu'il y ait au monde, & chaque moment le rend plus cher & plus reſpectable aux citoyens de Berlin.

Je ſouhaiterois pouvoir dans le temps préſent vous voir plus tranquille; mais je ſens bien que la campagne n'eſt pas encore finie en Siléſie, & qu'il n'y aura que la rigueur de la ſaiſon qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrein ordinaire; conſervez votre ſanté & tout ira bien à la fin, malgré la fureur & l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans ma dernière lettre, vous n'êtes pas un Dieu, & il falloit l'être pour prévenir l'aventure de Schweidnitz; d'ailleurs votre campagne eſt ad-

mirable, & l'armée Russe est aussi délabrée que si elle avoit perdu la plus grande bataille; le reste se réparera, & votre génie m'en est le garant.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

Sans date.

LA Discorde vint auprès d'Amate & lui empoisonna le cœur; elle s'éveilla furieuse contre Enée.

Vous voyez bien qu'il ne suffit pas de se battre, & qu'il est plus difficile de réduire de méchantes femmes que des hommes vaillans. Je désire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, & si nous faisons des efforts, il faut l'attribuer à la nécessité.

Vous pourrez vous amuser encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui se passe sur la montagne de l'Apallache & de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'esclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut subjuguer. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux me trouver dans le parterre que de représenter sur le théâtre; mais puisque le sort en est jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui retiré dans le temple du sage, &c.

Je suis, &c.

LETTRE CXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 3 Novembre, 1761.

JE fuis bien éloigné de croire que les événemens particuliers n'influent pas infiniment fur le général des affaires ; mais depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une maxime du Télémaque de Mr de Cambray, pour en faire la bafe & le fondement de ma façon de penfer. "*Avant que les accidens fâcheux arrivent*, dit Mentor, *il faut tout mettre en œuvre pour les prévenir ; quand ils font arrivés, il ne refte plus qu'à les méprifer.* Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penfer, c'eft que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été fuivis des plus heureux événemens. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne efpérance, & s'il ne vous reftoit que dix hommes & de la fanté, je ne perdrois point l'efpoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande furprife, lorfqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers autrichiens, prifonniers à Magdebourg, dont on a découvert les confpirations ; cela eft épouvantable. Comment eft-ce que des officiers qui ont donné leur parole d'honneur, peuvent y manquer auffi indignement ? Enfin, fi tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg difent, eft bien véritable,

il y a de quoi faire de sérieuses réflexions sur la police & sur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de Mr de Soubise est enfin entrée en quartiers d'hiver. Il a renvoyé en France cinquante-cinq escadrons & vingt-deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, & l'on parle encore de la construction des bateaux plats ; tout cela me paroîtroit encore plus plat que les batteaux, si Mr P. . . avoit voulu rester dans sa place. En attendant les Anglois vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir se servir de la grosse garnison qu'ils sont obligés d'y tenir ; toutes les gazettes de Londres assurent cette nouvelle. Je ne sais ce que fait Voltaire ; il a publié une lettre pour prouver qu'il étoit très-bon chrétien & qu'il alloit exactement à la messe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques ; son dernier ouvrage sur la Russie est entièrement tombé.

A propos d'ouvrage. J'ai discontinué depuis plus de deux mois ma traduction de Plutarque, que je reprendrai bientôt, & j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philosophe grec qui nous reste, appelé *Ocellus Lucanus* ; il a fait un ouvrage sur la nécessité de l'éternité du monde ; il vivoit longtemps avant Socrate, Platon, Aristote, &c. Son ouvrage est court, mais excellent : j'y ai joint, sous le prétexe d'éclaircir le texte, plusieurs dissertations qui ne feront pas rire les ennemis des philosophes. Ce qui m'a engagé faire cet ouvrage, que j'aurai

l'honneur d'envoyer à V. M. imprimé, dans ſept ou huit jours, c'eſt la mauvaiſe humeur où pluſieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps; il n'y a pas de mois qui n'ait vu paroître cette année quelque libelle contre les philoſophes; entre autres il y en a un intitulé l'*Anti-Sans-Souci*, qui eſt un gros volume digne d'être ſorti de la plume d'un fiacre. Je voudrois bien que vos ennemis militaires fuſſent auſſi mépriſables que vos ennemis littéraires; leur grand cheval de bataille c'eſt l'ouvrage de la Mettrie; mais loin de vouloir le ſoutenir, lorſque je ſuis venu à cet article, j'ai pris le parti de prouver que la Mettrie n'avoit jamais parlé ni penſé comme les philoſophes, mais qu'en beaucoup de choſes il avoit donné dans les mêmes travers que les théologiens, & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que je le prouve ſans réplique. Au reſte j'ai tâché d'écrire mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été poſſible, & j'eſpère que tout homme qui ne ſera pas bête ou fanatique, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut ſuivre les ſentimens d'Epicure & être un très-galant homme & fort utile à la ſociété. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, & je la prie de vouloir excuſer les fautes qu'elle y trouvera en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cauſe.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 12 Novembre, 1761.

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Que le grec & le latin que V. M. verra dans cet ouvrage, ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarrasser ceux qui n'entendent pas ces langues; tous les passages cités sont fidellement traduits, & le sens est toujours lié indépendamment des citations grecques & latines. On peut lire cet ouvrage en françois, sans trouver aucune interruption, & avec la même facilité que s'il n'y avoit ni grec ni latin.

J'ai tâché de prouver, & de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des véritables philosophes épicuriens est infiniment meilleure que celle des théologiens; que toutes les prétendues raisons philosophiques par lesquelles ils prétendent expliquer la nature divine & celle de l'ame, sont des ballons enflés de vent. J'ai admis les vérités de la religion, parce qu'elles étoient révélées; je rendrai bon compte de cette révélation dans ma traduction de Timée de Locres, & je la tirerai au clair. Mais en détruisant tous les raisonnemens des théologiens, il falloit, pour ne pas faire crier les fana-

tiques & les imbécilles, ne pas toucher à la frêle ressource de la révélation, & je m'en suis même servi avantageusement pour détruire toutes les objections philosophiques des dévots. J'ai déjà mandé à V. M. ce qui m'a fait entreprendre cet ouvrage; j'ai été indigné des libelles que les jansénistes répandent à l'envie des uns des autres contre les philosophes, & surtout contre ce qu'ils appellent la *société prussienne.* Le maussade & ridicule ouvrage intitulé l'*Anti-Sans-Souci* a achevé de me mettre de mauvaise humeur, & j'ai voulu une fois pour toutes démasquer un tas de faux dévots & de scribes mercenaires qui méritent d'être l'opprobre de tous les honnêtes gens. J'ai été obligé d'abandonner la Mettrie; c'est un enfant perdu qu'il m'a fallu sacrifier dans le combat; mais s'il est devenu une victime nécessaire, j'ai bien arrosé son tombeau du sang des théologiens; & j'espère qu'à l'avenir on ne dira plus avec l'auteur des Nouvelles Ecclésiastiques, qu'on peut juger de la façon de penser du philosophe de Sans-Souci & des gens de lettres qui l'approchent, par les ouvrages du médecin la Mettrie.

Je n'ose me flatter que mon ouvrage puisse mériter l'estime de V. M.; je connois trop ses lumières & la foiblesse de mes talens. Mais enfin, en faveur de mon zèle pour la bonne cause, j'espère qu'elle sera indulgente & qu'elle me pardonnera les défauts qu'elle n'appercevra que trop souvent dans mon livre. Ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est que vous me jugiez, Sire, non sur mon ouvrage,

mais sûr la volonté que j'ai eue en le faisant. J'ai l'honneur, &c.

P. S. Je prie V. M. de lire le discours préliminaire pour prendre une idée d'Ocellus & de sa philosophie.

LETTRE CXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 24 Novembre, 1761.

J'AI lu vos vers avec admiration, & vous me les avez envoyés dans un temps où il ne falloit pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac, qui me laisse à peine l'usage de la pensée; mais je prends patience, & lorsque je souffre ou que je languis je répète ces vers :

> Quoi! vous ne voyez pas qu'ici-bas la souffrance,
> Sans connoître de rang, de roture ou naissance,
> Atteint un criminel, ainsi qu'un innocent?
> Chacun s'y voit sujet, & nul n'en est exempt.

Je puis assurer V. M. qu'à mon gré & selon mon frêle jugement je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force & plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur, car

car c'eſt un véritable ſecours dans tous les événemens de la vie.

Je penſe bien, ainſi que V. M., que tous ces anciens philoſophes grecs ont été de très-mauvais phyſiciens; mais voulant donner, dans les diſſertations que j'ai jointes à ma traduction, une idée des différentes opinions des philoſophes, en montrant la foibleſſe des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avoit peu de raiſon de croire la tranſmutation des élémens; mais les épicuriens parmi les philoſophes anciens nièrent cette prétendue tranſmutation, & Boerhaave en prouve de nos jours l'impoſſibilité par les plus curieuſes expériences chimiques; & cela fait le ſujet de la note où j'examine le ſentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne ſuis preſque jamais. V. M. verra que j'ai préciſément dit dans la diſſertation ſur l'éternité du monde ce qu'elle auroit ſouhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes diſſertations, elle verra que je n'ai pas fait la ſauce pour le poiſſon, mais que j'ai cuit le poiſſon pour avoir le prétexte de faire la ſauce. Paſſez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduiſant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la ſanté de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'étoit répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'eſpère que vous

prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les préſens que vous envoyez à la Porte Ottomanne. On ne peut rien faire de plus riche, de plus ſuperbe, & en même temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette point les ſommes que peuvent coûter ces préſens, qui ſûrement ſont plus conſidérables que ceux que la France donne dans cent ans.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 8 Décembre, 1761.

LE conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer eſt bien écrit & bien verſifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, & l'habile artiſte à qui il appartient, en jouera encore parfaitement & ne ſouffrira pas qu'on coupe les autres; c'eſt de quoi je ſuis très-aſſuré; & ce n'eſt pas ſa faute ſi l'on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien ſont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns & les autres ſont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paroiſſent pas corrects.

J'ai vu George & Auguſte, & le Czar, prince atroce.

J'ai vu George & Auguſte, &c. il y a là une eſpèce d'hiatus; *George &* va fort bien, mais *& Auguſte*, malgré le *t* qui ne ſe prononce pas dans le mot, forme une eſpèce d'hiatus; c'eſt là le défaut condamné par Boileau :

> Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
> Ne ſoit dans ſon chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jéruſalem. Ce n'eſt pas à un petit ſcribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les myſtères du ſanctuaire ſont connus; mais il me ſemble que ce vers devroit être changé; voici l'autre endroit où je trouve à redire : il ne s'agit point de poëſie, mais de la conſtruction grammaticale :

> Quoi ! ne voyez-vous point qu'ici-bas la fortune
> Reſpecte ni vertu, ni pouvoir, ni naiſſance ?

Il faut abſolument *Ne reſpecte ni vertu*, &c. la ſuppreſſion de *ne* eſt une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus auſtère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien, qui ſelon mon foible jugement eſt la meilleure choſe que vous avez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il eſt arrivé ici une affaire dont le récit vous amuſera peut-être : Porporini a été accuſé par une fille de lui avoir fait un enfant; il a été condamné

en juſtice à payer à cette fille cent écus & à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris & qu'il fait élever chez lui, & a été remercier ſes juges de ce qu'ils avoient eu la bonté de réparer le dommage que lui avoient fait les chirurgiens de Veniſe. Cette aventure fait rire toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de paſſer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il eſt dans la joie de ſon cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le Commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme porté de la meilleure volonté m'a écrite. J'aurois mandé à V. M. tout de ſuite l'original de cette lettre; mais comme il me paroît que les poſtes ne ſont pas extrêmement ſûres, j'ai mieux aimé prendre la voie du Commandant. Si V. M. ne croit pas avoir beſoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui ſont véritablement affectionnés, & cette perſonne eſt digne de louange à cet égard. Quoique je ſois aſſuré que V. M. n'a aucun beſoin de l'offre de cet homme, je penſe qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieuſement par le Commandant; car l'on ne ſait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines, & la perſonne dont je parle à V. M. s'eſt conduite cet été dans une ou deux ſituations qui paroiſſoient déli-

cates, avec l'approbation & à la grande satisfaction de tous les citoyens, & surtout de quelques-uns des plus utiles à l'état. V. M. aime la vérité, & ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connoît lui être dévoués de cœur & d'ame, lui parlent sincèrement. Ainsi, Sire, je sais que V. M. ne désapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je pense à ce sujet.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 29 Décembre, 1761.

J'AUROIS eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M.; mais j'ai cru que je n'aurois jamais plus ce bonheur. J'ai eu une inflammation causée par mes maudites crampes, & l'on a cru pendant trois jours que j'étois hors de toute espérance. A la fin après quatre saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, & une légère médecine quand le mal a été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avois regardé comme un conte ce que l'on débitoit sur l'action affreuse de Warkotsch & du prêtre catholique; mais quand j'ai vu la citation de ces deux misérables dans les gazettes, que j'ai appris qu'ils avoient été arrêtés tous les deux, & qu'on les

avoit laiſſé échapper, je me ſuis écrié, O Fréderic ! comment êtes-vous ſervi, pendant que vous ſervez ſi bien vos ſujets & la patrie !

Gottſkowſky eſt venu chez moi me parler de ſon affaire. Il eſt fort triſte, parce que ſon crédit paroît ſouffrir beaucoup de l'aventure qui lui eſt arrivée. Il m'avoit prié de vous écrire à ce ſujet, mais ma maladie eſt venue pendant ce temps. Il me paroît par les raiſons qu'il m'a dites qu'il eſt innocent, & qu'il étoit véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligeroit par le dérangement qu'elle lui cauſe d'abandonner une partie de ſes fabriques : je lui ai dit de bien ſe garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponſe ; il m'a promis qu'il ne prendroit aucun arrangement juſqu'alors.

Les Anglois, par les manœuvres qu'ils font, trouveront le ſecret avec trois cent ſoixante vaiſſeaux de guerre de laiſſer ſortir huit miſérables vaiſſeaux & ſix frégates du port de Breſt, qui les empêcheront de prendre la Martinique : il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui ſe mêle de toutes ces affaires. Le ſeul chagrin que j'avois ſi j'étois mort il y a dix jours, c'étoit de ne plus vous revoir, & ma conſolation étoit de quitter un monde auſſi abominable & auſſi inſenſé. J'en dirois davantage, mais la foibleſſe dont je ſuis encore m'en empêche. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 30 Décembre, 1761.

LA foibleffe m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des chofes dont je ne puis croire qu'elle foit véritablement inftruite. La douleur où je fuis de voir comment vous êtes fervi, me rend la vie à charge. Vous connoiffez, Sire, mon zèle pour vous ; jugez donc de l'amertume dont mon cœur eft rempli, quand je fuis convaincu & que je vois de mes yeux que toutes les fottifes qui nous ont fait perdre Colberg & la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaifes manœuvres des gens en qui nous avions ici toute notre efpérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le Prince Henri eût envoyé une des fiennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au fecours de l'autre & lui mène douze mille hommes fans convoi, qu'il pouvoit prendre très-aifément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie ; il s'enfuit de cela que le lendemain arrivé à Colberg il eft obligé de repartir avec fon corps, pour aller chercher à manger ; il fe laiffe couper, perd chemin faifant le corps de Knobloch, & eft caufe que ce Général eft fait prifonnier. L'autre, qui étoit refté devant Colberg, fait encore pis ;

il abandonne ſes retranchemens ſans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer ; il laiſſe les priſonniers ruſſes dans Colberg, pour achever d'y conſumer les proviſions ; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, & enfin, pour couronner l'œuvre, il ſe laiſſe enlever à Stargard trois eſcadrons & les timbales du régiment. Je ne dis ici à V. M. que ce que tous les officiers & ſoldats du corps qui eſt ici publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont eſſuyées, ils ſont tous pleins de bonne volonté ; ce n'eſt pas le courage qui leur manque, ni le zéle pour le ſervice de V. M. Oh ! que vous avez bien eu raiſon, Sire, de m'écrire pluſieurs fois dans vos lettres que ce ne ſeroient pas les bras qui nous manqueroient, mais les têtes ! Jamais prédiction malheureuſement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut ſe réparer. Le grand article c'eſt la ſanté de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une groſſe fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez eſſuyée, comment cela peut-il être autrement ? J'eſpère que la chaleur & la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi pour l'amour de Dieu des nouvelles de votre ſanté. Quant à moi, je commence à me remettre un peu, & eu égard à la douleur dont mon cœur eſt pénétré, je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 19 Janvier, 1762.

JE viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer; elles sont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de suite, & j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux, mais dont l'un me paroît foible, & l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir, car il n'a été inventé que dans le premier siècle du christianisme. Le premier de ces vers est dans Othon & le second dans Caton.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paroît prosaïque; d'ailleurs il seroit plus correct de dire *Au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouveroit pas; cela est très-aisé à changer. Quant au second vers, il est très-beau:

Oui, glorieux martyr de Rome & de ses lois. . . .

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton: c'est un terme né dans les persécutions que souffrirent les chrétiens. On peut bien s'en servir

aujourd'hui, parce que l'usage l'a établi; ainsi l'on dira, il est le martyr de la dureté d'un tel, il est le martyr de son entêtement, &c.; mais dans la bouche de Caton ce mot ne me paroît pas bien placé, surtout quand c'est Caton qui parle, & qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus sévère a pu me fournir sur deux pièces véritablement excellentes, & très-bien versifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au sujet de mes prédictions de Leipsic: elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce soit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laisse emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je suppose qu'il eût été attaqué dans les formes & qu'ayant huit mille hommes de garnison, il en eût perdu cinq à la défense de ses ouvrages extérieurs, ne mériteroit-il pas d'être puni, si ayant encore trois mille hommes il rendoit sa place avant que la brêche fût faite au corps de la place? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il étoit trop foible pour garder ses ouvrages extérieurs? Non, cela est inconcevable, qu'un homme se laisse forcer derrière un rempart flanqué de bastions, avec un bon fossé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que sûrement je n'avois pas prévu & que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commissariat de la Poméranie;

elle doit être cent fois mieux inſtruite que moi, ainſi je n'ai rien à dire ; mais ce commiſſariat n'étoit pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avois moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligeroit moins ; mais je meurs de douleur quand je vois que les ſoins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes & glorieuſes choſes que vous faites, ſont détruites ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de ſavoir que vous vous portez bien ; pour la crainte des ennemis je n'en ai aucune, & je reſte toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglois & les Eſpagnols ; j'en ſuis bien aiſe, & je crois avoir de bonnes raiſons pour cela. Les Anglois n'ont plus de paix particulière à faire, & Dieu ſait à la longue ce qu'ils auroient pu conclure, ſéduits par les ceſſions que leur offroient les François ; d'ailleurs avec deux cents vaiſſeaux ils ſont reſtés les bras croiſés toute la campagne paſſée & ſe ſont laiſſés duper & amuſer par le miniſtère de Verſailles, qui cherchoit à faire ſon traité avec les Eſpagnols. Je crois qu'ils penſeront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que vous leur devenez actuellement pour le moins auſſi néceſſaire qu'ils vous le ſont, & cela par cent mille raiſons que V. M. connoît ſans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit ſolitairement, je n'en doute pas ; mais certainement ſi elle reſſemble à un chartreux, je puis bien dire que je ſuis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne ſuis pas ſorti une ſeule fois de mon appartement. Heureuſement je ſuis fort bien logé, & j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes angloiſes que je me fais traduire, & des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 25 Janvier, 1762.

VOTRE dernière lettre a augmenté mon inquiétude ; & les embarras dont je vous vois pour ainſi dire accablé, me font craindre qu'à la fin votre ſanté ne s'altère entièrement ; mais la nouvelle que vous aurez reçue ſans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, vous aura convaincu que la Fortune changera à la fin ſes rigueurs & qu'elle vous favoriſera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la diſcorde. Cette nouvelle nous a tous ſurpris, d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y atten-

doit; on l'avoit débitée tant de fois fauffement, qu'on croyoit quand on l'apprit ici que c'étoit un conte.

Le Général Seidlitz a fait deux mille prifonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'Empire; cela vaut mieux que des prifonniers autrichiens, puifque c'eft prefque autant de recrues que de prifonniers.

Il y avoit long-temps que je foupçonnois les horreurs & les perfidies dont me parle V. M; mais enfin quand les maux qu'on a voulu nous faire n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on auroit à les craindre pour l'avenir, & je vois les chofes dans une fituation où il eft impoffible que la mauvaife volonté de certaines gens puiffe avoir lieu, du moins pour le préfent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer, & que je ne penfois pas encore fi prochain. J'ai eu l'honneur de le dire fouvent à V. M.; tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouiffe d'une bonne fanté & qu'elle puiffe agir.

V. M. faura fans doute que les François doivent avoir remis le 6 de Décembre Port-Mahon entre les mains des Efpagnols. S'il leur prenoit fantaifie aujourd'hui de faire la paix, qu'auroient-ils à donner en échange aux Anglois? Je ne vois aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes ou amélioré leur état préfent.

On a découvert que l'Envoyé de Danemarck ſavoit trois jours plutôt la mort de l'Impératrice de Ruſſie que l'on ne l'a appriſe par tous les courriers qui ſont arrivés ici, dont le premier ne vint que le Mardi matin ; & le Dimanche auparavant l'Envoyé dit à quelques perſonnes : Il eſt mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. On eut beau le preſſer, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

IL eſt vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux ſe ſuccèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels & d'affreux, qu'il falloit bien que quelqu'autre choſe vînt y apporter quelqu'adouciſſement. Cependant reſte à voir juſqu'où nous pourrons porter nos eſpérances. J'ai été ſi malheureux dans toute cette guerre & par la plume & par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occaſions, de ſorte que je n'en crois plus que mes oreilles & mes yeux uniquement. Je pourrois compoſer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueroient pas, & cela pour

s'être laiſſé emporter par leur imagination & avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu & circonſpect. O que l'expérience eſt une belle choſe ! Moi qui étois étourdi dans ma jeuneſſe comme un cheval qui bondit ſans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Neſtor ; mais auſſi ſuis-je griſon, rongé de chagrin, accablé d'infirmités, & bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon eſt fauſſe, mon cher, de même que celle des 2,000 priſonniers du Général Seidlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de villes : nous en avons ici également. Quand on remonte à leur ſource, on les perd comme les origines des grandes maiſons. C'eſt à préſent le moment pour les forgeurs de contes & les fabricateurs de nouvelles : pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reſte peut être croyable, & bien peu de particuliers ſauront débrouiller la vérité traveſtie en paſſant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter ; le moyen, mon cher, quand on eſt houſpillé comme je le ſuis ? Des oiſeaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne ſont pas plus agités & plus maltraités que je ne l'ai été juſqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher ; dès que j'aurai quelque nouvelle adouciſſante, conſolante & reſtaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros ; mais ſi le contraire arrive, je vous le dirai de même.

Puiſſé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

Sans date.

JE ne ſuis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis: ma fièvre m'a quitté, & je ſuis à préſent tout comme un autre. Votre imagination vous repréſente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive & moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers & malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'eſt pas finie; on me nourrit de belles eſpérances, & il me faut des effets; cependant vers le 10 je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyſe & les prophètes. Tout va bien en Ruſſie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles poſitives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci eſt pour moi une école de patience où ma vivacité s'eſt éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'eſt uſée avant le lumignon, tout au plus ſerois-je bon à faire un chartreux. Voyez après cela à quelle ſauce vous me mettrez, ſi la paix ſe fait jamais; à broyer les couleurs pour la Marquiſe, ou à copier des notes

pour votre viole de gambe. Enfin tranquillisez-vous, mon cher ; que ma santé ne vous inquiète plus, & mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, surtout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

Sans date.

JE vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan est en marche pour Jassy à la tête de cent mille Tartares ; il m'envoie un secours de vingt six mille hommes ; les Turcs sont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été assez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Russes, & pour armer ces deux puissances contre la maison d'Autriche. L'ouvrage n'étoit pas facile, & il a fallu concilier comme on a pu des intérêts si différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà ; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, & si la Providence y consent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait & m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, & soyez sûr que dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un

mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'eſt un grand événement & qui doit laiſſer à la poſtérité au moins pour un demi-ſiècle des veſtiges de cette guerre obſtinée & cruelle. Réjouiſſez-vous, mon cher; déſormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet & Août ſeront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix, & à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'eſt pas en état de mander ſouvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaiſir, perſuadé comme je le ſuis de la part que vous prenez à ce qui me regarde & à la proſpérité du pays que je gouverne. Je vous embraſſe, & je me flatte ſérieuſement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

LETTRE CXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 2 Février, 1762.

V. M. peut bien penſer quelle doit avoir été ma joie en recevant ſa lettre: c'eſt le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été perſuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iroient en

fumée; mais je craignois qu'avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable le calme est revenu, & je connois trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être assuré que vous profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu sans exagération depuis six heures trente fois votre lettre, & avant que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui par sa foiblesse ne peut pas encore soutenir tout à fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir, je n'aurois pas répondu d'elle. Oh! si j'avois à présent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirois de choses! Il s'en présente tant à mon esprit, que je crois que je pourrois en faire un gros volume in-folio. Je voudrois bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore besoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je ressemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie & la mort, ont peine à se persuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entièrement à cette

joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terreſtre les plaiſirs que les dévots ſe promettent dans le céleſte. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang des bienheureux & de me canoniſer tout vivant, choſe que tous les papes du monde ne ſauroient faire.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 12 Février, 1762.

J'ATTENDS la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Meſſie, & à vous dire le vrai, j'ai grand beſoin d'un peu de conſolation; le bâtiment croule de tous côtés, je ſuis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, & ſi je n'étaye pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurois beſoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agiſſent il faut un peu de gaieté. J'eſpère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans preſque tous les papiers publics que vous penſez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambaſſadeur où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je penſe qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour

faire accroire à certaines gens que vous ne les affifterez pas s'ils viennent à fe declarer, & que vous avez offert de vous accommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie font venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'eft Mr Sulzer, excellent citoyen, & Suiffe de nation, puiffe faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y régler quelques affaires domeftiques. Ce Mr Sulzer eft après Mr Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie; il eft grand littérateur & bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un fou de penfion de l'académie; il s'eft pourtant fagement foumis au réglement que nous avons fait à l'académie, que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner fans une permiffion de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot fur cet article; car nous ferions une perte irréparable, fi cet homme, qui n'a point de penfion, difoit qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, & ma lettre eft bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de fon ame. Je voudrois pouvoir, s'il m'étoit poffible, vous parler un peu littérature; mais dans le moment préfent j'en raifonnerois comme un homme qui n'a pas le fens commun.

J'ai l'honnneur, &c.

LETTRE CXXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 16 Février, 1762.

VOUS faites des miracles auffi grands que ceux du Meffie. Votre lettre a produit fur moi le même effet que les paroles du Seigneur fur le paralytique, *Prends ton lit, vas-t'en & marche.* J'étois couché avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me fuis habillé, j'ai fauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre, & je me porte à merveille: pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'efprit. En vérité vous êtes tout à la fois le plus grand roi & le plus grand apothicaire de l'Europe; vos poudres & vos émulfions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne & moderne.

Si la diverfion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la Fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant fix ans; fi elle n'a pas lieu, la paix avec les Ruffes & les Suédois eft un fi grand bien, qu'elle nous fera fupporter patiemment le défaut de ce fecours, dont je fens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne efpérance pour la diverfion, c'eft que les Autrichiens commencent à la craindre férieufement, & je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous fongez à conclure

la paix avec eux : je ſuis convaincu qu'ils veulent ſe ſervir du ſtratagème d'une paix prochaine, pour éviter la diverſion.

L'Envoyé de Danemarck, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une aſſez triſte mine : il s'eſt efforcé de répandre partout qu'il n'étoit point queſtion de paix entre les Ruſſes & les Pruſſiens ; & quand il a vu arriver les priſonniers de Magdebourg, il a ſoutenu hautement à tous nos miniſtres d'état, que c'étoit un ſimple échange de priſonniers, qui n'étoit que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le Général Willich. Nos bons Berlinois ont été aſſez ſimples pour le croire, & les pauvres gens étoient tous affligés. Le Comte de Reuſs vint chez moi tout conſterné me raconter les diſcours du Danois. J'avois reçu une heure auparavant la lettre de V. M. & je l'aſſurai, ſans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tous les diſcours du Miniſtre de Danemarck, & que je lui garantiſſois que nous aurions ſurement la paix avec les Ruſſes & les Suédois. La joie eſt revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom paſſe en bénédiction de bouche en bouche ; & vous devez vous bien porter, car depuis vingt quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre ſanté. Les officiers ruſſes qui ont paſſé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des Pruſſiens ; ils ont été régalés magnifiquement pendant trois jours dans pluſieurs maiſons, où l'on a largement bu à votre

ſanté & à celle de l'Empereur Pierre III, que Dieu béniſſe & faſſe proſpérer ! Puiſſent tous ſes ennemis, ainſi que les vôtres, mourir de dépit & de honte de voir leur odieuſe cabale détruite dans un moment, & puiſſent-ils encore eſſuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait eſſuyer à tant d'honnêtes gens ! Ce que je dis là n'eſt pas trop philoſophe, mais il n'y a philoſophie qui tienne.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Sans date.

JE vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à preſent exactement ſaiſi la ſituation où ſont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, & vous voyez que votre miniſtre de Danemarck n'eſt qu'un ſot. Nous avons actuellement ici un Ruſſe, le même qui, comme courrier, a paſſé par Berlin ; je ſuis très-content de lui, & à moins que tous les principes du raiſonnement humain ne ſoient des abſurdités, il faut que nous faſſions la paix avec les Ruſſes & les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui eſt relatif à d'autres eſpérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous ſeroit bien dû, car depuis ſix

ans dans quelle amertume & dans quelle douleur n'avons-nous pas paſſé la vie ? Il faut de l'onguent pour la brûlure ; croyez-moi, cela eſt néceſſaire & bon. Je ſuis bien aiſe de vous avoir guéri ; ce ſera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique ; je ſouhaite que cette lettre-ci vous ſerve de nouveau confortatif & qu'elle achève de vous tranquilliſer.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me ſuis aviſé de faire ; elle ſera bientôt ſuivie d'une autre. Je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour faire des ouvrages ſérieux ; je m'amuſe aux fables. Ah ! mon cher Marquis, quand ſerai-je hors de cette maudite galère ? Je vous avoue que pilote, politique, & général héros de romans ſont les plus fichus métiers qu'on puiſſe faire en ce bas monde. Epicure avoit raiſon, ſon ſage ne devoit jamais ſe mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux ſi nous choiſiſſions notre place dans le monde ; mais le deſtin fait tout, il nous jette dans un emploi & puis il faut s'y tenir. Ecrivez-moi ſi l'on eſt bien aiſe à Berlin, & ſoyez perſuadé que je vous aime toujours. Adieu.

LETTRE CXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 1 Mars, 1762.

VOUS me demandez ſi l'on eſt bien aiſe à Berlin ? On y eſt dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune eſt médiocre régalent leurs familles, partout on vous donne mille bénédictions ainſi qu'à l'Empereur de Ruſſie, & vous devez vivre tous les deux trois cents ans, ſi les vœux que l'on fait le verre à la main ſont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent comme d'une choſe arrêtée & finie de l'union entre la Pruſſe & la Ruſſie ; ainſi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, & l'on n'eſt pas moins content, à ce qu'aſſurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être aſſurée que ſi la diverſion en queſtion a lieu dans le mois de Mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas : j'ai été deux jours à mettre aux petites maiſons, à force de gaieté. Je ſuis fort le ſerviteur de la philoſophie, mais il eſt des ſituations où Héraclite lui-même diroit avec Horace qu'il eſt doux d'extravaguer.

Je penſe bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure & que cela eſt très-bon. C'eſt le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une ſeconde fois. V. M.

penſe toujours bien, & dans cette occaſion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer eſt charmante, & écrite avec cette élégante ſimplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la ceſſion de Port-Mahon aux Eſpagnols par les François, que je mandai il y a quelque temps à V. M., & qu'elle regarda alors comme un conte, ſe vérifie : la France retirera trois millions de piaſtres de cette ceſſion.

J'avois cru juſqu'à préſent que je n'aurois jamais ſouhaité de vieillir ; mais je me ſuis trompé ſur ce ſujet comme ſur tant d'autres : je voudrois être plus âgé de ſix ſemaines.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXVI.

DU ROI.

Breſlau, 6 Mars, 1762.

LA joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'eſt communiquée à mon ame, j'ai ſenti un avant-goût de la ſenſation que j'éprouverai quand la paix générale ſera faite. Nos nouvelles de Péterſbourg ſont telles que nous les pouvons ſouhaiter ; il ſe pourroit même au moment préſent que la paix y fût ſignée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu ;

mais je ſais que les troupes marchent & qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'eſpérer que je réuſſirai. Dès que j'en ſerai plus ſûr, je vous communiquerai la ſatisfaction que ce bon événement me cauſera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux ſe diſſipent, & nous pouvons eſpérer de revoir un beau jour ſerein, brillant de rayons éclatans du ſoleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait ; j'étois plein en le compoſant de la lecture de Boſſuet & de ſes impertinentes variations, où toutes les rêveries myſtiques de l'école ſont expliquées. Fâché contre ces abſurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui paſſent leur vie à débiter ces ſottiſes. La grotte obſcure de l'orient eſt le ſujet de l'allégorie, & le tout eſt aſſez clair pour n'avoir pas beſoin de commentaire. Réjouiſſez-vous, mon cher Marquis, & ſoyez tranquille & bien portant. Le courage me revient avec l'eſpérance, & j'eſpère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, où nous philoſopherons tranquillement & ſans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous béniſſe !

LETTRE CXXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 9 Mars, 1762.

LES nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire ſont admirables, & je ne doute pas qu'inceſſamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos eſpérances. L'on n'eſt pas ſeulement joyeux à Berlin d'être débarraſſé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on eſt charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagoniſtes tout le mal qu'ils vouloient nous faire, & celui qu'ils nous ont fait. Ce ſont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, & qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On ſe prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuſer, dès que le ſimple armiſtice ou la ſuſpenſion d'armes aura été ſignée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la ſignature de la paix avec la Ruſſie; car on eſt ſi outré contre les Autrichiens & les François, qu'on ſe ſoucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte eſt charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une ſyllabe à changer. L'idée en eſt nouvelle, l'application très-juſte. J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage eſt charmant, vous y avez répandu toute la gaieté

dont votre esprit doit se ressentir dans l'heureuse situation des affaires.

Je souhaite que la diversion ait lieu, cela acheveroit de punir vos ennemis de leur audace effrénée & à laquelle ils comptoient ne mettre point de bornes ; mais ces superbes Autrichiens & ces fiers François commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avoit dans celle du 29 Février, & dans celle du 2, un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armistice entre la Prusse & la Russie. J'attends la première lettre de V. M., où elle daigne m'apprendre si je puis régaler ces Messieurs d'un petit ouvrage intitulé : Lettre d'un Baron Westphalien à un Bourgeois d'Amsterdam ? Il y a assez long-temps que je suis excédé des rodomontades autrichiennes & des gasconnades françoises.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 23 Mars, 1762.

V. M. aura sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponse à sa lettre du 6 de ce mois ; ainsi je ne lui redirai point ici combien j'ai trouvé ingénieux & d'un goût charmant son pe-

tit ouvrage en vers. Les grandes & bonnes occupations que vous avez actuellement, doivent emporter même vos momens ordinaires de loisir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choses fort plaisantes, dont vous saurez peut-être déjà la première. Le Roi de France a nommé au moment de la naissance un bâtard qu'il a eu d'une Mademoiselle de Roman, Duc de Vendôme & Prince légitimé du sang. On prétend que si cette maîtresse avoit accouché à Versailles, la Pompadour étoit renvoyée sur le champ, & que Mr de Richelieu avoit arrangé cette affaire le mieux qu'il avoit pu pour la faire réussir. Cette nouvelle vient de l'ambassadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Versailles. Le jour que le Maréchal de Broglio fut exilé, on jouoit à Paris, à la comédie françoise, Tancrède de Voltaire; il y a dans la scène 5me ou 6me du premier acte des vers dont le sens & les paroles disent à peu près : *Tancrède est un héros ; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime & connoît son mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à Mr de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet sur tout le parterre, qui les appliqua à Mr de Broglio; on frappa des mains avec excès, & força l'actrice à les répéter plusieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant-général de police de poursuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter serment qu'elle n'avoit songé à autre chose qu'à bien jouer son rôle, &

l'on a arrêté une ſoixantaine des applaudiſſans, contre leſquels on inſtruit un procès en forme. Y-a-t-il rien de plus ridicule, ſi ce n'eſt les arrêts des parlemens pour chaſſer les jéſuites & ceux du conſeil pour les protéger? Cela occupe plus Paris que la Martinique, où toutes les gazettes aſſurent que les Anglois, après avoir été repouſſés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Sans date.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'eſt une récidive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, & dont Catt pourra vous faire la deſcription. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, déeſſe de ce pays. Cependant je ne crois pas que Madame Raimon accouchant à Verſailles auroit fait chaſſer la Pompadour, parce que le Roi de France eſt un homme d'habitude, & qu'il a placé ſa confiance dans cette femme-là, qui depuis ſept ou huit ans gouverne ſon royaume à ſa ſatisfaction: & quand même cette malheureuſe feroit chaſſée, ne penſez pas que j'y gagnaſſe grand'choſe. Il s'eſt formé dans ce pays-là une

une faction saxonne qui me seroit également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès à des polissons qui ont applaudi à ce vers de Tancrède ! En vérité, tout cela est bien misérable, de même que ce contraste du conseil & du parlement pour & contre les jésuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête est si foible, que je ne puis vous en dire davantage, sinon que l'Empereur de Russie est un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

LETTRE CXL.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 26 Mars, 1762.

J'AI eu la douce satisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de suite de V. M. avec Mr Catt, qui a bien voulu contenter ma curiosité & répondre à toutes mes questions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint ! Mais j'en revenois toujours à dire : enfin, grâce au Ciel, tous ces maux sont passés, & il ne nous reste que des sujets de joie. Mr de Catt m'a dit qu'il avoit rencontré auprès de Breslau Mr le Comte de Hordt ; ainsi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront instruit de choses satisfaisantes.

J'ai lu avec un plaisir infini votre réponse à Mr

d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui puiſſe le fâcher, c'eſt une plaiſanterie ingénieuſe ſans fiel & ſans aigreur. Mais en vérité & les géomètres & d'Alembert & l'académie françoiſe, tous ces gens-là deviennent des fous. Qu'eſt-ce donc que cet eſprit philoſophique ſi vanté qui conduit à préférer Virgile au Taſſe & à débiter d'un air important & déciſif tant de paradoxes? Voilà comme, du temps de Sénèque & de Lucain, le goût du ſiècle d'Auguſte commença à péricliter.

Mr de Catt va paſſer trois jours à Wittenberg, pour parler à ſon compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipſic, étant preſſé de retourner en Suiſſe. Je félicite V. M. d'avoir une perſonne qui lui eſt auſſi véritablement attachée que Mr de Catt: elle ſe reſſouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à ſon ſujet l'année paſſée au mois d'Avril. J'avois appris bien des choſes que j'ai encore plus éclaircies dans la ſuite, qui me prouvoient combien il étoit eſſentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ſes appartemens & pour dépoſitaire de ſes papiers que des gens d'une probité connue, & qui vous fuſſent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettoit que je priſſe les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, ſi elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma ſanté, & pour faire ma cour à V. M., lorſque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une

aſſiduité qui répare le chagrin que m'a donné ſon abſence.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 29 Mars, 1762.

JE réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'eſt pas fait pour être heureux long-temps. J'étois tranquille, joyeux depuis quatre jours, & voilà que l'incertitude où je ſuis ſur l'état de votre ſanté me cauſe mille inquiétudes. J'eſpère pourtant que votre maladie n'aura point de ſuites & que ces fièvres épidémiques qui ſont à Breſlau, ſont comme celles que nous avons ici à Berlin, où preſque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours ; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guères duré que ſept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au ſujet de l'Empereur de Ruſſie, me fait un double plaiſir. Le premier, c'eſt que ſi vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'eſprit content, & cela contribuera pour beaucoup au rétabliſſement de votre ſanté. Le ſecond, c'eſt que j'eſpère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raiſon, en vous uniſſant tous les deux d'in-

térêts, comme de ſentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin & nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaiſir de vous voir tranquille ?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je ſuis. Je la prie inſtamment, ſi elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire ſavoir par un des domeſtiques de ſa chambre l'état de ſa ſanté. Je vous jure que je ne vivrai pas juſques à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du Prince de Pruſſe ; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choſes, mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous eſt excellente, par cent & cent mille raiſons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'auroit fait dans ſix mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de ſa ſanté.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 3 Avril, 1762.

VOTRE dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus

de fièvre, a achevé de me tranquillifer; car Catt étant allé à Wittenberg pour voir fon parent, je ne favois ce que c'étoit que cette fièvre, & il me venoit fans ceffe les idées les plus triftes, en penfant à celles qui avoient régné à Breflau l'hiver que j'y étois. Heureufement le Comte de Hordt, qui partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le Comte de Reufs qui me donna cette bonne nouvelle & vint exprès chez moi; je l'aimois beaucoup auparavant, parce que c'eft un bon & excellent citoyen, qui vous eft dévoué de cœur & d'ame; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, & s'il m'avoit donné cent mille écus, il ne m'auroit pas fait le quart du plaifir qu'il me fit.

Voilà la Martinique prife. Outre les avantages ineftimables de cette conquête, les fuites en font des plus utiles. Trente quatre vaiffeaux de guerre qui fe trouvent tout-à-coup en état d'agir contre les Efpagnols, & une armée de 16,000 hommes de troupes réglées; ce qui vaut une armée de 80,000 en Europe. Outre ce premier avantage, en voici un fecond auffi confidérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique; les remparts & les fortifications font prefque tout à bas, & les deux forts de Sainte Marguerite qui défendoient l'entrée du port, entièrement détruits; il n'y a rien de plus certain que cette nou-

velle, le détail de ce défaftre eft dans toutes les gazettes. Voilà le Pondichéri & le cap Breton des Efpagnols détruit, fans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglois.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer cette campagne contre les Autrichiens l'armée que nous avions contre les Ruffes, & le corps que nous oppofions aux Suédois; car d'ailleurs vous aurez pu vous apercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond fur les gens que j'ai fréquentés avec Mr d'Andrefel; ainfi n'ayant jamais fondé fur eux la moindre efpérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penfer. Je ne vois pas entièrement blanc, parce que je fais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtife ou par la lâcheté des fubalternes; & malheureufement je n'ai que trop d'exemples de cette vérité. Mais j'efpère en vos lumières, en vos talens fupérieurs; & vous fuppléerez à ce qui pourroit manquer. Vous me direz: Si le Prince Ferdinand étoit battu? Pourquoi le fera-t-il, puifqu'il a toujours battu fes ennemis jufqu'à préfent? Mais fi le Prince Henri avoit quelque défavantage? Pourquoi, étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira-t-il pas auffi bien qu'il a fait jufqu'à préfent? Mais enfin fi l'Empereur de Ruffie venoit à mourir? Pourquoi mourra-t-il? Il eft jeune, il fe porte bien, & nous ne fommes plus dans le fiècle

de la Médicis. Mais si moi Roi de Prusse j'étois battu? Si cela arrive jamais, je consens que l'on me coupe la tête.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

8 Avril, 1762.

VOUS êtes gai & de bonne humeur, mon cher Marquis, & ce ne sera pas moi qui voudrai vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penser tristement ou gaiement ne fait rien aux choses; elles vont leur train, & l'événement bon ou mauvais, il faut ensuite le recevoir, & dévorer son chagrin, si la fortune nous est contraire. Je suis à présent dans les négociations par dessus les yeux; tout va à souhait à Péterſbourg, & j'ose vous dire que ce pays dont vous n'espérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurois désiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau sabbat dans cette pauvre Europe, & ce sera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette détestable guerre. Je relis à présent l'histoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien; cela tiendra bon jusqu'au mois de Juillet; c'est une pièce de résistance qui fournit des alimens pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à présent, mon cher Marquis.

J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai réçues. Adieu, mon cher je vous embraſſe.

LETTRE CXLIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 11 Avril, 1762.

LA lettre de V. M. a fait hauſſer mes eſpérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grande qu'elle ſoit, je la trouve encore fort modeſte ; & je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne ſe ſoit pas totalement démontée depuis le mois de Février. Mais ſi ce dont vous me parlez au ſujet des gens que j'ai vus autrefois avec Mr d'Andreſel a lieu, je ne réponds plus de rien, & je ſerai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les eſprits vitaux vers les parties baſſes, & les empêcher de ſe porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaiſanterie à part, ſi jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne faſſe en moi quelque révolution trop grande. Je ſens trop la conſéquence d'un événement tel que celui que vous eſpérez, j'en vois trop bien les ſuites heureuſes, pour être véritablement tranquille juſqu'au moment que je le ſaurai ar-

rivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poëtes :

Je le ſouhaite trop pour le croire ſans peine.

Mais je vois tant de choſes bonnes d'un autre côté, que j'attends avec patience celle que je ſouhaite le plus aujourd'hui.

Vous ſavez ſans doute, Sire, que les Anglois ont pris à la Martinique trente ſix vaiſſeaux corſaires des plus conſidérables qu'euſſent les François ; la perte de cette île leur coûte d'un ſeul article trente millions de livres. On embarquoit pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caiſſes de ſucre, à ſix cents livres la caiſſe : cela fait ſoixante millions de livres de ſucre. Mettez la livre de ſucre à dix ſous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros ; vous trouverez, ſans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conſéquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus floriſſante paix. Il eſt vrai que ce ſont les ſujets du Roi de France & non pas lui qui perdent ces ſommes conſidérables ; mais la plaie n'en eſt pas moins grande pour le royaume, & elle ſaignera long-temps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottenbourg. Si V. M. ſe rappelle les jolies tapiſſeries de papier pour les chambres des officiers & des dames que je lui fis voir à Leipſic, & qu'elle veuille en employer quelques-unes, vu le bon

marché, une chambre ne coûtant guères que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinſberg, qui eſt un gentilhomme du Prince Henri, & qui eſt venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

Mr de Catt ſe porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très-ſoulagé, & qui lui promet de le mettre en état dans une douzaine de jours d'aller rejoindre V. M. & de faire la campagne ſans incommodité, pourvu qu'il veuille ſe ménager un peu, & ne plus être auſſi mauvais écuyer que Saint Paul de chrétienne mémoire.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une viſite aux Eſpagnols à la Havane, & leur emprunter à coups de canon quelques millions de piaſtres. Ainſi ſoit-il!

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 23 Avril, 1762.

JE me doutois bien, par certaines choſes que j'avois lues dans les papiers publics, des mauvaiſes manœuvres qu'on faiſoit dans une cour, où depuis le changement de miniſtère la foibleſſe paroît avoir ſuccédé à la fermeté, malgré les avantages ineſpérés

que la fortune ſemble vouloir donner à des gens qui en ſavent ſi mal profiter. J'eſpère que ſi les anciens ſujets de Mithridate ſe mettent en mouvement, tout ira à merveille, & que vous pourrez laiſſer faire à ceux qui ſe conduiſent contre toutes les règles de la politique autant de ſottiſes qu'ils voudront, ſans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promeſſes qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec Mr d'Andreſel.

J'ai prié Mr de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une choſe qui peut lui être utile, & que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne ſait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même Mr de Catt, avec qui j'ai eu la conſolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, *Avril, 1762.*

J'AVOIS oublié de remettre à Mr de Catt les deux pièces de Mr d'Alembert que V. M. m'avoit

fait la grâce de me communiquer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer : il y a dans tout cela du bon, du fingulier & du mauvais. Il eft fâcheux qu'au beau génie du fiècle de Louis XIV fuccède un efprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, & détruira à la fin le bon fens.

V. M. travaille donc fur les pères de l'Eglife? J'avois eu l'honneur de lui dire plufieurs fois qu'il ne manquoit plus à fes lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourroit difputer avec Dom Calmet & tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'Ecriture, & les remarques que je fais doivent fervir aux notes que je fais fur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'eft un fou de la première claffe que ce Timée de Locres, pas un mot de bon fens dans fes ouvrages; mais fa philofophie a fervi de bafe à celle des Pythagoriciens & des premiers chrétiens, & cela me fournit de bonnes differtations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, & je la reverrai le fachant comme les Dacier, & les Saumaife. C'eft aux chagrins que j'ai effuyés depuis dix huit mois que je fuis redevable de la connoiffance d'une langue qui fert à mon amufement. Il falloit que je mouruffe de douleur, ou que j'occupaffe mon efprit pour le diftraire des chagrins que lui caufoit cette maudite guerre. Soyez perfuadé, Sire, qu'après vous perfonne n'a été plus fenfible aux malheurs que

nous avons essuyés quelquefois. J'étois accablé par deux mortelles inquiétudes; la première regardoit le sort de tout l'état; mais la seconde, qui étoit bien plus considérable, tomboit sur votre personne. Enfin, grâce au Ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, & j'espère dans peu de mois avoir le plaisir de voir V. M. tranquille & heureuse dans le sein de la paix, goûtant un doux repos que ses veilles & ses fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je suis dans la ferme espérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de me mander, & qui m'ont causé une joie qui m'a rendu entièrement la santé.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

Breslau, 29 Avril, 1762.

Je commençois à languir comme une fleur qui n'a pas été arrosée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé & m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher Marquis, que vous travaillez sur le Nouveau Testament & moi sur les pères de l'église. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel

concert notre eſprit s'eſt-il dirigé en même temps ſur ces matières ? Je crois que nous n'en ſavons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'eſprit humain toutes les fois que je relis ces diſputes ſur des dogmes & des myſtères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous ſavez déjà, & je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve aſſez heureux pour vous ſervir comme vous le déſirez. Du côté de la Ruſſie j'attends le courrier avec le traité de paix & l'alliance de la part de la Suéde. Les médiateurs crèvent tous les chevaux de poſte, pour arriver, & ſigner tout de ſuite la paix. Ce n'eſt pas encore tout, le ſucceſſeur de Mithridate ſe met actuellement en campagne & m'envoie un grand ſecours, & ces peuples que le ſoleil regarde en naiſſant, ſont en mouvement également : les traités ſont faits, tout eſt arrangé, de ſorte que nous pouvons compter ſur l'accompliſſement de mes eſpérances. Ce ſont des nouvelles qui ſe ſont fait attendre ; mais elles ſont ſi bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'eſpère donc àpréſent avec fondement que l'année préſente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre Comte Gotter comme d'un homme à l'agonie. Hélas ! je ne retrouverai à Berlin que des murailles & vous, mon cher Marquis ; plus de connoiſſance, perſonne, & moi j'aurai ſurvécu à toute cette malheureuſe génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je

vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXLVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 3 Mai, 1762.

V. M. aura pu juger d'avance de la joie que j'aurois en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que connoissant tout le bien qui pouvoit arriver de l'orient, je n'avois jamais été persuadé que ce bonheur nous arrivât. C'est à présent, Sire, qu'il faut songer à conserver votre santé, pour achever de conduire toutes les choses à leur perfection, & venir ensuite se tranquilliser à Sans-Souci, & se refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez essuyées depuis six ans sans relâche.

Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire savoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchans sont quelquefois punis, s'ils ne le sont pas toujours. La Pompadour a perdu un œil, & l'autre aura bientôt le même sort; cette femme aura le destin d'Oedipe; c'est toujours quelque chose pour prouver la providence, quoiqu'il faudroit qu'elle eût le sort de Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les jésuites vont être entièrement détruits en

France; leurs colléges font déjà fermés & leurs biens donnés en partie aux régens qui feront chargés de l'inftruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'eft pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une eftampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée eft affez ingénieufe : tous les ordres de moines font dans un crible, que le premier préfident remue, & tous les jéfuites tombent des trous du crible, comme l'ordure du froment qui repréfente les autres ordres & qui reftent dans le crible, ainfi que le blé y demeure lorfqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un fi grand courage, que voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais auffi faire l'ouverture de la mienne ; & puifque V. M. a eu la complaifance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je fortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, & j'irai annoncer aux Nymphes & aux Dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt V. M. fur leurs bords heureux. Puiffe ce jour arriver au plutôt !

J'ai l'honneur, &c.

LET-

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Breslau, 8 Mai, 1762.

VOUS m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre estampe des jésuites; tout le monde a dit son mot sur ce sujet & nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les François sont de plaisans fous; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, & je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil & d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bâiller, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers; cela est vrai; cependant ils arriveront à la fin, & il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais: ce n'est pas une affaire; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique & dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée, & je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle soit heureuse & la dernière de celles que j'aurai à faire!

Je ſuis bien aiſe que vous alliez à Sans-Souci; mon imagination ſaura où vous trouver; je vous ſuivrai dans la maiſon & dans les allées du jardin juſqu'au parc : je dirai, à préſent le Marquis joue de la viole, à cette heure il commente le Nouveau Teſtament Grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendreſſe; dans cette allée il fait des projets de politique, & revoyant mes appartemens il ſe reſſouvient de moi. Enſuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverſe diſſiper cette illuſion agréable, & autant en emporte le vent. Ma ſituation n'eſt pas encore à l'abri de certaines nuages qui obſcurciſſent de temps à autre la ſérénité de quelques rayons qui me luiſent; cela m'inquiéteroit beaucoup, ſi je n'avois vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, & je m'imagine que quand toutes les cervelles ſe ſeront détraquées juſqu'au dernier point, la raiſon alors leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénéſie tombent dans un ſommeil profond & recouvrent leurs ſens au réveil. Que cet heureux moment ſe fait long-temps attendre, & qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant déſirée! Soit en paix, ſoit en guerre, heureux ou malheureux, abſent ou préſent, vous me retrouverez toujours le même, c'eſt à dire vous aimant & vous eſtimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, & bon ſoir, je vais me coucher.

LETTRE CL.

DU ROI.

Sans date.

JE voudrois pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à préſent il n'y a rien, ſinon que la Suède va inceſſamment faire ſa paix, comme je compte de recevoir le 20 la concluſion de celle que nous avons faite avec la Ruſſie; ce ſera auſſi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec Mr d'Andreſel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernoit Mithridate, qui me font le plus grand plaiſir; la différence qu'il y a, c'eſt que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne ſauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devois certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédeſtiné ſur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté ſoit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient & voilà tout; le compte fait, ce ſera moi qui y gagnerai. Daun & preſque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la beſogne, & ſans une bonne diverſion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu & ſoyez perſuadé de mon eſtime.

LETTRE CLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potsdam, 18 Mai, 1762.

ME voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, & j'y apprends aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du Général Beck, & fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le Prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, & si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, & que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci & que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous pourrez, pour que tous vos sujets ayent à la fin le plaisir de vous voir heureux & content après tant de traverses.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poësie & sur l'histoire. Peut-on, avec autant d'esprit & de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains

diront comme le père Canet : Point de raifon, Monfeigneur, que cela eft fage, point de raifon!

Voilà V. M. au milieu des fatigues & des dangers. Que je ferai content lorfque je l'en verrai délivrée! Quant à moi, inutile fardeau de la terre, je paffe ma vie à fouhaiter la paix, à étudier des chofes peu agréables, & à apprendre des mots.

Les jéfuites font renvoyés de la cour de France, leurs colléges entièrement fupprimés, leurs novices renvoyés ; & l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une chofe qui doit arriver au mois d'Août. Je croirois volontiers que le miniftère a découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens qui font inconnues au public & qu'on veut garder dans le filence. Il eft certain que deux jours après l'affaffinat du Roi, deux jéfuites furent mis à la Baftille, & l'on n'a plus fu ce qu'ils étoient devenus. Ajoutez à cela que lorfque Damiens vint à Paris, il fortoit de chez les jéfuites d'Arras. Que ferez-vous à la paix de tous ces infectes venimeux? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penfer à l'aventure qui vous eft arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné & puni en effigie ce miférable Warkotfch. Votre trop grande douceur me fait fouvent enrager : les méchans ont befoin d'être contenus par la crainte.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 24 Mai, 1762.

J'AI l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois ſa lettre : elle doit juger du plaiſir qu'elle m'a cauſé. Non ſeulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux paſſés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été exceſſive ; le courrier y eſt arrivé a dix heures du ſoir, & toute la nuit le peuple a été dans les rues & les maiſons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potſdam ; mais on le ſeroit encore plus, ſi on avoit le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre ſera finie. L'alliance avec la Ruſſie vaut toutes les alliances des peuples circoncis & incirconcis ; avec ce ſeul ſecours je regarde la paix comme aſſurée avant quatre mois, & ſi certaines gens tiennent leurs promeſſes & ſe mettent en mouvement, il eſt impoſſible que vous ne ſoyez pas à Sans-Souci avant le mois de Septembre. La Reine de Hongrie, à ce que diſent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, paſſe la moitié de ſa vie depuis quelque temps à prier la Vierge & l'autre à pleurer. Je ſouhaite, pour la punir des maux que ſon ambition a faits depuis ſept ans au genre humain, qu'elle

ait le ſort des ſœurs de Phaëton & qu'elle ſe fonde en eau.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLIII.

DU ROI.

Bettlern, 25 Mai, 1762.

JE me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous ſervir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, & s'il ne dépendoit que de moi, tous les événemens ſe feroient déjà arrangés de façon que je pourrois vous y joindre; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux ſix précédentes, ſoit que le nombre de ſept qui paſſe pour myſtique chez les péripatéticiens & les moines, doive être rempli, & qu'il ſoit dit de toute éternité dans le livre des deſtinées que nous n'aurons la paix qu'après ſept campagnes, il faut que nous en paſſions par là. Mon frère a bien débuté en Saxe; mais je ne ſais quels contes on fait ſur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de houſards en campagne, & ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne ſont attaquables juſqu'à préſent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin; juſqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà pensé aux moines de Siléfie; dès que j'ai appris qu'on les chaffoit de France, j'ai fait mon petit projet en conféquence, & j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenèz donc, mon cher Marquis, qu'il faut attendre que la poire foit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à préfent, après y avoir demeuré avant la guerre! de comparer l'état de profpérité où nous étions alors avec notre mifère préfente, la bonne fociété qui s'y raffembloit avec la folitude ou la mauvaife compagnie qui nous refte! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, & me rend trifte & rêveur.

Je fuis fort de votre fentiment au fujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes & des pauvretés. Blaife Pafcal, Newton, & cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force fottifes, l'un dans fes apophthegmes moraux, l'autre dans fon commentaire fur l'Apocalypfe, & celui-ci fur la poëfie & l'hiftoire. La géométrie pourroit donc bien ne pas rendre l'efprit auffi jufte qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avoit fait un axiome; ce n'eft pas même un problème, après les trois grands géomètres que je viens de citer & qui ont tous trois fi pitoyablement raifonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'eft point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met

ſur le compte de ſon imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact & vrai. Pour moi, qui ſens qu'on ne ſauroit l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poéſie & à toutes les parties des études qui peuvent orner & éclairer l'eſprit; ce feront les hochets de ma vieilleſſe, avec leſquels je m'amuſerai juſqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis, adouciſſent l'eſprit & font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, & enfin tout ce que le gouvernement ſouverain a de ſévère, ſe tempère par un mélange de philoſophie & d'indulgence, néceſſaire quand on gouverne des hommes qui ne ſont pas parfaits & qu'on ne l'eſt pas ſoi-même.

Enfin, mon cher Marquis, ſoit âge, ſoit réflexion, ſoit raiſon, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choſes qu'il faut faire pour le bien de l'état, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous ſoit dit, ce n'eſt plus ce feu impétueux de ma jeuneſſe, ni cet enthouſiaſme qui me poſſédoit autrefois. Il eſt temps que la guerre finiſſe, car mes homélies baiſſent, & bientôt mes auditeurs ſe moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis; je ſouhaite de vous donner d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, & ſouvenez-vous d'un philoſophe militaire, plus errant

que Don Quichotte & tous les chevaliers de la Calprenède.

LETTRE CLIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 2 Juin, 1762.

SI vos courriers ſe ſont fait autant attendre que le Meſſie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Meſſie & à ſes diſciples quatre ſiècles pour amener au chriſtianiſme un Empereur romain, & il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raiſon une Impératrice. C'eſt bien un autre miracle de rendre une femme raiſonnable que de baptiſer un prince qui cherchoit à ſe faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ſes ennemis. Si je n'avois pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auroient bien pu produire ſur moi le même effet que la joie de la paix a cauſé ſur la tête d'un des principaux miniſtres de Berlin; le pauvre homme en eſt devenu fou le jour du *Te-Deum*; il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcheroit le lendemain en vers, & il a fait véritablement ſon ſermon, où toute la ville eſt accourue. Ses confrères ſont fort ſcandaliſés, & ne parlent de rien moins que de ſuſpendre le prédicateur poëte. Si vous continuez de m'écrire d'auſſi bonnes nouvelles, ne ſoyez donc pas

étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité à la lecture de vos dernières lettres j'ai été pendant plus d'une heure comme un homme pétrifié & que la joie rend entièrement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connoître tout le bon & le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'Empereur de Russie, ce brave & digne prince, que le Ciel comble de toutes ses faveurs ! Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourguemaîtres & plusieurs des bons bourgeois de Berlin ; j'empruntai de la maison de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes ; je les fis conduire sur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, & depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre santé & à celle de l'Empereur votre bon allié. Hier Dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances ; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrois être plus vieux d'un mois ; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de vieillir ; mais je sens tout le plaisir que j'aurai dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Quoique je souhaite la paix avec la plus grande impatience, je serois pourtant fâché de la voir conclure avant que

vous n'ayez reçu de la Reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle eſt obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourroient reſter aux bleſſures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous diſe une petite parabole : Un honnête homme traverſoit une certaine forêt ; trois brigands l'attaquèrent, lui firent pluſieurs bleſſures, & non contens de lui voler ſon argent, ils vouloient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au ſecours de l'honnête homme & ſe ſaiſiſſent des larrons. Un des défenſeurs du voyageur lui dit : Croyez-moi, tuons vos ennemis. Si nous les laiſſons aller, avant d'arriver à la fin de votre courſe vous avez encore une autre forêt à paſſer ; ces gens-là iront de nouveau vous y dreſſer des embuches. Le voyageur crut le conſeil de ceux qui l'avoient garanti ; les brigands furent exterminés, & il acheva ſa route en ſureté. Ce n'eſt rien d'avoir culbuté par terre ſon ennemi, ſi l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puiſſe plus nous attaquer en ſe relevant.

Je termine ici mon ſtyle oriental, & j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

DU ROI.

8 Juin, 1762.

VOUS plaiſantez, mon cher Marquis, dans votre lettre ſur mes courriers. Le malheur eſt que tout ne va pas auſſi vîte que je le voudrois. Voilà la paix des Ruſſes, qui eſt à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'un autre côté ma négociation à Conſtantinople. Il faut bien des choſes pour mettre tant de têtes ſous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts auſſi différens. On négocie, le temps ſe paſſe, & nous ne ſortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'eſt toujours cent mille hommes, & il faut eſpérer qu'en les mettant en jeu les autres ſuivront.

Votre parabole eſt admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté eſt d'abattre cette puiſſance; le reſte ſera aiſé. On va vîte en ſpéculation, mon cher Marquis, & lentement en beſogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans ſon chemin. Je m'abandonne à la deſtinée qui mène le monde à ſon gré : les politiques & les guerriers ne ſont que des marionnettes de la providence; inſtrumens néceſſaires d'une main inviſible, nous agiſſons ſans ſavoir ce que nous faiſons; ſouvent le produit de nos ſoins eſt le rebours de ce que nous

efpérions. Je laiffe donc aller les chofes comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obfcurité & profitant des conjonctures favorables lorfqu'elles fe préfentent. Czernichef eft en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Siléfie. Enfin, mon cher Marquis, ma befogne eft dure & difficile, & l'on ne fauroit dire encore pofitivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous, & n'oubliez pas un pauvre diable qui fe démêne étrangement dans fon harnois, qui mène la vie d'un damné, & qui malgré tout cela vous aime & vous eftime fincèrement. Adieu.

LETTRE CLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 17 Juin, 1762.

IL s'en faut bien que je plaifante fur vos courriers, ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne faffent aucun mouvement cette année ; la fituation des affaires me paroît cependant admirable. Je ne fuis pas Mr Euler ; mais je fais pourtant affez calculer pour voir que foixante mille Ruffes & vingt mille Suédois font quatre vingt mille ennemis de moins ; que vingt cinq mille hommes que nous avions contre les Ruffes, cinq mille contre les Suédois font trente mille hommes, auxquels vingt

mille Ruſſes réunis, forment une armée de cinquante mille hommes qui peuvent agir cette année contre les Autrichiens. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avois vu & lu une lettre écrite le 20 d'Avril de Conſtantinople par un miniſtre très-bon pruſſien à un autre miniſtre auſſi pruſſien que moi, c'eſt tout dire, qui l'aſſuroit que tout étoit tranquille à Conſtantinople & que les Turcs ne marcheroient point cette année : mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui ſont en marche achèvent de tenir leurs promeſſes, je ne vois pas la Reine fort à ſon aiſe. Je conviens que ſi les Turcs avoient marché, cela finiſſoit l'affaire dans deux mois ; mais ſi cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promeſſe des Tartares, & j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de Novembre ou de Décembre.

S'il faut en croire les papiers anglois, & ſurtout le *Monitor*, la ſageſſe de Salomon ne règne pas dans les conſeils d'état à Londres. Il paroît contre le favoritiſme du Comte Bute des pièces bien fortes & bien énergiques. La harangue de Mr Pitt au parlement eſt digne de Démoſthène, & avec tout cela, voilà le Duc de Newcaſtle, qui après avoir ſervi quarante cinq ans la maiſon de Hanovre & avoir mangé cinq cent mille livres ſterling pour ſon ſervice, eſt obligé de demander ſa démiſſion ; il a gé-

néreusement refusé six mille livres sterling de pension qu'on lui a offertes. Que diroit à tout cela le bon Roi votre oncle, s'il revenoit au monde, & à bien d'autres choses que je n'ose confier au papier, mais que V. M. devine aisément ? Si l'événement arrivé en Russie ne montroit pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui se passe en Angleterre en seroit une excellente preuve.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLVII.

DU ROI.

19 Juin, 1762.

Si j'entrois avec vous dans le détail, mon cher Marquis, sur ce qui s'est passé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avois raison de croire qu'il arriveroit de bonnes choses là-bas. Certainement tout n'est pas désespéré, & il me reste des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, & pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Constantinople il y a une rebellion parmi les janissaires ; ils en veulent au grand Vizir : au départ de ma lettre la huitième partie de la ville étoit déjà en cendres & l'incendie duroit encore. Vous avez bien raison de dire que nos raisonnemens sur l'avenir & tout ce qui est conjecture politique n'est que frivolité. Qui peut

peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis ſix ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conſervé juſqu'ici comme par miracle, & néanmoins toujours dans de nouvelles ſortes de dangers? Tout ce qui ſe paſſe en Ruſſie n'a pu être prévu par le Comte de Kaunitz; tout ce qui s'eſt paſſé en Angleterre & dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaiſons. De tout cela il réſulte que l'on fait le métier de dupe, quand on gouverne des états dans des temps d'agitations & de troubles. C'eſt ce qui me dégoûte ſurtout de ce travail ingrat & infructueux, & qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en ſilence & dans le ſein de la paix. Un homme de lettres opère ſur quelque choſe de certain; au lieu qu'un politique n'a preſque aucune donnée.

Les Ruſſes nous joindront le 30; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au riſque de ce qui pourra en réſulter. Voici le ſeptième acte de cette tragédie; la pièce eſt trop longue; l'Empereur de Ruſſie y a fait la péripétie; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que poſſible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à préſent; il faut tout diſpoſer & tout prévoir autant que cela ſe peut; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui ſe font à préſent, & vous jugerez facilement

des ſoins, des embarras & du travail qu'il m'en coûte, & du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne & de toute cette guerre; il faut ſe réſigner à les attendre patiemment, puiſque la moindre partie de ce qui doit arriver dépend de nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez-moi ſouvent, & comptez ſur mon amitié.

LETTRE CLVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, 28 Juin, 1762.

OSEROIS-je demander à V. M. ce que font nos bons amis les Tartares? Je voudrois bien qu'ils fuſſent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois; j'en ſuis fâché, parce que ce ſont les Danois qui ont cet argent; mais d'ailleurs le peuple eſt en général autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui ſont dévouées ſans raiſon à la cour de Vienne, punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les François viennent de perdre en Allemagne, n'augmente le crédit de Mr Pitt dans le parlement; il y avoit pré-

dit de la façon la plus aſſurée, dans ſa harangue, ce que le Prince de Bronſwic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Siléſie la plus belle armée de l'Europe. Puiſſe-t-elle répondre aux eſpérances de ſon Roi qui la commande, & montrer par ſa valeur qu'elle eſt digne de ſon chef !

Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de reſter ſix ſemaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la ſanté & des victoires de V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

Buntzelwitz, 4 Juillet, 1762.

JE n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes ; ſans quoi je m'en ſervirois pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande ſur ce papier-ci tout ſimplement ce qui ſe paſſe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes ſi long-temps l'année paſſée ; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le Maréchal Daun, & l'obliger de ren-

trer en Bohème. Je ne fais jufqu'à quel point nous réuffirons; cependant il n'y a rien autre chofe à faire. C'eft une grande entreprife que celle de débufquer un habile général de toutes les pofitions avantageufes qu'il a prifes d'avance. La Fortune y fera fans doute beaucoup; mais qui peut fe fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à préfent des troupes; la lettre eft du 11 Juin. Cette diverfion aura lieu plus tard que je ne l'avois efpéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix & notre alliance avec la Ruffie, admirables d'un côté, ont caufé d'un autre quelque altération dans les bonnes difpofitions où étoient les orientaux; refte à favoir fi nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, eft appuyée fur un pivot mobile, & l'on ne peut compter fur rien avec certitude; c'eft ce qui m'en dégoûte prodigieufement. Les calamités des années paffées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes fortes de malheurs qui me font arrivés, m'ont rendu plus philofophe ou plus indifférent fur toutes les chofes humaines que Socrate ne pouvoit l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il eft temps, mon cher Marquis, que cette guerre finiffe; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter: avec cela on peut encore fervir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'eft plus propre au monde.

Le Prince Ferdinand a remporté un avantage considérable fur les François; j'en fuis bien aife. J'aurois défiré que l'affaire eût été plus décifive; 4,000 hommes de 80,000, refte 76,000; c'eft plus qu'il n'en faut pour le Prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur oppofer; mais cela lui fait gagner du temps, & cet échec décourage un Soubife, un des plus médiocres généraux qu'ayent eu les François. Mon pauvre Margrave Charles eft mort; j'en fuis fenfiblement affligé, c'étoit bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous aillions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu plus tard, c'eft la même chofe. Adieu, mon cher Marquis. Ecrivez-moi quelquefois, & foyez perfuadé de mon amitié.

LETTRE CLX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 14 Juillet, 1762.

UNE fluxion fur un œil, qui a été affez forte, ne m'a pas permis d'écrire plutôt à V. M. Elle vient d'exécuter, fans perdre un feul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paroiffoit ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Siléfie & des paffages dans la Bohème? Je fouhaiterois y voir toute votre armée

rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, & forcer enfin ces hommes insensés à finir une guerre qui fait depuis sept ans le malheur de l'Europe, & que le seul orgueil autrichien & la folie françoise entretiennent & fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une chose sûre que l'Empereur de Russie vient de prendre le commandement de son armée. Si mes désirs étoient accomplis par la providence, ce bon & digne prince ne seroit venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur & toute la tranquillité de l'Europe résident sur sa personne &c. : V. M. sent tout ce que contient cet &c.

J'ai vu ici le ministre russe qui vient d'arriver ; c'est, à ce qu'il me paroît, un homme très-sage, très-attaché à son maître, & entièrement dépouillé du ridicule mystérieux de la plus grande partie des politiques & de bien des ministres. Je suis convaincu que V. M. sera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaisir & le bonheur de vous voir ici ? Jamais le Messie ne fut attendu avec plus d'impatience, & jamais son arrivée ne fut aussi nécessaire aux Juifs, que la vôtre ne peut l'être. Mais je sens, ainsi que tous les gens raisonnables, qu'il faut prendre patience, & songer qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre absence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'est

celui que, quand le chat n'y eſt pas, les rats danſent.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

Sans date.

NOS affaires, mon cher Marquis, commençoient à prendre un train aſſez honnête, quand tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reſte. La paix que j'ai faite avec la Ruſſie ſubſiſtera; mais l'alliance s'en và à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Ruſſie, & me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir ſi cela pourra nous mener à quelque choſe de ſolide; j'en doute, & me voilà de nouveau dans une ſituation génante, difficile & délicate. Je ſuis la toupie de la fortune, elle ſe moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes & quatorze canons; cela ne décide de rien, & tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choſes vont de travers à Berlin & autre part. Mais que voulez-vous que je vous diſe? Le deſtin qui mène tout eſt plus fort que moi, je ſuis obligé de lui obéir. J'ai le

chagrin dans le cœur, mon embarras eſt des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une ſotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en ſuis ſi las, que ſi une fois je pouvois trouver la fin de cette malheureuſe guerre, je crois que je renoncerois au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embraſſe.

LETTRE CLXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 27 Juillet, 1762.

LORSQUE j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je ſavois depuis quatre jours l'événement arrivé en Ruſſie. Comment eſt-il poſſible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher dans le temps que tout ſembloit ſe réunir pour montrer qu'on devoit s'y attendre? La façon dont penſoient les Ruſſes qui paſſoient par Berlin, les diſcours du miniſtre de Ruſſie à la Haye, les lettres qui venoient de Péterſbourg, tout cela préſageoit ce triſte événement. Il y a ſix ſemaines qu'un miniſtre étranger à la cour de Ruſſie écrivit ici à un miniſtre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui eſt arrivé; il lui prédiſoit qu'on verroit bientôt, ſi l'on n'y prenoit garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conſeillai à ce miniſtre de parler au Comte de Finck, & il l'avertit de ce qu'on lui mandoit. Malheureuſement cet avis n'a ſervi de rien. Si V. M.

ſe rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai & que j'exprimai à mots couverts, n'étoient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai ſur la continuation de la paix ſoient fauſſes ! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes ruſſes retourneront en Ruſſie, je le ſouhaite ; mais Mr de Saldern, envoyé du Holſtein, homme dévoué à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyoit rien ; les paquets qui arrivent de la Pruſſe ſont cachetés avec les armes ruſſiennes, & le manifeſte que la cour de Péterſbourg a fait publier pour reprendre poſſeſſion de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la conſternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous réſoudre à laiſſer Stettin dans un état à ne pas réſiſter à un coup de main ? Trois bataillons de moins dans votre armée & deux bataillons dans celle du Prince Henri font-ils donc le ſort de ces armées ? Mais ils le font de la principale & même de la ſeule ville qui aſſure Berlin & tout le Brandebourg. Excuſez-moi, Sire, ſi je prends la liberté de vous dire ce que je penſe à ce ſujet. C'eſt un véritable zèle qui me fait parler. Plût-à-Dieu que je puſſe voir V. M. tranquille, heureuſe ; & mourir une heure après ! Je ſacrifierois peu de choſe ; car la vie me devient à charge, & je ſuis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune, & habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le Prince Ferdinand a remporté un avantage ſur les François, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon af-

fliction est si grande, qu'à peine ai-je été sensible à cet événement; il n'y a plus que la conservation de V. M. qui puisse m'affecter, & l'espoir de vous voir surmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Sans date.

VOS appréhensions, mon cher Marquis, sont mal fondées; nous n'avons rien à craindre de la Russie; toutes les troupes s'en vont en Moscovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'Empereur de prendre ses mesures; mais sa sécurité a été trop grande; il se fâchoit quand on lui parloit de précautions, & j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponse aux avis que je lui avois donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'est exécutée tout de suite. Ce prince, possédant toutes les qualités du cœur qu'on peut désirer, n'avoit pas autant de prudence, & il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être

tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une besogne également difficile & hasardeuse à entreprendre; mais ni plus ni moins il faut en passer par là. Demandez pour nous l'assistance de la Fortune; tout se fait avec son secours & rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines & de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre chose; c'est ce qui me dégoûte du monde & qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre, pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'instabilité des projets des hommes: la révolution de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin; mais comptez que durant ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu autre chose que des espérances renversées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux & des caprices du hasard a pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il est permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop d'illusion à une jeunesse sans expérience, & aux préjugés que le grand monde nourrit & perpétue. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

LETTRE CLXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 9 Août, 1762,

VOUS avez ramené la tranquillité dans mon ame, & mon chagrin a fait place à l'efpérance de vous voir encore heureux & tranquille, avant que je quitte le féjour de cette planète, pour aller trouver Epicure dans quelqu'un de fes mondes qu'il a le premier établis en philofophie & que Defcartes lui a volés : ce n'eft pas là un grand crime, & je pafferois volontiers aux célèbres géomètres de fe piller les uns les autres, pourvu qu'ils confervaffent le fens commun lorfqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'épître que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par Mr de Catt. Que vous plaifantez à propos & que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût & deftructeurs de l'imagination !

Dans les cerveaux brûlés jadis la fable éclofe
Créa tous les Dieux vains de la métamorphofe,
Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus défigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclafte armez-vous de rigueur,
Extirpez & ces Dieux & leur aimable erreur,

Et rejetant le ſens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ſes roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux ſont quatre.
O l'excellent ſecret de plaire & de charmer!

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume *in-douze* auquel je travaille aſſidument depuis un an, & que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je ſerai fort content de vous donner le travail de douze mois pour celui d'une heure de temps, & je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans votre épître qu'il faut abſolument changer.

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous preſſe:

Il faut abſolument

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous preſſe;

Alors le vers n'y eſt plus. Voilà la ſeule choſe que j'ai trouvée à redire dans votre charmante épître.

J'ai vu la promiſe de Mr de Catt; elle m'a paru très-aimable, elle eſt fort jolie & tout le monde dit beaucoup de bien de ſon caractère. Ce n'eſt pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je ſerois mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, ſi je n'avois pas été aſſez heureux pour avoir la mienne. On doit dire

des femmes ce qu'Esope disoit de la langue : il n'y a rien de meilleur, & rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens sujets de Mithridate. Je serois bien fâché qu'il fût véritable, & je ne m'étonnerois plus, s'il l'étoit, de voir que ce dont V. M. m'avoit fait la grâce de me parler n'a point encore eu lieu.

On assure que V. M. fait assiéger Schweidnitz. Lorsque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des postillons, pour réjouir un peu les bons Berlinois, & ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une simple estaffette. Nous avons tant eu de chagrins, il est bien juste que nous ayons un peu de plaisir.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXV.

DU ROI.

Sans date.

VOTRE lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement ; je dois accoucher de Schweidnitz ; je suis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ses subdélégués pour faire échouer notre entreprise. Cela m'oblige à une attention perpétuelle sur les

mouvemens de l'ennemi, & fur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'eft guère poëtique. Ce vers que vous reprenez fera corrigé fans faute; c'eft un rien; mais je demande du délai jufqu'à la fin de notre fiége, qui d'ailleurs va bien jufqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité & je donne tant de part au hafard & aux troupes dans la réuffite de mes entreprifes, que je n'ai point la manie des poftillons; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura fans faute. Les gazetiers vous ont menti felon leur noble coutume. Cette nouvelle a été mife par la cour de Varfovie dans les papiers publics, pour tranquillifer la nation fur la marche du Kan, qui frife leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'orient. Je fuis fi las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à préfent toute mon attention à l'opération que j'ai entreprife; il y a, je vous affure, de quoi donner de l'occupation à un jeune homme; mais quelle vie pour un pauvre vieillard, ufé & caffé comme moi, dont la mémoire diminue & qui voit dépérir fes fens & la force de fon efprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la converfation, un bon fauteuil & du feu, voilà tout ce qui me refte, & peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux & tranquille & ne m'oubliez pas.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Péterfwalde, 13 Août, 1762.

L'ART conjectural eſt borné, mon cher Marquis, & le ſera tant que le monde durera. Prendre ſon parti galamment & laiſſer aller les choſes comme elles vont, c'eſt ſans doute l'unique parti ſage qui nous reſte à prendre. Vous conviendrez à préſent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhenſions que des bruits populaires avoient accréditées. Nous avons été ſi long-temps à l'école de l'adverſité, que le public eſt crédule ſur les malheurs que la crainte faiſoit prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on eſpère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous reſtaurer, que mon entrepriſe ſur Schweidnitz va juſqu'ici à merveille ; il nous faut encore onze jours heureux, & cette épreuve ſera remplie. Je vous donnerois encore nombre de bonnes nouvelles ; j'attends que votre crédulité ſe tourne du côté des événemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous ſervir en conſéquence de vos déſirs. Adieu, mon cher Marquis, je ſuis fatigué & mon âge me rend l'exercice plus rude que par le paſſé. Ecrivez-moi donc, & ne doutez point de mon amitié.

LET-

LETTRE CLXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 19 Août, 1762.

JE me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable & très-utile qu'elle vient de remporter sur les Généraux Lascy, Beck & Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinois. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse ne seroit-il pas temps que la paix réparât tant de maux, & que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, & ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion & un cruel désordre dans toute l'Europe.

On parle beaucoup de la paix entre la France & l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite; mais si elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, surtout si elle a lieu comme l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe

à ce ſujet; ainſi, comme je la vois contente, je ſuis tranquille ſur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieilleſſe, je cours ouvrir mon almanac, & j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes ſoixante ans: je ferme tout doucement mon livre ſans dire mot, & je reſte fort confus qu'un homme qui a deux luſtres moins que moi ſe plaigne de ſa vieilleſſe. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans & moi de quinze: alors dans la joie & dans la tranquillité vous vivrez autant qu'Abraham & moi que Jacob; Sans-Souci ſera pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puiſſions-nous avoir bientôt le plaiſir de vous y voir arriver heureux, content, & jouiſſant d'une parfaite ſanté!

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Peterſwalde, 19 Août, 1762;
après l'affaire de Reichenbach.

MES vers vous expliquent mes penſées ſur les poſtillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il eſt bon de ſe réjouir d'un grand malheur que nous avons évité; cependant, mon cher Marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière; & pour vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une criſe avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au haſard, à la deſtinée, ou à la Providence; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laiſſe faire vos petites réflexions philoſophiques ſur cette matière obſcure & impénétrable; ſi vous y faites quelque heureuſe découverte, vous me ferez plaiſir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

LETTRE CLXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 2 Septembre, 1762.

J'ESPÈRE que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz sera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M. à mon tour un petit paquet dont j'espère qu'elle sera contente ; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des Poësies Diverses, d'un format très-commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, & l'on ne sauroit en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzic ; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis.

Mr de Beausobre a pris soin de l'impression nouvelle des Poësies Diverses, & il s'en est acquitté avec tout le zèle possible. C'est un fort bon enfant ; il trouveroit à la paix à s'établir, si vous jugiez à propos de le placer dans quelque poste, quand vous serez tranquille & débarrassé de tout soin. Votre gloire est immortelle, mais vous êtes trop bon philosophe pour penser que votre corps puisse jamais le devenir. Si ce jeune homme avoit un jour le mal-

heur de vous perdre, que deviendroit-il ? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, son sort devient assuré ; mais pour trouver cette femme, il faut un poste, & pour avoir ce poste, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne ! Nous en avons tous besoin. D'ailleurs je pense bien, ainsi que V. M. qu'il la faut bonne, honorable & durable : j'aime mieux souffrir encore dix ans, s'il le faut, & tous les bons citoyens doivent penser & pensent de même.

Voilà la Havane prise par les Anglois, nombre de millions, plusieurs vaisseaux de guerre. Les Espagnols n'étoient-ils pas possédés du Diable d'aller se déclarer uniquement pour se faire écraser, & pour rendre la paix plus difficile ?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous sommes, & de l'impatience que nous avons d'apprendre le sort de Schweidnitz. C'est aujourd'hui le second de Septembre. Je ne puis croire que les assiégés restent encore long temps à capituler, s'ils ne l'ont pas déjà fait.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXX.

DU ROI.

Peterswald, 6 Septembre, 1762.

VOUS êtes sans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés & reliés ; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui est mince & qui ne vaut pas la couverture ; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie ; ce ne sera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poëte françois. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siége de Schweidnitz ; vous vous êtes trompé, mon cher, je suis aussi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval, qui ne se mouche pas du pied, & dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant & sa garnison sont à l'agonie ; on leur donnera incessamment la viatique. Nous sommes à la palissade, & une mine qui jouera dans quatre jours ouvrira la contrescarpe & fera brèche à l'enveloppe ; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre ; c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment : je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que Mr de Beaufobre penfe à perpétuer fon illuftre maifon, felon le commandement de Dieu à nos premiers pères : *Soyez féconds & multipliez.* J'attends patiemment la paix & la confidence qu'il me veut faire de fa paffion & de fes projets, réfigné à tout ce que le hafard ordonnera de lui & de nous tant que nous fommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paroît devoir arriver affurément. Comment ! C'eft une énigme plus obfcure que celle que le fphinx propofa aux Thébains. La politique préfente de l'Europe eft un labyrinthe où l'on s'égare ; j'y fais quelques pas, puis je me décourage & je me recommande au faint hafard, patron des fous & des étourdis. S'il eft fûr que les Anglois ayent pris la Havane, ils feront leur paix féparée avec l'Efpagne & la France. Voilà où cela aboutira, & pour nous, nous guerroyerons avec cette Reine obftinée, jufqu'à ce que fa bourfe fe trouve à fec, & alors elle fera la princeffe la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands princes font faits, dévorés d'ambition en faifant les hypocrites & les pacifiques. Cependant la Reine s'eft découverte durant le cours de cette guerre, & je ne crois pas qu'on l'en croie fur fa parole, fi elle s'avife de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beaufobre plus fenfé ; il veut repeupler le monde que cette guerre a prefque détruit, & je trouve très-fage à tout homme de lettres

de penſer à la multiplication; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les poſtillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paroît preſque ſûr dès aujourd'hui. Enſuite de nouveaux embarras ſe préſenteront; mais n'y penſons pas à préſent, & levons les difficultés à meſure qu'elles ſe montrent, ſans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela eſt philoſophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais aſſurément tout autre que moi, qui ſe feroit trouvé ces ſept campagnes le jouet du haſard & l'opprobre des puiſſances prépondérantes, feroit devenu un Marc-Aurèle. C'eſt le philoſophe par force; mais enfin il eſt toujours bon de l'être de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, & attendez paiſiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne ſais quoi qui ſe moque des projets des hommes & arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

LETTRE CLXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 21 Septembre, 1762.

J'AUROIS eu l'honneur de répondre depuis plusieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire; mais j'ai été malade pendant deux semaines; il y en avoit plus de six que je me sentois déjà incommodé. Heureusement un vomissement des plus violens que la nature m'a procuré sans le secours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire. Mon mal venoit d'une bile recuite, qui séjournoit dans le corps & me causoit des crampes très-douloureuses. Je puis appeler justement ma maladie, la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant qu'ayant supporté avec assez de fermeté tous les événemens fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon inquiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, & je ne saurois me persuader qu'il ne soit pas pris, lorsque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que Mr de Griboval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne

pas me mettre en colère ; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth & toute sa suite infernale. Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant & ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle ; & vous, bataillant, souffrant le chaud & le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats, & ne faisant guères meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne. Votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, & je ne puis y penser de sang froid.

V. M. me fait trop de grâce & trop d'honneur de se souvenir de ma femme ; je lui ai l'obligation dans bien des occasions de m'avoir rappelé à la raison, & elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'auroit souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avoient pas prêté une nouvelle force.

Je serois bien obligé à V. M. si elle vouloit bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il est possible, par le moyen de ces eaux, un peu de force à mon estomac & à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz ; je l'attends avec la plus grande impatience, & je me flatte qu'il faut enfin que ce

maudit Commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Népomucène & tous les saints autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune & Apollon ; ces Dieux d'Homère ne valoient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes ?

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXII.

DU ROI.

Bœgendorf, 26 Septembre, 1762.

JE vous dois sans doute bien des excuses, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siége au 12 de ce mois. Nous y sommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres du chemin couvert, & comme voilà le plus grand obstacle levé, je me flatte que le reste ira plus vîte. Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je suis venu ici moi-même pour presser autant qu'il est possible nos travaux & hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction ; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait

de toutes les façons. Enfin, mon cher, je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur & de mineur; il faut bien que nous réussissions à la fin. Nous faisons à présent une mine pour faire sauter l'enveloppe; j'en attends l'effet; après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, & ce sera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci applani, il en reste encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, & demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre mal-adresse & notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage & en deviendra plus grasse, & ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

Bœgendorf, 27 Septembre, 1762.

JE voudrois pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas en-

core. La chicane des mines nous a arrêtés quatre ſemaines. Nous ſommes à préſent aux paliſſades. Hier l'ennemi fit ſauter une mine qui nous a détruit un logement; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Griboval ſe défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garniſon au commencement du ſiége a été de 11,000 hommes. Zaſtrow n'en avoit que 3,000. Cela ne le diſculpe pas tout à fait; cependant il eſt certain que trois ſont preſque le quart de onze, & que ces gens-ci ſont bien mieux en état de ſe défendre que lui.* Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Ruſſie; c'eſt que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il ſe peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci & comme vous le jugerez convenable; je ſouhaite de tout mon cœur qu'elles rétabliſſent votre ſanté. Pour moi je ſuis ſi fait aux revers & aux contretemps, & je deviens ſi indifférent ſur tous les événemens de ce monde, que les choſes qui m'auroient fait autrefois les plus profondes impreſſions, gliſſent à préſent légèrement ſur mon eſprit. Je puis vous l'aſſurer, mon cher Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philoſophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, & mon ame ſe détache inſenſiblement de la figure du monde qui paſſe & que j'abandonnerai bientôt. La ſituation de l'hiver paſſé, la révolution de Ruſſie, la perfidie des Anglois, que de

ſujets de devenir raiſonnable, ſi l'on y réfléchit ! & qui voudroit toute ſa vie s'encanailler dans ce pire des mondes poſſibles ? Je ne vous cite que quelques cauſes de dégoût ; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la ſenſibilité de mon ame eſt épuiſée, & qu'il s'eſt formé un calus d'indifférence & d'inſenſibilité qui ne me rend preſque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Apollon contre nous, mais un Griboval, 8,000 hommes encore, & des mineurs qui exercent bien notre patience ; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferois plus de cas que de St Népomucène, St Denys ou St Nicolas, ſi je l'avois. Nous pouſſons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du ſiége il y ait eu ſix jours de perdus, & dans quel ſiége n'y en a-t-il pas ? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraiſon comme les croiſés devant Jéruſalem & devant Damiette ; mais Schweidnitz ſe prendra, je n'en ſuis pas embarraſſé ; cela fait, il reſte encore une dure beſogne, où je vois un brouillard impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets & les contingens futurs. Ste Hedwige ne m'éclaire point ; quoique ma céleſte parente, j'en tire peu de ſecours. Auſſi j'abandonne l'avenir à la deſtinée, & je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je penſe. Cela vous ennuiera un peu ; ce-

pendant croyez qu'il y a du ſoulagement à décharger ſon cœur ; ayez quelque égard à la ſituation où je ſuis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je finis en vous aſſurant de toute mon amitié.

LETTRE CLXXIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 5 Octobre, 1762.

JE commence par remercier V. M. de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis pluſieurs jours & ma ſanté toujours languiſſante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puiſque V. M. m'aſſure qu'elle prendra Schweidnitz & qu'elle n'en eſt pas embarraſſée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas ? Ce n'eſt pas cela qui vous manque ; c'eſt un ingénieur auſſi bon que ce Griboval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie eſſentielle de la guerre ſi cultivée en France, a malheureuſement été négligée en Pruſſe. Le feu Roi n'en faiſoit aucun cas, vous étiez trop éclairé pour ne pas en connoître la néceſſité ; mais il eſt des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le ſiége de Schweidnitz eſt un exemple

qu'un habile ingénieur est quelquefois plus essentiel & plus nécessaire que dix officiers généraux. C'est Vauban seul qui par les places qu'il avoit si bien fortifiées a sauvé la France dans la guerre de la succession. Les alliés gagnoient une bataille & perdoient le reste de la campagne à prendre une ville qui leur donnoit deux lieues de terrain.

Je m'attends à tout de la part du ministère Anglois. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, & j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. & de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reste encore quelque espérance, qu'une paix aussi honteuse pour les Anglois, qui manquent tout à la fois à leurs alliés & à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation est dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de sang rendues sans raison, & la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourroient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht & de celle-ci, si elle a lieu, qui pourra jamais se fier aux Anglois ? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz & nous verrons ensuite comment les choses iront. Toute l'Europe a les yeux sur ce siége, & sa fin peut arranger les choses d'une manière bien différente, selon qu'elle sera heureuse ou malheureuse ; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos souhaits, & qu'avant la mauvaise saison cette difficile expédition ne soit enfin terminée.

J'ai l'honneur, &c.

LET-

LETTRE CLXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 14 Octobre, 1762.

LES voilà donc arrivés ces postillons reçus avec tant de plaisir. Au premier coup de leurs cornets ma poularde & mon dindon ont été occis, & nous les mangeons ce soir, en buvant de grandes rasades de vin à la santé de V. M. J'avois aussi certain jambon dans un garde-manger, destiné à la même fête, qui fera un grand ornement sur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui sont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire & votre mémoire immortelle que celle de tous les philosophes passés, présens & futurs.

Vous nous avez tous réjouis, & moi en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer; je me suis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé assidument pendant un an de suite. V. M. y reconnoîtra aisément les différentes situations de mon ame. J'ai fait les dissertations sur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités; celles sur le quatrième & les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III; & la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la superstition, à

laquelle on a donné le nom de religion. Differtations fur les hermaphrodites, & fur les tribades; les rabbins prétendent qu'Adam étoit hermaphrodite, & que Dieu lui créa deux femmes; hiftoire de ces deux femmes. Differtation fur la mufique françoife & italienne; fur les poëmes épiques; fur Cicéron; Voltaire amplement critiqué fur tous ces fujets; réflexions fur ce prétendu fiècle philofophique. Toutes ces dernières differtations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été compofées après fa mort: les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été caufés par les prêtres; ils ont affaffiné les rois & les empereurs; les pères de l'Eglife ont été les premiers promoteurs du dogme, qu'il eft permis aux fujets de fe révolter & de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'hiftoire. Conftantin & Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron & les Caligula: l'Empereur Julien, le modèle des bons princes, a été fauffement dénigré par tous les pères de l'Eglife. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera fans doute comment j'ai été affez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me fuis conduit de manière que le dévot le plus outré ne fauroit m'attaquer. J'ofe dire que la manière dont j'ai attaqué la fuperftition eft nouvelle & judicieufe. L'idée que j'ai eue eft peut-être la feule chofe paffable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plût-

au-Ciel qu'il y eût le quart de l'esprit qu'il y a dans vos jolis vers sur Schweidnitz !

A présent que Schweidnitz est pris, je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que V. M. avoit bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'opposition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon cœur au diable. Il y a deux certains paysages de Mr Harper qui m'avoient été promis par Fréderic le grand, si je restois trois semaines sans être malade ; j'en avois déjà passé deux, jouissant de la santé d'un Hercule, & voilà que la troisième Fréderic part de Potsdam, pour aller en Saxe changer son nom de grand en celui de très-grand : & moi, je vois les paysages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui selon moi n'est pas une des moins bonnes choses que vous ayez faites, vous devriez bien en conscience me payer mes deux semaines de santé, & m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui sont par terre, faisant triste figure ; au lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un quadre ; ils réjouiront mon esprit dans les momens d'hypocondrie, & je dirai à tous ceux qui me viendront voir, regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés : il me falloit encore huit jours pour qu'ils fussent totalement & de droit à moi ; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations ; il a écrit de sa

main dans sa dernière lettre : *accordé*, & il auroit pu cependant sans manquer à sa parole mettre : *refusé*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, Octobre, 1762; après avoir envoyé à S. M. Timée de Locres.

SIRE,

V. M. a trop de complaisance en approuvant le foible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu vous apercevoir en le parcourant que le fanatisme auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais d'ailleurs qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit & d'imagination ? C'est un pesant & tardif chameau marchant à côté d'un genêt d'Espagne. Une seule de vos épîtres contient plus de pensées & de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans sa petitesse contient un million en diamans, & les seconds à un gros coffre où l'on a

enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de draps & quelques autres marchandises, bonnes à la vérité dans ce qu'elles sont, mais du prix le plus modique eu égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder avec tant de bonté. Ce sont deux pièces que vous fites peindre autrefois par le fils de Harper, lorsqu'il lui falloit quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer, & ils étoient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupoit le Prince Ferdinand de Bronswic ; vous les aviez réellement destinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire ; ils sont superbes pour mon cabinet, & ils étoient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens ; sans quoi je ne vous aurois pas rappelé la plaisanterie que vous aviez faite sur ce qu'il falloit que je fisse pour les avoir.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir ; c'est la chose que je désire le plus dans la vie. Ainsi, quelque foible que soit ma misérable santé, ayant presque toujours des diarrhées qui me rendent d'une foiblesse extrême & que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je pense que s'il est question de faire un voyage de dix-huit ou vingt-milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurois assez de force pour le soutenir; mais s'il faut que j'aille jusqu'à Breslau, ce que je ne saurois faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la

foibleſſe où je ſuis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'eſt déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, & que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrois pas finir; & ce ſeroit un bien grand embarras, ſi j'allois reſter malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin & de Breſlau: dans l'état où je ſuis aujourd'hui, c'eſt un bien grand voyage pour moi que celui de quatre vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aye oublié la traduction de Plutarque; j'en ai déjà fait un quart; mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, & il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz ſans doute: mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages? Premièrement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas enſemble la valeur de vingt pages de Plutarque, & cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux diſſertations que j'y ai jointes, deux raiſons m'ont obligé de les faire: j'ai compoſé celles ſur *Ocellus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publioit en Allemagne & en France contre les philoſophes, & cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci & à ceux qu'il honoroit de ſes bontés. J'ai compoſé les diſſertations ſur *Timée de Locres*, pour répandre ſur ce monde, le plus déteſtable des poſſibles, une partie de la bile que nos ennemis me faiſoient faire, & pour vilipender toute cette prêtraille qui ſe réjouiſſoit de nos infortunes; c'étoit la ſeule conſolation que j'avois dans ces temps malheureux.

Je confiois mon chagrin au papier ; c'étoit toujours un foulagement. Mon ame étoit trop abforbée dans ces penfées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, & c'eft pourtant une chofe à laquelle un traducteur eft néceffairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années, & dans trois ans l'ouvrage fera entièrement fait. Dieu fait fi je vivrai affez pour le finir ; en tout cas il fe trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé; & le libraire ayant imprimé les premiers volumes, fera bien obligé pour fon intérêt de faire finir les derniers. Il y a des differtations dans ce Plutarque bien belles, mais il y en a auffi de bien foibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas refter long-temps dans un pays & qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, & je laifferai pour les derniers ce qui me paroît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'eft paffé en Saxe, mais dès que le fecours confidérable que vous y envoyez fera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il eft affez fingulier que les Autrichiens ayant eu le deffein d'attaquer le Prince Henri & de profiter de la grande fupériorité qu'ils avoient fur lui, ayent attendu que vous euffiez pris Schweidnitz & que les neiges dans

les montagnes de la Siléſie y rendiſſent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire, dont ils feront beaucoup de bruit, auroit été très-fâcheuſe pour nous, ſi elle s'étoit paſſée quinze jours avant la priſe de Schweidnitz, & ne ſera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puiſqu'il eſt ſûr qu'ils y ont perdu plus que nous.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 31 Octobre, 1762.

J'ALLOIS écrire à V. M. pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans ſa dernière lettre, lorſque j'apprends la victoire éclatante que le Prince Henri, digne frère de Fréderic le Grand, vient de remporter ſur vos ennemis. Permettez-moi, Sire, de vous faire à ce ſujet le plus ſincère & le plus agréable compliment, auquel j'eſpère faire ſuccéder bientôt celui que je vous écrirai ſur la priſe de Dreſde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix mille pris dans Schweidnitz, ſix mille dans la bataille que le Prince Henri vient de gagner, & quatre mille tués ou bleſſés ſur le champ be bataille. Je crois que vous ſerez pourtant content de cette campagne. La Fortune n'eſt plus une Déeſſe eſ-

clave des caprices des Autrichiens ; elle s'eſt affranchie du joug ſous lequel ils ſembloient l'avoir ſoumiſe. Que dira Bute & toute ſa clique, qui vouloit ſi lâchement nous abandonner ?

J'aurois, Sire, encore bien des choſes à dire à V. M. ; mais dans ce moment ma cuiſinière entre pour me demander ſi je ne donnerai pas ce ſoir une petite fête, & ce que je veux pour mon ſouper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des poſtillons, fait prier quelques-uns de nos académiciens à venir philoſophiquement célébrer la gloire du Prince Henri & des armes pruſſiennes. Nous ne nous couronnerons point de roſes, parce qu'il n'y en a pas dans cette ſaiſon ; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point ; mais nous verſerons quelque bonne bouteille d'excellent pontac, qui ſeront bues en vous ſouhaitant, ainſi qu'au Prince Henri, toute ſorte de bonheur & de proſpérité : car pour de gloire, vous en regorgez tous les deux, & ce ſeroit vouloir porter de l'eau à la rivière.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, en Octobre, 1762.

L'ON ne peut rien voir de plus naturel & de plus ſpirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. On diroit que les manes de Chaulieu & de la Fare ſont ſortis des champs Elyſées, pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvoit gronder les Rois, je vous gronderois de tout mon cœur & bien fort, pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante, que Voltaire mettroit au nombre de ſes bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui avec tant de force & tant de vérité l'indignation que l'on reſſent en liſant l'hiſtoire des forfaits & des impoſtures que de prétendus miniſtres de la religion ont perpétués de ſiècle en ſiècle, & qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci.

Je crains bien que quand vous viendrez à lire tout de ſuite mes diſſertations ſur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçue; enfin j'eſpère que vous me ferez grâce en faveur de la bonne volonté, & que vous pardonnerez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en appercevrez aiſément; mais les deux principaux ont été de détruire la ſuperſtition, & de venger dans

la perſonne du vertueux Julien tant de rois & de grands hommes outragés par ceux à qui des imbécilles ont donné le nom de pères ; ils étoient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appeloient ainſi. J'ai cru devoir enſuite montrer le ridicule de cette philoſophie platonicienne ſur laquelle on a enté certains dogmes du chriſtianiſme, dont des tyrans ſans foi, tels que Conſtantin & Clovis, ſe ſervirent habilement pour parvenir à leurs deſſeins, & pour s'acquérir un parti qui favoriſât leur injuſte pouvoir. J'eſpère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des hiſtoriens les plus dévots : c'eſt, ſi je ne me trompe, avoir attaqué l'erreur juſques dans ſon dernier retranchement.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 10 Novembre, 1762.

LA meilleure façon, ſelon mon petit jugement, c'eſt de faire marcher d'un pas égal la politique avec la guerre, c'eſt de continuer à battre vos ennemis & à les mener auſſi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle comme certaine que les préliminaires ſont ſignés entre la France, l'Angleterre & l'Eſpagne ; on dit même que le courrier qui en porte la nouvelle à

V. M., doit avoir paſſé le 5 de ce mois à Rotterdam. Si cela eſt vrai, quelque condamnable que ſoit la conduite de Bute, elle ne me ſurprend pas, parce que je l'ai prévue, dès que Mr Pitt quitta le miniſtère. Une choſe me conſole, c'eſt que les armes étant journalières, après bien des victoires, le Prince Ferdinand pouvoit perdre une bataille, & en ce cas nous aurions eu des François à Halberſtadt & tout le long de l'Elbe, & peut-être de plus grands embarras. Si tous les François s'en retournent, quand même ils remettroient Wéſel aux Autrichiens, c'eſt une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guères les Autrichiens ſeuls, & le ſuccès de votre campagne eſt une preuve que mon ſentiment eſt fondé ſur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi depuis quelque temps je purge toujours, & la raiſon pourquoi mes boyaux ſont relâchés? C'eſt que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la priſe de Colberg & la malheureuſe fin de Pierre III. A chacun de ces événemens j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez de l'effet que cela a produit ſur mon corps déjà affoibli. J'ai, Sire, cinquante-neuf ans; je ſuis né le 24 de Juin, l'an quatre de ce ſiècle; & lorſque vous vous appelez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puiſſe faire le voyage de Leipſic, & même ſans aucun riſque; car je travaille ſérieuſement depuis quelques jours à me remettre, & quoique vous me traitiez de glouton,

je vis auſſi ſobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime & quelques remèdes fortifians, mon médecin m'a donné ſa parole que je ſerai remis pour le premier de Décembre, qui eſt le jour que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon depart : je me ſuis donc arrangé en conſéquence.

Mr de Catt ſe maria hier. Il a eu le bon ſens de faire ſon mariage ſans cérémonie, & n'a prié que ſes plus proches parens. En vérité il n'y a qu'une ſeule voix dans le public ſur ſa femme ; tout le monde en dit mille biens, & je crois qu'il ſera véritablement heureux. Je penſe qu'il n'y a rien en général de ſi mauvais que les femmes, mais lorſqu'on eſt aſſez heureux pour en avoir une bonne, c'eſt un grand bien pour un ſimple particulier, quelque philoſophe qu'il ſoit. Que ſerois-je devenu ſans les ſecours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans ? Il y a long-temps que je ſerois enterré. Le mal à la vérité ſeroit fort petit pour le public, mais grand pour moi, qui ai tant ſouhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 22 Novembre, 1762.

EN recevant la lettre de V. M. j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache ſur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitans des forêts. Tout cela, dit proſaïquement, ſignifie que j'ai fait venir un pelletier, pour acheter une bonne peliſſe, un charron & un maréchal, pour refaire mon carroſſe à demi ruiné, & le mettre en état de me conduire par les mauvais chemins ſans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. & le chaſſeur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis dans les voyages que j'ai faits juſqu'à préſent de mener Madame d'Argens, pour ſoigner ma dolente & vieille machine, qui n'eſt ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne ſais pas ce que je dois faire, puiſque j'ignore ſa volonté à ce ſujet. J'attendrai donc, pour prendre mes arrangemens ſur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis aſſurer V. M. que mon zèle pour elle reſſemble à l'amour de Dieu des janſéniſtes, qui ne l'aiment que pour lui ſeul; & quand même vous ne me témoigneriez pas

toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en ferois pas moins le plus zélé de vos sujets & le plus grand de vos admirateurs, quoique tous les gens qui respectent les grandes vertus & les qualités héroïques soient de leur nombre. Et quel est l'homme raisonnable qui, après ce qui s'est passé depuis sept ans, puisse vous refuser son admiration ?

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 20 Février, 1763.

MON premier soin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipsic : mais je sais qu'elle hait autant les complimens qu'elle aime à faire le bien ; ainsi je ne lui exprimerai que foiblement les sentimens de la respectueuse reconnoissance dont je suis pénétré.

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant sera encore augmentée lorsque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté sur tous les visages, & vous croirez, lorsque vous reverrez les bons Berlinois, qu'ils sont tous des Sybarites enivrés de plaisirs & qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, si fort ils ont oublié ceux que leur a causés la guerre.

V. M. ne m'accusera plus de paresse; j'ai fait le voyage de Leipsic à Berlin dans deux jours, pendant lesquels j'ai couru nuit & jour sans sortir de mon carrosse. Je partis quatre heures après V. M., malade, souffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipsic que je me trouvai beaucoup mieux, & l'envie de revoir notre sainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorsque j'eus passé un certain petit ruisseau qu'on me dit séparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les Juifs quand ils arrivent à la vue de Jérusalem, & je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus, & des enfans de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grâce à elle, j'espère que les plus longs voyages que je ferai le reste de ma vie seront de Potsdam à Berlin. C'est à vous qui avez dompté l'Europe à la parcourir, si bon vous semble; pour moi, je suis bien content de borner mes courses à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrois, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise; mais après avoir pris patience sept ans, je puis bien la prendre encore cinq semaines. Cependant, Sire, ce temps me paroîtra bien long, ainsi qu'à tous vos sujets, qui n'aspirent qu'au plaisir de vous revoir.

J'ai l'honneur, &c.

LET-

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Dahlen, 25 Février, 1763.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhensions que j'avois pour votre santé. Vous étiez malade la veille de mon départ; mais on m'avoit assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air & l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'assertion de Boerhaave, que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne sais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paroîtroit qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, & que l'Impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 Mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, & selon une supputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher Marquis, c'est la paix; il est juste que les

bons citoyens & le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville où je ne connois que les murailles, où je ne retrouve personne de mes connoissances, où un ouvrage immense m'attend, & où je laisserai dans peu mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé, ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la scélératesse des hommes. Je suis ici dans une maison de campagne où je passe ma vie en retraite & avec mes occupations ordinaires; il n'y a que le cher Marquis qui y manque; mais j'espère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce sacrifice à votre santé. Vos chevaux vos attendent à Potsdam; ils y sont déjà, & moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

LETTRE CLXXXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 25 Février, 1763.

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M., le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie & la satisfaction que j'y avois trouvées parmi tous les habitans; elles vont tous les jours en augmentant. On ne voit ici que festins, que bals chez les grands & que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaisirs, je fais des vœux pour l'heureux retour de V. M. Je traduis

Plutarque. J'envoie dix fois par jour ſavoir ſi les bateaux vont, & dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigueront pas de quinze jours ; ce qui me dérange fort pour le tranſport de mes meubles ; car s'il faut que je les faſſe tranſporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui à vingt écus par chariot me coûteront deux cent quarante écus, au lieu de vingt cinq que je payerois pour un bateau, s'il plaiſoit au Dieu des eaux de les faire dégeler.

Comment V. M. ſe plaît-elle dans ſon château de Dahlen ? Je ne ſuis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de momens que les affaires de l'etat & de l'armée vous laiſſeront, par la lecture des livres que vous y avez emportés, & je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les médimnes de blé & les ſtatues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les ſcheffels de nos uſuriers baiſſent de prix tous les jours ; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. étoit de donner le blé à 22 gros, argent de Brandebourg, quand elle ſeroit de retour à Potſdam. Cela oblige encore les uſuriers à baiſſer le prix de leurs denrées, pour les vendre avant votre arrivée.

Mr de Catt a été malade d'une colique très-forte ; il eſt actuellement entièrement remis, & je crois qu'il partira demain pour joindre V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Dahlen, 1 Mars, 1763.

ENFIN voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enseignes des postillons & tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu soit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée. Vous me demandez ce que je fais ici? J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis long-temps achevé les Verrines, j'en suis à son discours *pro Murenâ*, outre cela j'ai achevé le Batteux. Ainsi vous voyez que je ne fais pas le paresseux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas, la rivière est déjà navigable, & vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je resterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Silésie m'occupera 15 ou 17 jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'Avril; car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux se moqueroient de moi, & me diroient *poisson d'Avril*. Si la paix fait plaisir aux Berlinois, il n'en est pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées sont-elles évacuées, qu'aussi-tôt l'exécution saxonne y arrive; *payez, payez, il faut de l'argent au Roi de Pologne*. Le peuple sent l'inhumanité de

5

ces procédés; il eſt dans la miſère, & au lieu de le ſoulager on précipite ſa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel. Pour moi je regarde toutes ces exécutions en ſpectateur indifférent; mais en qualité de coſmopolite je ne ſaurois les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée eſt achevé. Les François ont ſigné leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons ſuivis de près, & qu'on ne pouvoit guère conclure un auſſi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majeſté Polonoiſe n'eſt pas encore guérie. Sa ſanté eſt chancelante. Son retour eſt enviſagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre & de la famine; mais que vous importe & à moi cette Saxe, ſon roi, ſon miniſtre & tout ce tripot? J'aſpire à me tranquilliſer l'eſprit & à me débarraſſer un peu des affaires, pour me donner du bon temps & réfléchir dans le ſilence des paſſions ſur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, & m'éloigner de toute repréſentation, qui, à vous dire vrai, me devient de jour en jour plus inſupportable. A propos, d'Alembert a refuſé toutes les offres de la Ruſſie. J'applaudis fort à cette marque evidente de ſon déſintéreſſement, & je crois qu'il a pris un parti ſage de ne point s'expoſer à la fortune vagabonde; mais *baſta:* cette corde eſt trop délicate pour la toucher.

Bon ſoir, mon cher Marquis ; il eſt tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, & j'eſpère recevoir durant mon ſéjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher Marquis ; vivez content, ſoignez votre ſanté & ne m'oubliez pas.

LETTRE CLXXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 5 Mars, 1763.

ENFIN je viens de le voir, ce héraut d'armes tant déſiré, paſſer ſous mes fenêtres, publiant la paix, ſuivi de quatre ou cinq mille perſonnes, dont les acclamations & les cris de joie m'ont paru plus touchans que la muſique la plus harmonieuſe. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, & vous le méritez ; ce doit être un double plaiſir pour V. M.

Tandis que vous liſez Cicéron à Dahlen, j'emballe ici ſes ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potſdam. J'éprouve dans cette occaſion l'embarras des richeſſes ; je n'ai jamais cru avoir tant de biens ; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots & de caiſſes je ſerois tenté de me figurer que j'ai été dans le commiſſariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement ; c'eſt celle de préparer mon équi-

page pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui eſt l'uniforme qu'ont pris les banquiers & les marchands. Ces meſſieurs-là jouent avec l'or & la broderie, & il faut bien que je faſſe comme eux, puiſqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès, doux, tranquille & digne de porter un vieux philoſophe ; & je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert ; car j'ai eu l'honneur de dire très-ſouvent à V. M. que j'aimerois mieux être un bon bourgeois de la rue des frères, qu'Empereur de Ruſſie, & c'eſt une penſée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien V. M. des chevaux, & je m'en ſervirai à ſon honneur & gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Cécilius, qui vont être réformés, & placés dans d'autres régimens. Je ne ſais pas ſi la Reine de Hongrie réformera ſes troupes ; mais je ſuis bien certain qu'elle diminuera ſa parenté & que le couſinage de la Pompadour ſera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 9 Mars, 1763.

J'AI été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre ſaint Evêque, qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord voulu la renvoyer à l'Evêque ; mais j'ai réfléchi enſuite qu'il pourroit y avoir quelque choſe dedans que V. M. ſeroit bien aiſe de voir ; je la lui envoie donc avec celle que j'ai reçue, & la copie de celle que j'ai écrite à l'Evêque, la voici : « Monſeigneur, « j'ai fait parvenir à S. M. la lettre que vous m'avez « fait l'honneur de m'envoyer pour lui remettre ; « je ſouhaite qu'elle produiſe tout l'effet que vous « déſirez, & que S. M. oubliant les ſujets de mé- « contentement qu'elle peut avoir contre vous, elle « ſe ſouvienne à cette occaſion qu'ayant ſurmonté « tous ſes ennemis, il ne lui reſte plus, pour mettre « le comble à ſa gloire, que de pardonner géné- « reuſement, ainſi qu'elle l'a fait déjà pluſieurs fois. « Quant à ce que vous me dites, Monſeigneur, à « la fin de votre lettre, vous me permettrez de vous « répondre que je n'ai jamais exigé & reçu des per- « ſonnes à qui j'ai pu être de quelque utilité, d'au- « tre reconnoiſſance que celle de les exciter à ſervir « fidellement S. M. & à témoigner un véritable « zèle pour le ſervice du meilleur maître & du

“ plus respectable prince du monde. J'ai l'honneur “ d'être, &c.”

Je comptois, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd'hui à V. M. quelques bagatelles qui pourront l'amuser & que je lui écrirai demain ; car il ne faut pas mêler le sacré & le profane ensemble. *Non sunt miscenda sacra profanis.* V. M. voit que je fais ainsi qu'Algarotti citer du latin dans mes lettres, & qui plus est du latin de l'évangile.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXXXVII.

DU ROI.

Sans date.

VOUS voyagez, mon cher Marquis, avec poids & mesure ; au lieu que je cours le pays & me transporte çà & là comme notre Dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maison de Sans-Souci & que vous en êtes revenu ; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courses ; elles ont une double fin, le militaire & la finance, deux choses qui ne vous intéressent guère. J'ai recueilli chemin faisant des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur sur nos frontières, & je m'apperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous

autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la meſſe : on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la meſſe ſe dit, des inſtrumens harmonieux l'accompagnent, l'exemple de la multitude inſpire une eſpèce de reſpect ſombre & ténébreux : un *quidam* vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice & y trouve une pâte faite de pain azyme & rit de la ſuperſtition du vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture & quatre à cheval ; cela m'a un peu fatigué, & je finirai par l'apophthegme du Roi Dagobert, qui aimoit beaucoup ſes chiens ; quand il falloit les quitter, il ne manquoit jamais de leur dire : *Il n'y a ſi bonne compagnie qui ne ſe ſépare.* Adieu, mon cher Marquis ; je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

LETTRE CLXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Straſbourg, 9 Octobre, 1764.

AVANT de parler à V. M. de ma douloureuſe & triſte route, je commencerai par lui faire excuſe d'une étourderie dont je ne me ſuis apperçu qu'à Gœttingen. J'avois emporté à Berlin dans le fond de mon coffre les deux paquets des réflexions ſur Charles XII, pour les remettre à Mr Catt. J'ou-

bliai ces paquets, & je ne m'apperçus qu'ils étoient dans mon coffre que pendant mon voyage; je les ai remis à Francfort au Résident de V. M., qui s'est chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande sureté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému & échauffé les mauvaises humeurs qu'une vie excessivement sédentaire m'avoit fait amasser, je pris une espèce de dyssenterie qui alloit jusqu'au sang. En arrivant à Gœttingen, j'ai été obligé de rester neuf jours dans cette ville, pour pouvoir être en état de continuer ma route; je n'ai jamais été si content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de Messieurs les *us*; car j'ai été soigné avec grand soin par les plus habiles professeurs de l'université, qui m'ont presque tous rendu leur visite & traité de la manière du monde la plus polie. Enfin tant bien que mal ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela moquez-vous du grec. Pour moi, je dirai toujours dorénavant: *vivent les Grecs & les professeurs*. De Gœttingen j'allai à Cassel, où j'arrivai si foible, que je n'eus aucune envie de voir le Landgrave ni ses tableaux; je vins avec grand'peine à Francfort avec la fièvre & menacé de reprendre la dyssenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville, pour me reposer quelques jours; mais votre Résident me dit que je manquerois au respect que je devois à V. M., parce que les magistrats obligeoient les bourgeois qui logeoient des Prussiens

d'en demander la permiſſion, ce qu'ils ne faiſoient à aucune autre nation ; il ajouta qu'il falloit que je reſtaſſe au cabaret, ou que je partiſſe pour une autre ville. Je pris ma réſolution ; car ma demeure pendant neuf jours dans une auberge à Gœttingen m'avoit coûté cent cinquante écus, ayant avec moi ſept perſonnes, en comptant trois domeſtiques. Enfin, Sire, je ſuis arrivé à Straſbourg moitié mort, & depuis quatre jours que j'y ſuis, voici le premier où j'ai aſſez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte reſter ici encore une ſemaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poſte ; après cela je deſcends la Saone juſqu'à Lyon, & le Rhône de Lyon à Arles ; me voilà-à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la réſolution en retournant de ne plus faire les cent milles de Straſbourg à Berlin. Je retournerai par eau juſqu'à Auſſone, à ſoixante lieues de Straſbourg. A Straſbourg je deſcendrai le Rhin juſqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg : dans le beau temps c'eſt un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut ſe noyer. Je répondrai à cela que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre & en Hollande ne ſe noient pas. V. M. dira en liſant ma lettre qu'elle m'avoit prédit tout ce qui m'eſt arrivé. Je conviens qu'elle aura raiſon ; mais ſi j'avois à refaire mon voyage, je le ferois encore, parce qu'il étoit abſolument néceſſaire, & qu'il falloit aſſurer une fois pour toutes un état, un ſort & une demeure à Madame d'Argens après ma mort,

que l'âge & la foiblesse de ma santé paroissent rendre assez prochaine.

C'est trop ennuyer V. M. de maladie & de mauvais chemins. J'ai appris à Gœttingen que presque tous les anciens ministres, conseillers, &c. hanovriens qui avoient été protégés par le Roi défunt, ont demandé leur congé & se sont retirés. C'est Milord Bute qui gouverne l'électorat, & tous les habitans de ce pays crient autant que les Anglois contre lui. En arrivant à Strasbourg j'ai trouvé ce que j'avois jugé qui ne pouvoit manquer d'arriver, c'est-à-dire une admiration générale pour V. M. Sans la moindre flatterie il n'y a là-dessus qu'une seule & unique voix : & les gens sensés m'ont dit que je verrois dans toute la France ce que je voyois à Strasbourg ; je n'en doute pas un seul instant.

Il y a ici deux régimens allemands très-beaux, & le reste de la garnison m'a paru très-passable ; je vois quelquefois de ma fenêtre défiler la garde. Je ne reconnois plus les troupes de mon temps, soit pour la discipline, soit pour la manière dont elles sont entretenues. Si l'on a pendant quelque temps en France des ministres de la guerre qui soient militaires, & qu'on ne fasse pas des connétables en gonille, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, les troupes en profiteront beaucoup.

Le Maréchal de Saxe est encore entre quatre ou cinq planches de sapin qui forment une misérable armoire où est son cercueil ; je crains bien qu'il ne soit encore aussi mal logé pendant long-temps, &

que ce maufolée qu'on lui deftinoit n'ait le fort de celui du Cardinal de Fleury.

Les jéfuites font ici fort gais & fort tranquilles, ainfi que dans toute la Lorraine : c'eft de ces deux provinces qu'ils fe répandront un jour en France, & femblables à des bêtes féroces fortant de leurs tanières, ils déchireront impitoyablement ceux qui les ont perfécutés. Je ne verrai pas cet événement ; mais V. M., qui eft encore jeune, en fera le témoin. Il faut avouer qu'il y a dans toute cette affaire des jéfuites bien de l'inconféquence. Si V. M. veut me faire la grâce de me répondre, je la prie d'adreffer fa lettre *à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à Aix en Provence.*

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CLXXXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Eguilles, 2 Décembre, 1764.

JE ne faurois exprimer à V. M. le plaifir & la confolation que m'a caufé la lettre dont elle m'a honoré & que j'ai trouvée à Aix. J'avois befoin de quelque chofe qui diffipât la trifteffe où j'étois. J'avois appris à Lyon que d'Eguilles mon frère étoit à Paris pour un procès qui étoit une fuite de celui qu'il avoit eu avec fon parlement. Il a été, par parenthèfe, bien heureux que le Roi ait caffé l'arrêt du parlement de Provence ; car il étoit condamné par

cet arrêt à perdre ſa charge de Préſident, confiſquée en faveur du Roi, & banni du royaume pour dix ans. Cela auroit reculé la fin de mes affaires. Enfin d'Eguilles a obtenu au conſeil tout ce qu'il demandoit; ſa charge lui a été conſervée; le Roi lui a ſeulement ordonné de ne pas aller à *Aix* juſqu'à ce qu'il lui en donne la permiſſion. Il eſt venu à Eguilles, qui n'eſt qu'à une lieue de cette ville. Je ſuis avec lui & avec ma mère. Mes affaires ſont terminées à ma ſatisfaction. Les arrangemens que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée, ne me retiendront que juſqu'au mois d'Avril; ainſi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, ſi avant ce temps je ne vais pas faire la révérence au Père éternel. A parler vrai, je donne fort volontiers la préférence ſur cet article à V. M. Je voudrois bien exécuter les ordres qu'elle me donne, de me défaire de toutes les maladies dont je ſuis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conſeillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner qu'au lieu de ſoixante un ans, je n'en euſſe tout au plus que cinquante, & de m'envoyer de la prochaine foire de Leipſic un eſtomac tout neuf & bien conditionné, parce qu'en Provence on n'a pas le ſecret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont un vieux & qui ne digère preſque plus. Je penſe, Sire, que quand vous badinez ſur les maux d'un pauvre philoſophe de ſoixante un ans, cela eſt auſſi condamnable que ſi j'allois reprocher à un vieux

militaire les coups de fusil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans sans qu'il en coûte beaucoup à la santé ? Vous me direz : & moi j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand état, je commande mes armées, je fais des guerres aussi pénibles que glorieuses, je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe depuis Jules César & Marc-Aurèle un homme, qui égalant la gloire de ce premier Empereur, la sagesse du second, digéroit cependant fort bien ; donc tous les philosophes doivent avoir un bon estomac : ce raisonnement n'est pas concluant & pèche contre toutes les règles de la logique. Ainsi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter, parce que vous avez essuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je suis bien fâché que la seule chose sur laquelle vous n'ayez pas raisonné conséquemment soit sur ma santé. Plût-à-Dieu que vous fussiez aussi grand médecin que vous êtes grand roi ! Il y a long-temps que j'aurois la force d'Hercule ; vous auriez joint ce bienfait à tant d'autres dont vous m'avez comblé & dont je conserverai le souvenir au-delà du tombeau, si nos ames connoissent après leur mort ce qui leur est arrivé pendant la vie : passez-moi ce petit trait de pyrrhonisme, au milieu d'un pays où règne la foi de l'Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reste de temps en temps quelques doutes dont je vous demanderai la solution dans le palais philosophique de Sans-Souci.

Le

Le fils de Grégori, un de nos bons négocians de Berlin, est à Marseille chez les plus riches banquiers de cette ville ; il m'a promis de me venir voir à Eguilles avant son départ, qui n'est pas éloigné. J'aurai l'honneur de lui remettre une lettre pour V. M. qui sera plus sensée que celle-ci, & qui vous prouvera, Sire, que le soleil de Provence ne fait pas fermenter les têtes & les cervelles qui ont été tempérées par la froideur des climats du nord.

La cour vient de rendre une ordonnance, par laquelle elle détruit les maisons des jésuites dans les provinces de l'Alsace, de la Franche-Comté, du Hainaut & de la Flandre, qui les avoient conservées ; en même temps elle permet aux jésuites qui étoient sortis du royaume, d'y retourner & d'y vivre sans prêter de serment. V. M. sait Racine par cœur ; qu'elle me permette d'en citer ici ce passage : *

Que d'un cœur incertain
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Que font, Sire, vos jésuites de Silésie ? Ils boivent, mangent, dorment paisiblement ; vos ministres du saint évangile, que nous autres catholiques nous appelons prédicans, font la même chose ; les rabbins de la synagogue, parmi lesquels se trouve mon maître de la langue hébraïque, Mr Raphaël, jouissent tranquillement du même privilége. Sage Fréderic, Roi philosophe, chez lequel les hommes pensent

* *Oeuv. posth. de Fr. II. T. X.*

différemment & ne disputent pas, je vous reverrai avant de mourir, c'est-là mon unique espoir ! En attendant, si vous avez pitié d'un pauvre exilé du pays de la philosophie, daignez le consoler jusqu'à ce qu'il retourne à Sans-Souci, en l'honorant de votre réponse.

Si par hasard dans le nombre de vos chirurgiens françois vous aviez une place vacante, j'ai trouvé un des plus habiles hommes de la France, qui seroit charmé d'aller dans un pays qui est devenu aujourd'hui la patrie de tous les gens à talens.

J'ai l'honneur, &c.„

LETTRE CXC.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Avignon, 10 Septembre, 1765.

V. M. aura trouvé étrange que je n'aye pas eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière lettre qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. J'étois déjà en chemin pour me rendre à Berlin quand je la reçus ; je comptois avoir bientôt la satisfaction de me mettre à ses pieds, lorsque je fus attaqué cinq jours après mon départ d'une fièvre chaude, qui m'a duré près de deux mois ; j'étois dans une petite ville du Dauphiné appelée Montélimar ; enfin la nature, plutôt que la science du médecin qui me voyoit, me

tira d'affaire, & me rendit affez de force pour me faire porter fur un brancard jufques à un bâteau couvert, qui me conduifit en defcendant le Rhône à Avignon. Je comptois pouvoir regagner la Provence & me rendre chez moi, pour y trouver les fecours néceffaires à l'état de ma fanté ; mais il me fut impoffible d'aller plus loin, parce que j'étois obligé de voyager par terre, & que j'étois trop foible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avoit pris lorfque la fièvre m'avoit quitté. Je reftai donc à Avignon, & je vis par bonheur un très-bon & très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, & qui m'a tiré d'affaire. Il me refte encore cependant une très-grande foibleffe, & je ne puis fortir de chez moi : mes jambes font encore très-enflées ; car à force de quinquina & d'autres remèdes que m'avoit donnés le premier médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avoit caufé un commencement d'hydropifie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir, & d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connoît affez ma probité & ma droiture pour ne pas penfer que je cherche à lui en impofer pour juftifier mon retardement à me rendre à Potfdam ; cependant, Sire, pour ma propre fatisfaction, & pour calmer la crainte où je fuis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer le certificat du médecin à qui je dois la vie ; c'eft un homme célèbre dans fon art, un philofophe aimable, ami ancien de Milord Maréchal, à qui il écrit une

lettre à mon ſujet. J'ai fait légaliſer ledit certificat par les premiers magiſtrats de la ville, parce que la ſeule choſe aujourd'hui qui puiſſe empêcher l'entier rétabliſſement de ma ſanté, c'eſt l'appréhenſion que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans ſix ſemaines, & qu'il faudra voyager encore bien lentement. La ſaiſon alors ſera fort rigoureuſe, ſurtout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. vouloit m'accorder la permiſſion de reſter ici jusqu'au premier de Mars, j'arriverois à Potſdam vers le milieu d'Avril, & je ferois ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère qui commande le régiment de Royal-vaiſſeau, & dont le régiment eſt en garniſon à Maubeuge en Flandre, m'accompagneroit juſqu'à Bruxelles & même juſqu'à Wéſel, étant en Provence actuellement en ſemeſtre, & retournant au mois de Mars à ſon régiment. Sur tout ce que je propoſe ici à V. M. je la ſupplie inſtamment de n'être pas fâchée ; elle n'a qu'à ordonner, & dans quelque état que je ſois, je partirai, ſi elle le ſouhaite, ſa lettre reçue, ſi elle daigne m'en honorer, ou ſur les ordres qu'elle me fera donner. Je la prie, ſi elle me fait l'honneur de me répondre, de me faire remettre ſa lettre par la voie de Mr Schutz, banquier à Berlin, qui me la fera remettre de banquier en banquier, ſans qu'elle paroiſſe à mon adreſſe ; ſans cela elle court riſque d'être retenue au bureau de Paris, dès

que mon nom paroîtra deſſus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de Mrs Girard & Michelet, a été fort bien juſqu'à Paris à Mr Mettra ; mais celui-ci me l'ayant adreſſée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, & je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étois en route pour Berlin ; elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faiſoit que d'arriver. Je ne paſſerai point à Paris, Sire, & qu'irois-je faire dans cette ville, où tous les eſprits ſont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers ? On m'a dit, Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis ; je ne ſerai pas fâché s'il eſt perſécuté, pourvu que cela l'attire à Potſdam. On m'aſſure qu'il a penſé mourir dans le temps que j'étois fort malade ; nous aurions été très-ſurpris tous les deux de nous voir tout-à-coup dans le ſéjour du grand Belzébuth, qui tient dans ſa puiſſance les Trajan & les Platon.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, 1 Janvier, 1766.

PERMETTEZ qu'au commencement de cette année je ſouhaite à V. M. tout ce qu'elle peut déſirer.

Je crois, Sire, que je ne puis faire de vœux dont l'accompliſſement lui ſoit plus avantageux que de demander au Ciel qu'elle jouiſſe d'une ſanté auſſi bonne que ſa gloire eſt grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainſi que vous avez acquis ſon immortalité ſur la terre ; car j'ai trop l'honneur de connoître V. M. pour penſer que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avoit conduit aux portes du trépas, & qui m'obligea de reſter à Montélimar en Dauphiné, & de me faire tranſporter enſuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer ſix ſemaines. Je me porte aujourd'hui fort bien, & je partirai le premier de Mars pour arriver le plutôt poſſible à Potſdam ; je compte d'y être vers le quinze d'Avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire ſavoir ſes ordres, ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je crains qu'elle ne ſoit fâchée contre moi ; mais je la ſupplie de conſidérer que la meilleure volonté ne peut réſiſter à une force ſupérieure. Mr de Catt m'a mandé que V. M. avoit trouvé inutile que je lui euſſe envoyé des certificats. J'aurois ſouhaité, s'il avoit été poſſible, vous envoyer le vice-légat dans une lettre & tous les protonotaires apoſtoliques qui ſont à Avignon ; car je n'ai jamais rien craint autant que de manquer dans la moindre choſe au reſpect que je dois aux ordres de V. M. Mais enfin, Sire, vous me permettrez de répéter encore qu'à

l'impoſſible nul n'eſt tenu, & je connois trop la juſtice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je ſais dans ma ſolitude. La ſanté du Dauphin eſt toujours déplorable; ſa perte jetera les deux tiers du royaume dans la conſternation, l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du cœur, ſans oſer le faire paroître : ce tiers eſt compoſé des janſéniſtes, dont il étoit l'ennemi déclaré.

D'Alembert eſt allé ſe fourrer dans les affaires des jéſuites & des janſéniſtes ; il a écrit un ouvrage ſur la deſtruction des jéſuites, dans lequel il les juſtifie quelquefois & les condamne ſouvent. Dans ce même ouvrage les janſéniſtes ſont cruellement outragés & beaucoup plus que les jéſuites ; de ſorte que tous ces gens ſi oppoſés entre eux ſe ſont réunis pour attaquer d'Alembert. Ils ont dévoilé ſa naiſſance, ils ont critiqué ſes actions, enfin ils ont inondé la France de libelles dans leſquels il eſt traité ſans ménagement. Quelque philoſophe qu'on ſoit, cela déplaît, ſurtout quand la philoſophie ne nous a pas dépouillés de l'amour-propre. En vérité un homme ſage ceſſe de l'être, lorſqu'il va ſe mêler de toutes ces querelles de prêtres & de moines; il faut être auſſi étourdi & auſſi pétulant que le ſont en général les François, pour entrer dans de pareilles diſputes. Cornille a dit des Romains :

> Romains contre Romains, parens contre parens
> Combattre follement pour le choix des tyrans.

L'on peut dire avec autant de vérité des François :

François contre François, parens contre parens
Combattre follement pour le choix des pédans.

J'ai écrit à d'Alembert, & je n'ai pas manqué de lui dire le paſſage de Molière, *Que diable alloit-il faire dans cette galère ?* En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très-grandes à tous les Allemands. C'eſt en vivant chez eux que je me ſuis dépouillé de cet eſprit turbulent qui ſemble inſéparable du génie françois. Qu'a de commun la philoſophie avec la bulle *unigenitus*, & qu'importe à un diſciple de Bayle ou de Gaſſendi l'état des janſéniſtes ou des moliniſtes ? Que diroit-on d'un homme ſage ou qui voudroit paſſer pour l'être, qui s'occuperoit du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent ? Janſéniſtes, jéſuites, calviniſtes, luthériens, anabaptiſtes, quakers, tous ces gens-là ne ſont-ce pas des fous pour un philoſophe ?

J'ai reçu une lettre il y a quelques jours de Voltaire, qui m'a envoyé ſes ouvrages, & qui ne manque pas de me dire que lorſque je paſſerai à Lyon, il ſeroit honteux que le frère Iſaac ne vînt pas voir le frère Voltaire ; qu'il vouloit, à l'exemple des hermites Antoine & Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne paſſerai pas par Genève, ſi je n'en ai une permiſſion expreſſe de V. M. & tous

les hermites & pères du désert, sans l'ordre de V. M., ne pourront rien sur moi.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Eguilles, 4 Janvier, 1766.

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a quelques jours pour avoir le bonheur de lui souhaiter une bonne année, sans inquiétude d'esprit & sans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentoit ma lettre, il diroit que lorsqu'on écrit à un Roi philosophe, ce que l'on entend par les inquiétudes d'esprit, ce sont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événemens qui dépendent du sage, ne lui donnent jamais aucun souci; mais toute la sagesse du monde ne peut rien contre des accidens causés par la folie. Souhaiter donc à un Roi tel que vous la tranquillité de l'esprit, c'est souhaiter que le bon sens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainsi soit-il! Celle de France vient de perdre un grand Prince, qui aimoit le peuple & qui l'auroit rendu heureux, si cela avoit un jour dépendu de lui; il est mort non-seulement comme un saint, ce qui pour nous philosophes n'est pas grand'chose; mais avec la fermeté d'un héros. Peu de momens avant sa mort il fit venir ses trois enfans;

il dit au Duc de Berry, qui doit régner un jour, les choſes les plus nobles & les plus touchantes. Je crois que les janſéniſtes gagneront beaucoup moins à ſa mort qu'ils ne l'ont eſpéré. Le Roi dans trois mois a detruit totalement deux parlemens, celui de Pau & celui de Rennes: l'on fait le procès criminel à ſept membres de ce dernier, qui ont pouſſé la licence juſques à écrire les lettres anonymes les plus inſolentes au Roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour en paſſant dans la place où eſt la figure équeſtre du Roi, autour de laquelle il y avoit pluſieurs perſonnes: *Meſſieurs, c'eſt contre cette ſtatue que nous défendrons vos droits.* La clémence dont on avoit uſé depuis dix ans envers toutes les inſultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avoient achetée faiſoient journellement à la majeſté & à l'autorité royale, les avoient enhardis à ne plus garder aucune bienſéance. Le parlement de Toulouſe avoit décrété le Duc de Fitz James, Gouverneur du Languedoc, de priſe de corps; celui du Rouen avoit caſſé deux édits du conſeil du Roi & défendu ſous peine de la vie de les exécuter. Ces robins ſe croyoient des gens d'importance; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que pour les anéantir le Roi n'a eu beſoin d'autres moyens que de le vouloir.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle edition du Dictionnaire Philoſophique de Voltaire? Il m'a mis dans la préface comme auteur de l'article *Genèſe.* Il a été chercher dans mon Timée ce que j'ai dit ſur Moyſe & ſur le Pentateuque; il a ajouté à cela ſept ou huit

bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'eſt que ſon livre a été mis par l'aſſemblée du clergé ſous l'anathème éternel, & pour diminuer la flétriſſure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de pluſieurs perſonnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de ſon Dictionnaire. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de ſon Dictionnaire, qu'il m'a envoyés en préſent. Je ne puis pas nier que le fond de ſon article *Genèſe* ne ſoit de moi, puiſqu'il eſt extrait de mes notes ſur Timée; mais je ne lui ai rien envoyé, j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaiſantes, mais très-capables de faire crier les dévots & toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant; car elle aura auſſi-tôt cet exemplaire que celui qu'elle pourroit faire venir, étant fermement réſolu de partir à la fin du mois de Février de ce pays, le temps y étant déjà aſſez beau. Je prie encore inſtamment V. M. de n'être pas fâchée ſi je ne ſuis pas arrivé au commencement de cet hiver; mais quelque envie que j'en aye eu, la choſe m'a été impoſſible, & après la cruelle maladie que j'avois faite, j'étois trop foible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaiſe ſaiſon.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Eguilles, 20 Mars, 1766.

J'AURAI l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. avant la fin du mois d'Avril; je pars d'ici dans trois jours pour Strafbourg en droiture; ma voiture eft déjà arrêtée, & qui plus eft payée jufqu'à Befançon; je ferai le voyage dans un bon carroffe fans courir la pofte, car en vérité j'ai reconnu que pour aller plus vîte, je devois me foumettre à la néceffité d'être obligé de faire les journées que le cocher avec lequel j'ai fait marché pour me conduire, a réglées par fon accord. C'eft là un moyen affuré que j'ai trouvé pour me garantir des attaques & des tentations de la pareffe: quant aux maladies, j'ai une fi grande attention à ma fanté, & je ménage fi fort mon eftomac,

Que je défie bien toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

Je ferai depuis Lyon jufqu'à Berlin mon voyage avec Mr Stofch, qui vous a vendu, à ce qu'il m'a dit, un magnifique cabinet de tableaux & de raretés. Il eft venu me voir ici à Eguilles trois fois, & il m'attend à Lyon, où il avoit quelques affaires qui l'obligeoient de s'arrêter dans cette ville. Vous en-

richiſſez donc toujours vos palais, Sire, & ſurtout Sans-Souci, des précieuſes reliques de l'antiquité, dont la plus petite vaut mieux que toutes celles que poſſède l'égliſe de Magdebourg ; je n'excepte pas même la pantoufle de la Vierge.

J'aurois, Sire, bien des choſes à dire ici à V. M. au ſujet de ce qui ſe paſſe dans ce pays. Le Roi vient enfin de s'appercevoir que des gens faits pour juger les procès, vouloient marcher de pair avec lui ; il les a punis, & les a fait rentrer dans l'état où ils doivent être. Jamais les parlemens ſous Louis XIV n'ont été ſi humiliés ; tous les gens de bon ſens en ſont charmés ; ces prétendus défenſeurs des peuples devenoient inſupportables au peuple par leur fierté. Je n'ai jamais mieux compris combien il eſt néceſſaire qu'un roi ſoit maître abſolu, que depuis que je ſuis en France ; tous les prétendus états mitoyens entre le peuple & le roi ne ſont que de petits tyrans, qui manquent également à leur maître & à leurs concitoyens. L'on a beau dire que ſous un mauvais roi des perſonnes qui balancent ſon pouvoir ſont très-utiles ; je réponds à cela que je ne doute pas que le peuple n'ait été infiniment plus heureux & plus tranquille en France ſous Louis XI, qu'en Angleterre ſous le règne de la maiſon de Stuart, dont la puiſſance étoit ſi balancée. V. M. ſera étonnée de voir que je ſuis devenu ſi anti-parlementaire ; c'eſt que j'ai appris pendant vingt-cinq ans à Berlin le bien qu'il réſulte de n'avoir qu'un maître, qui ſait ſe faire obéir ; & que je n'ai jamais mieux connu

ce bien que depuis que j'ai vu tout ce qui se passe en France.

Depuis que je suis ici j'ai voulu connoître les raisons, les causes de bien des choses : & je suis venu à bout de ce que je souhaitois. En vérité, Sire, ce seroit dommage que je fusse mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne provision pour les soupés philosophiques de Sans-Souci ; j'ai en vieillissant ramassé de quoi suppléer à la perte de l'imagination, & au dépérissement de l'esprit ; & j'ai meublé ma mémoire de trente contes pour dédommager mon ame de la pesanteur dont elle devient tous les jours, & du peu de vivacité qui lui reste. Un autre que moi regretteroit d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avoit doué, & craindroit de paroître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde ; mais je sais que V. M. ne fera point sécher un figuier, parce qu'il ne porte plus que des feuilles, dans une saison où il ne peut avoir des fruits. Voilà, Sire, ce qui me rassure.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCIV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potſdam, 14 Décembre, 1767.

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. des vers qu'on débite ſous mon nom à Potſdam & à Berlin. Je voudrois les avoir faits, parce qu'ils ſont excellens, dignes de Voltaire ou de vous; & ſi vous n'y étiez pas loué, je croirois que vous en êtes l'auteur; car je ne connois perſonne dans ce pays capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors, *En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue*, &c.

Vers au Roi de Pruſſe.

La mère de la mort, la vieilleſſe tremblante
A de ſes bras d'airain courbé mon foible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.
Je brave tes aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne te crains pas;
  Il te prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.
Coulez, mes derniers jours, ſans trouble & ſans terreur;
Coulez près d'un héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
Ma raiſon, qu'il éclaire, en eſt plus intrépide;

Mes pas par lui guidés en sont plus affermis ;
Tout mortel que Pallas couvre de son égide,
Ne craint pas les Dieux ennemis.
Philosophe des rois, que ma carrière est belle !
J'irai de ce palais par un chemin de fleurs
Aux champs élysiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs ;
A Sallufte jaloux je lirai votre histoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers :
Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire ;
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.
Mais lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

Le Marquis d'Argens.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au-dessous de ces vers, & qui me les attribue, me fait surement bien de l'honneur ; mais il se trompe fort (quelque admirateur que je sois de la gloire de V. M.) s'il croit que je suis pressé d'en aller entretenir Marc-Aurèle.

Assez d'autres, Seigneur, s'acquitteront sans moi
Sur ces funestes bords d'un si brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme est d'avoir toujours des rhumatismes, des crampes, des fièvres, & que personne ne remplit mieux cet état que moi ; la volonté de V. M. est-elle (si par hasard en soignant ma santé je venois contre l'ordre des

des chofes à me porter paffablement) que j'aille à Berlin? Je la fupplie de me faire donner fes ordres à ce fujet par Mr de Catt, pour que je puiffe prendre alors quelques gouttes de plus, & quelques paquets de poudres, pour violer toutes les lois du meilleur monde poffible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne murmurerois pas contre ces lois, fi je pouvois faire d'auffi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. & que j'aimerois mieux avoir compofés

Que ceux qu'a faits, fait, & fera
Monfieur le Chevalier d'Ora.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potfdam, 5 Janvier, 1768.

VOTRE Eloge du Prince Henri m'a dégelé pendant une demi-heure, & votre éloquence a produit fur moi ce que le poële le plus ardent n'a pu faire depuis trois fèmaines. Vous avez le feu de Démofthènes, la noble véhémence de Bourdaloue, & vous tempérez cela, lorfque vous voulez, par les grâces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété

deux fois dans la même page une phrase exprimant la même pensée & dite dans les mêmes termes ? Voici cette phrase : *D'un enfant qui n'a laissé aucune trace de son existence.* Si vous n'aviez pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'est pas réservé à un mortel, un ouvrage sans défaut. Les pages 8 & 9 de votre discours valent mieux que le Dictionnaire de Suidas ; & j'aimerois mieux avoir écrit la page 20, que tous les livres de Scaliger. Quant à la page 27, elle est au-dessus de mes louanges : c'est aux Bourdaloue, aux Patru, & aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Potsdam, 5 Février, 1768.

PARMI les maux dont V. M. fait l'énumération dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, elle a oublié le mal aux dents, & c'est précisément celui qui m'a empêché de remercier plutôt V. M. de son Epître, dont les vers sont très-bons. Je l'ai relue deux fois, & j'ai toujours admiré combien V. M. a l'art de peindre les choses les plus simples avec une vérité qui les fait valoir : la description du friesel est admirable, on ne peut rendre plus noblement un détail qui paroît d'abord si com-

mun. Le coup de patte que vous donnez en passant aux bigots, m'a fait bien rire d'un côté ; car la douleur de ma dent m'empêchoit de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hypocondre que me suppose V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épithète de *sournois* que vous me donnez, qui m'a scandalisé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurois rien dit, je connois jusqu'où la nécessité de la rime emporte quelquefois les meilleurs poëtes; mais m'appeler *sournois* au milieu d'un vers, en vérité cela n'est guères chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, dussiez-vous les écrire tous contre mes maladies, & moi de mon côté je continuerai de boire mes bouteilles de tisane, pour soulager une poitrine qui ne vaut guères mieux que celle que Maupertuis humectoit d'eau des Barbades & qu'il conduisit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore rester vert, s'il est possible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les passages dont j'ai besoin pour composer une douzaine de volumes *in-folio* qui pourront être d'une grande utilité à la postérité pour tous ceux qui auront la diarrhée.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CXCVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

SIRE, Berlin, 1768.

POUR répondre aux queſtions que V. M. m'a fait la grâce de me propoſer, j'aurai l'honneur de lui dire avec l'impartialité d'un Juif qui ne décide point entre Genève & Rome, & qui regarde d'un même œil le Socinien & le Catholique, 1. que la divinité du fils de Dieu n'a point été crue dans les trois premiers ſiècles ; on a ſeulement regardé Jéſus comme une créature infiniment plus parfaite que les autres ; mais cependant bien inférieure à Dieu le père, qui n'étoit, pour ainſi dire, celui de Jéſus que par adoption. C'eſt ce que nous voyons clairement par le témoignage des plus grands pères de l'Egliſe, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, & qui fleurit au troiſième ſiècle, dit dans ſon ouvrage contre Celſe, que de ſon temps il y avoit quelques gens de la multitude qui croyoient que le fils étoit égal au père, & Dieu comme lui ; mais que ces gens étoient des ignorans. Aujourd'hui les docteurs catholiques tâchent de juſtifier Origène, & donnent la torture à certains endroits de ſes ouvrages ; mais cette conduite eſt pitoyable, & ne peut ſervir qu'à tromper quelques gens qui ne connoiſſent pas les écrits de ce père. St Jérome étoit de meilleure foi que les théologiens mo-

dernes; car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le fils en comparaison du père étoit une petite lueur; qu'il n'étoit pas la vérité, mais l'image de la vérité; qu'il étoit visible & le père invisible. Le fameux Mr Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avoit dit clairement que le fils en comparaison du père n'étoit point la bonté même, mais seulement l'image de la bonté.

Cette doctrine étoit celle des pères qui avoient précédé Origène. Aucun d'eux n'avoit fait Jésus égal à son père. St Justin, qui vivoit vers l'an 150, dit dans son Dialogue, pag. 356 & 357, que le père est invisible & le fils visible, & que la grandeur du fils n'approche point de celle du père. Je pourrois, si je voulois, placer ici les autorités de dix autres pères de l'Eglise; mais je renvoie ceux qui seront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau *. Ils verront dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur trois faits établis; le premier est que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la personne d'Arius ne lui étoit pas particulière, mais qu'elle avoit été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avoient précédé. Le second est que le dogme de la divinité du fils de Dieu n'étoit pas bien établi, ni expliqué, avant le concile de Nicée. Enfin le troisième est que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, Evêque d'Alexandrie, s'est plaint dans sa let-

* Cet ouvrage est intitulé: *Petavii Dogmata Theologica.*

tre rapportée par Théodoret, qu'Arius avoit inventé un dogme nouveau, & que perſonne n'avoit enſeigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confeſſion d'un théologien catholique, & qui plus eſt jéſuite ? Je conviens que le père Petau fut dans la ſuite très-fâché de l'avoir faite ; il avoit d'abord eu pour but de repréſenter naïvement la doctrine des premiers ſiècles, & il n'avoit point déguiſé les opinions des pères ; mais il ſentit bientôt que c'étoit apprendre au public une choſe qu'il devoit ignorer ; on cria contre lui, non-ſeulement en France, mais même en Angleterre, où pluſieurs théologiens proteſtans le maltraitèrent dans leurs écrits ; il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avoit établi auparavant ; il changea du blanc au noir ; il ſacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe ; il fit amende honorable aux pères, & dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie ſur la trinité.

2. Ce fut au concile de Nicée que le Saint Eſprit fut déclaré troiſième perſonne de la trinité.

3. Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape ; au contraire des conciles généraux ont quelquefois dépoſé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape eſt ſeulement ſoutenue *publiquement* par tous les théologiens ultramontains, & *ſourdement* en France par les jéſuites.

4. Le dogme inſenſé de la tranſubſtantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième ſiècle, & a été confirmé par le concile

de Trente, à l'occaſion de ce qu'il avoit été rejeté par Luther & Calvin, comme une nouveauté ridicule.

5. Le dogme du purgatoire eſt plus ancien que celui de la tranſubſtantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écrivains du ſixième & ſeptième ſiècle; il fut entièrement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richeſſes immenſes.

6. Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troiſième ſiècle; avant ce temps il y avoit eu quelques conciles qui avoient voulu le défendre; entre autres ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence, & d'Arles; mais les canons de ces conciles n'avoient jamais été mis que très-foiblement en exécution, & l'on trouve dans les auteurs catholiques (car le témoignage des proteſtans feroit ſuſpect à ce ſujet)— l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres & des évêques juſqu'au treizième ſiècle. Geraldus Cambrenſis, qui a vécu dans le douzième & treizième ſiècle, dit dans le traité *De Laudibus Walliæ*, inſéré dans l'*Anglia Sacra*, pag. 450, que les évêques étoient mariés dans le pays de Galles. St Bernard, qui vivoit dans le douzième ſiècle, & dont je ne crois pas que les catholiques refuſent le témoignage, dit en parlant de Malachie, ſon contemporain, ſon ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avoient gouverné l'égliſe de Celſus, évêque auquel Malachie avoit ſuccédé, avoient tous été mariés. On trouve dans l'Hiſtoire de Norman-

die par le Sieur de Masseville, auteur catholique qui vivoit encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, Duc de Normandie, étant archevêque de Rouen, épousa une personne de qualité, de laquelle il eut des enfans, qu'il laissa riches du bien d'église. On lit dans les premiers volumes des Journaux des Savans qu'un évêque de Normandie ayant voulu, vers la fin du onzième siècle, faire abolir dans un concile les mariages des prêtres fort fréquens dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans l'Eglise Grecque les prêtres se sont toujours mariés & se marient encore.

7. Quant à l'article de la Vierge, ce n'est point un concile, mais plusieurs théologiens qui auroient voulu la mettre pour la quatrième personne de la trinité ; c'est ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge* ; je n'ai point actuellement la bonne édition du dictionnaire de cet auteur, où ce fait est rapporté, & je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens.

Voilà, Sire, les éclaircissemens que V. M. m'a fait l'honneur de me demander ; j'ai un peu insisté sur le premier, parce que je pense que lorsqu'on veut avancer un système qui detruit toutes les idées reçues, & qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on adore n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont transmis la religion jusques à nous, & que nous considérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires ; une simple asser-

tion n'eſt point du tout ſuffiſante pour un fait de cette importance. Puiſſe le Ciel donner à V. M. la longueur des jours de Méthuſalem, la force de David, & les richeſſes de Salomon ! car pour la ſageſſe, vous en avez une meilleure doſe que la ſienne, & jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à St Ignace & à St Chriſtophle, comme elles en firent offrir à Baal & aux idoles par ce roi ſi vanté en Iſraël.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE
DE LA
MARQUISE D'ARGENS
AU
ROI DE PRUSSE.

SIRE, Eguilles près d'Aix, le 19 Mars, 1771.

DEPUIS deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne cesse de me recommander d'écrire partout qu'il est mort comme un saint, lorsque la vérité veut que je dise simplement qu'il est mort comme un sage. On a abusé de ma douleur pour offusquer ma raison, Sire; elle l'étoit au point, qu'il a fallu que je me fasse violence pour obéir aux ordres de V. M. qui me demandoit compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidellement; mais je crains d'avoir affoibli quitté, Sire, il étoit hors d'état de voir, de parler

le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairoit si bien! C'est à la lumière de vos précieuses lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui jusques là m'avoit abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expressions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du Général de Goltz: Caton n'est pas mort avec plus de fermeté; parlant comme Lucrèce, sa seule inquiétude étoit l'arrivée de son frère, qu'il attendoit pour prendre ses derniers arrangemens avec lui; il a méprisé les vaines terreurs de l'autre vie; enfin il est mort en grand philosophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenoit pendant sa maladie des ouvrages des plus illustres philosophes. L'abbé, comme homme d'église, vouloit souvent disputer sur ses principes; mais la politesse l'empêchoit de disputer trop obstinément contre un homme fort affoibli, & l'abbé cédoit par cette raison aux discours qui lui paroissoient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que feroit à mon mari l'avertissement qu'on vouloit lui donner de penser à lui, étoit un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de son lit; mon mari n'ignoroit pas que sa fin s'approchoit, il me le disoit tous les jours; mais je me servis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvoit lui causer. Quand je l'ai

& d'entendre; V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a affifté à fon dernier foupir, fe trouva là à la minute; c'eft un ami de fes frères, qui logeoit chez la baronne à fon paffage à Toulon, où il eft encore refté quelques femaines après nous; il épioit ce trifte moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher Marquis, qu'il falloit abaiffer les vapeurs de l'efprit, *& fauver l'ame, fut-ce aux dépens du corps.* Quel fyftème barbare! Un efpoir plus humain m'y avoit feul déterminée, & j'attendois de ce remède fon retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, fi j'ai importuné de nouveau V. M.; des fcrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des fcrupules légitimes m'ont dicté cette feconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, & rendre à mon mari toute la juftice qui lui eft due. Comment ne feroit-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand fervice que je puiffe rendre aujourd'hui à mon mari, eft de brûler tout ce qui me refte de fes ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avoit apportés ici avec lui, comme fi plus on brûle de chofes dans ce monde-ci, moins on eft brûlé dans l'autre? La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raifon, à mon exact devoir envers V. M. & envers mon mari; ma douleur m'avoit ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien fes

ſentimens étoient ſolides ; il avoit formé le plan d'un ouvrage qui n'étoit pas au-deſſous de ce qu'il avoit écrit de plus fort ; il s'en occupa, du moins en eſprit, pendant tout le cours de ſa maladie ; le ſort a trahi ſes projets. Il eſt trop heureux, ſi après ſa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'étoit pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

00100377

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016